

VRBS Studi sulla romanità antica e tardoantica

Presidente e direttore editoriale: Edoardo Schina

Direttore responsabile: Giorgio Bonamente

Comitato scientifico:

Giorgio Bonamente (Univ. Perugia); Rita Lizzi (Univ. Perugia); François Michel (Univ. Bordeaux); Gonzalo Bravo (Univ. Complutense); Sabino Perea (UNED, Madrid); Gianluca Gregori (Univ. La Sapienza), Gaetano Passarelli, Marisa De Spagnolis, Stefania Panella, Giovanni Brandi Cordasco Salmena (Urbino, Diritto romano e tardo-antico), Alessandro Pagliara (Univ. Parma Storia Romana).

Consulenti e Revisori:

Giulia Marconi (Univ. Perugia), Orietta Cordovana (Univ. Roma III), Luca Montecchio (Univ. eCampus), François Michel (Univ. Bordeaux III), Lorenzo Magliaro, Gonzalo Bravo (Univ. Complutense), Javier Arce (Univ. Lille III), Edoardo Schina (Univforpeace Onu), Francesca Pizziconi (univ. UPM), Julio Cesar Spota (Univ. de la Defensa Nacional Bs As), Carlos Landa (Conicet), Massimo Massussi, Sonia Tucci, Paola Pagano (Bibl. Vaticana), Maria Cristina Colacino (Diritto Romano) Andrea Battistini (Antropologia Fisica Tor Vergata), Eva Calomino (Conicet-UBA), Marica Palmisano (Univforpeace Onu), Paolo Iafrate (Univ. di Roma "Tor Vergata")

Tutti i lavori inviati sono soggetti a processo di double blind review, dopodiché il Comitato scientifico ne decide la pubblicazione.

La Direzione declina ogni responsabilità su affermazioni o idee espresse dai singoli Autori.

Edizioni Phoenix

Coopacai Phoenix scarl

Largo Don Giuseppe Morosini, 1

00195 Roma

PIVA/CF: 07059681002

SOMMARIO

| | |
|---|----|
| FRANCOIS MICHEL <i>La corse et l'armée romaine Stratégie, recrutement et rayon d'action</i> | 8 |
| LORENZO MAGLIARO <i>La notizia di Paolo Diacono (HL, III, 21) sulla guerra civile visigota fra Leovigildo ed Ermenegildo</i> | 20 |
| LUCA MONTECCHIO <i>Perché Budicca potrebbe essere stata una sacerdotessa druidica mentre Cartimandua no?</i> | 28 |
| GONZALO BRAVO <i>Political power and social instability: the hispanic revolts in Tarraconensis in the middle of the 5th century)</i> | 40 |
| MARGHERITA ZANNINI <i>Roma. Testimonianze sepolcrali a via del Corso angolo via Frattina</i> | 54 |
| EDOARDO SCHINA <i>La figura del governatore romano. Il limes all'alba del i sec a.C (seconda parte)</i> | 66 |

VRBS II, 2020



COOPACAI PHOENIX S.C.A.R.L

LA CORSE ET L'ARMÉE ROMAINE Stratégie, recrutement et rayon d'action

du

François Michel

Institut Ausonius - Université Bordeaux
Montaigne

L'Empire romain a toujours maintenu sous les armes une bonne partie de sa population. Que ce soit sur le limes d'Afrique, de Germanie, du Danube ou de Syrie, ou dans d'autres provinces impériales, Tarraconaise, Bretagne, Égypte, les armées romaines sont universellement présentes, dans toute la complexité de leur organisation. Qu'il s'agisse de l'armée de terre, composée de légions de citoyens romains et de cohortes d'auxiliaires formées de pérégrins, de la marine basée sur les grands fleuves et dans les principaux ports de la Méditerranée, des unités spécialisées de cavaliers, de méharistes, d'archers ou de frondeurs, des hommes, simples soldats, marins, officiers sortis du rang, gradés de l'ordre équestre ou sénatorial dont la carrière inclut un inévitable passage dans l'armée, ses hommes et ses unités ont partout laissé des traces archéologiques, littéraires et épigraphiques. C'est ainsi que nous pouvons réaliser que si l'armée romaine a été présente en Corse, la Corse a également été très présente dans l'armée romaine.

L'état des lieux que nous proposons d'effectuer ici est principalement tributaire des sources épigraphiques, mais nous nous servons également de quelques sources littéraires et archéologiques, notamment en ce qui concerne les événements historiques ou les sites à considérer comme ayant trait à des activités de type militaire. Cette étude nous permet donc d'envisager les motifs pour lesquels la Corse a accueilli des unités militaires, l'état des troupes en Corse, les particularités de leur recrutement, ainsi que l'utilisation faite des recrues corses dans l'ensemble de l'Empire.

Le gouvernement militaire de la Corse

Conquise sur Carthage, constituée en province avec la Sardaigne en 227 av. J.-C.¹, gouvernée par des préteurs ou des propréteurs, la Corse est en cas de guerre administrée par des consuls. Auguste, en 27 av. J.-C., a maintenu cette administration sénatoriale en confiant cette province bicéphale au Sénat, qui en a assuré l'administration par le biais d'un proconsul de rang

prétorien dont le siège se trouve à Karales, capitale de la province. Nous connaissons pour cette période d'administration sénatoriale aux moins deux gouverneurs, Q. Caecilius Metellus Creticus, mentionné sur un texte de Karales², et C. Mucius Scaevola connu par deux textes, l'un de Nora, l'autre d'Aléria³.

Le contrôle exercé par le Sénat sur les deux îles a cependant dû très tôt se révéler insuffisant, puisque Auguste, 33 ans après le partage, décide d'une modification du statut de la province : en effet, en 6 ap. J.-C., selon Dion Cassius⁴ et Strabon⁵, la province de Corse-Sardaigne change de statut juridique. Auguste, désireux de lutter contre la piraterie qui rend ces territoires peu sûrs, reprend les îles sous sa juridiction directe et choisit d'y envoyer un gouverneur de rang équestre censé mieux contrôler militairement les îles et éradiquer le brigandage. Dion Cassius désigne ce gouverneur extraordinaire envoyé par Auguste sous le nom de στρατιάρχεζ⁶ et le définit comme originaire de l'ordre équestre ; il n'utilise pas fréquemment ce terme, mais s'en sert pour désigner des commandements militaires pratiquement toujours exercés dans un contexte de conflit aigu. Ce terme trouve un parallèle épigraphique latin en 13/14, à la fin du règne d'Auguste : sur un miliare de Fordongianus, T. Pompeius Proculus est en effet qualifié de prolégat⁷. Cette charge, bien étudiée par ailleurs, est celle d'un gouverneur militaire pourvu par l'empereur du *ius gladii*, du pouvoir de commander des citoyens romains, des légionnaires. On admet donc généralement que la définition donnée par Dion Cassius correspond aux fonctions du prolégat. Ces gouverneurs aux ordres directs de l'empereur sont des chevaliers pourvus de pouvoirs militaires qui font fonction de légat et ont pu commander des légionnaires comme des auxiliaires sans pourtant détenir l'*imperium* d'un propréteur ou d'un proconsul⁸.

Donc, dès le moment où les îles n'ont plus été gouvernées par des proconsuls, leur administration s'est militarisée sous la surveillance directe du pouvoir impérial. Par ailleurs, l'inscription de Fordongianus démontre qu'encore peu de temps avant la mort d'Auguste, cette

² CIL X 7581 (Karales) rappelle un acte d'évergétisme de la part de Q. Caecilius Metellus Creticus.

³ CIL X 7543 (Nora) ; ZUCCA 1996, 232-233 ; MICHEL-PASQUALAGGI 2013, 172 ; MICHEL 2019, 50.

⁴ Dion Cassius, *Histoire romaine*, LV, 28, 1.

⁵ Strabon, *Géographie*, V, 2, 7.

⁶ Dion Cassius, *Histoire romaine*, LV, 28, 1 ; le terme est d'ailleurs employé au pluriel.

⁷ CIL X 1451* (Fordongianus) est bien daté entre le 26 juin 13 et le 25 juin 14.

⁸ VRIND 1971, 104-109 l'assimile à un *praefectus*.

¹ Il semble que la province ait été fondée en 227 plutôt qu'en 238 ; cf. MICHEL 2011, 40.

institution s'est pérennisée et que le provisoire dure.

Le pro légat cède ensuite la place à des préfets, une charge au caractère plutôt militaire ; quatre personnages sont mentionnés, et si deux d'entre eux portent le titre de praefectus provinciae, les deux autres ont des titres distincts : l'un d'eux est dit praefectus Sardiniae, l'autre praefectus Corsicae.

Les deux personnages qui portent le titre de préfet de la province figurent sur des textes de Sardaigne, et ces inscriptions ne conservent pas leur nom. À Fordongianus, le praefectus provinciae mentionné sur une dédicace des civitates Barbariae peut avoir exercé sa charge sous Tibère (14-37)⁹ ; le préfet anonyme de Monti, qui porte également ce titre de praefectus provinciae¹⁰, pourrait être placé à la même époque, puisque sous son autorité est réalisé un bornage, probable résultat de pacifications menées simultanément sur les confins de la Barbagia sarde ; peut-être pourrait-il du reste s'agir du même individu...

En revanche, L. Aurelius Patroclus porte le titre de praefectus Sardiniae sur quatre milliaires datés de 46 par la titulature de l'empereur Claude, et trouvés à Fordongianus, Busachi, Ruinas et Albagiarà¹¹.

Le dernier préfet auquel nous faisons référence se nomme L. Vibrius Punicus, et est directement lié à la Corse. Son épitaphe, conservée au musée d'Aix-les-Bains (France), présente une carrière presque complète¹² :

L(ucio) Vibrio A(uli filio) Vol(tinia) / Punico, praef(ecto) / equitum, / primopilo, trib(uno) / mil(itum), praef(ecto) Corsicae. / C(aius) Vibrius Punicus Octavianus / patri merentissimo.

À L. Vibrius Punicus, fils d'Aulus, inscrit dans la tribu Voltinia, préfet des cavaliers, primipile, tribun des soldats, préfet de Corse. C. Vibrius Punicus Octavianus à son père très méritant.

La différence entre ces diverses titulatures est évidente : les deux premiers sont dits praefectus provinciae, le suivant praefectus Sardiniae, et le dernier d'entre eux praefectus Corsicae. On peut à juste titre se demander si cette différence est anodine.

La seule carrière complète est celle de L. Vibrius Punicus, et l'ensemble des éléments que présente cette épitaphe permet de situer ce cursus avant la réforme claudienne. L'importance de cette carrière, marquée par le passage dans l'ordre équestre, suggère que cet homme n'a rien d'un

subordonné ; ceci pourrait nous faire admettre qu'il s'agit bien ici du premier gouverneur autonome connu de la Corse. L. Vibrius Punicus pourrait donc être contemporain de L. Aurelius Patroclus mais, à considérer la paléographie de son épitaphe, il est certainement plus ancien.

La datation de son mandat est donc incertaine, mais nous pouvons, à l'aide des éléments que nous avons définis, tenter une approche : si l'on admet qu'à la suite du pro légat, appelé à d'autres tâches, des préfets de la province ont assuré l'administration conjointe des deux îles, il faut placer le mandat de L. Vibrius Punicus après les débuts du règne de Tibère. Comme son cursus est antérieur à la réforme des milices équestres effectuée sous Claude, ces éléments nous permettent de restreindre à un laps de temps de 30 ans au plus, entre les années 15 et 45, l'époque pendant laquelle L. Vibrius Punicus a pu être en charge de la Corse.

Notons qu'en 46, L. Aurelius Patroclus, le gouverneur de la Sardaigne auquel Claude a confié l'entretien des routes se dit préfet de Sardaigne, et non pas préfet de la province, tout comme L. Vibrius Punicus se dit préfet de Corse. La conception selon laquelle la Corse et la Sardaigne ne forment qu'une seule province ne dure donc vraisemblablement pas au-delà du règne de Tibère. Considérées comme des districts militaires, les îles sont donc séparément gérées par les commandants des unités qui y maintiennent l'ordre avant que la séparation effective ne soit entérinée par Claude qui y installe deux procurateurs. C'est en effet sous le règne de cet empereur que nous estimons que les administrations des îles ont été définitivement séparées, pour des raisons clairement établies et selon un processus complexe que nous avons par ailleurs plus amplement détaillé¹³. Ce fait trouve confirmation en 67, lorsque la Sardaigne retourne sous l'autorité du Sénat alors que la Corse reste sous administration impériale directe, ce qui lui vaut de conserver des unités militaires.

Ce dernier aspect est confirmé deux ans après, lorsque l'un des premiers gouverneurs équestres de Corse connus avec le titre de procurateur, D. Picarius, est mentionné par l'historien Tacite : dans ses Histoires, celui-ci rappelle qu'en 69, lorsque Vitellius vient d'être proclamé par les légions du Rhin et que le conflit s'amorce avec Othon, le procurateur de Corse médite de rallier sa province au nouvel empereur¹⁴. Or, si D. Picarius dispose d'une garde réduite normalement affectée à un procurateur, et qui permet à ce dernier de

⁹ AE 1921, 86 ; AE 1971, 118.

¹⁰ AE 1972, 225.

¹¹ EE VIII, 774 ; AE 1893, 47 ; AE 2002, 629 et 630.

¹² CIL XII 2455 (Aix-les-Bains) ; ILN Vienne, 707.

¹³ MICHEL 2009 ; MICHEL 2011, 50-52.

¹⁴ Tacite, Histoires, II, 16.

maintenir l'ordre public, il ne peut se dispenser de s'assurer l'appui des autres forces militaires existant en Corse.

Tacite nous apprend alors qu'un détachement de la flotte romaine mouille régulièrement à Aléria, dans la rade naturelle formée au nord de la ville par l'étang de Diane : il s'agit d'une escadre chargée de réprimer la piraterie. D. Picarius cherche à la rallier à la cause de Vitellius, mais cette unité fait partie de la flotte de Misène, qui a déjà pris fait et cause pour Othon, et ses vaisseaux surveillent la côte de Gaule Narbonnaise. Son commandant, Claudius Pyrrichus, s'oppose aux desseins de D. Picarius, ce qui lui vaut d'être physiquement éliminé. Cependant, le coup de force du procurateur fait long feu, puisque les notables d'Aléria s'y opposent et l'assassinent à son tour ; cet épisode nous donne cependant l'occasion de constater la présence en Corse d'une unité navale dont nous retrouverons les traces jusqu'au III^e siècle. Outre le signalement de cette péripétie de l'année des trois empereurs, ce passage des Histoires nous montre donc que la colonie d'Aléria est dotée d'une base militaire et d'une flotte qui y est stationnée. Ces éléments confirment le fait que la Corse, sous l'Empire, abrite des troupes dont il convient à présent de détailler les témoignages.

L'armée romaine en Corse

Sous l'Empire, la Corse a toujours été dotée de forces militaires autant destinées à assurer la paix sur les eaux de la mer Tyrrhénienne qu'à maintenir la sécurité dans l'intérieur de l'île. Il ne se trouve cependant pas de traces de légionnaires en Corse, sauf lors de la période s'étendant du I^{er} siècle av. J.-C. jusqu'au tout début du I^{er} siècle ap. J.-C., alors que cette province, jumelée à la Sardaigne, est dirigée par des proconsuls de rang prétorien, puis par des prolégats. C'est à cette époque que naissent les colonies de Mariana, fondée par Marius en 100 av. J.-C., et d'Aléria, fondée en 80 av. J.-C. par Sylla. Il s'agit de colonies de vétérans issus des légions dirigées par ces généraux ; la possibilité de trouver des indices de présence légionnaire remontant à cette époque est cependant faible, sinon inexistante. Aléria a certes été refondée par Octavien entre 36 et 27 av. J.-C., mais en l'état actuel de la recherche, aucun texte n'a pu être mis en rapport avec cette nouvelle déduction, même lorsque la légion dont sont issus les colons a été identifiée : il s'agit de la III^e légion de César¹⁵, confiée à Lépide lors du

partage des zones d'influences consécutif à l'entente du deuxième triumvirat, et plus tard baptisée Augusta après son ralliement à Octavien¹⁶. Elle constituera dorénavant l'armée d'Afrique.

Après le passage sous administration impériale directe, le statut de province de rang équestre ne permet plus la présence d'unités légionnaires. En revanche, des citoyens romains, officiers ou ex-officiers de l'armée, ont pu être présents en Corse, puisque le cursus des gouverneurs, mentionné sur les inscriptions qui leur sont consacrées, comprend un service militaire, les milices équestres. Par ailleurs, des citoyens romains issus des colonies d'Aléria ou de Mariana ont pu suivre un cursus équestre (moins probablement sénatorial) et être officiers de l'armée romaine. Enfin, des vétérans ont pu s'installer à titre individuel dans certaines zones de l'île.

L'armée de terre est mentionnée à plusieurs reprises dans le corpus épigraphique d'Aléria, la capitale de l'île, sans que nous puissions être assurés de la présence effective de certaines de ses unités : à titre d'exemple, deux textes y mentionnent une unité militaire composée de Bataves, ou tout au moins portant le nom de cette ethnie.

L'un de ces textes est une dédicace à un chevalier et présente un cursus honorum fragmentaire ; ce dernier mentionne la préfecture d'une aile milliaire, corps de cavalerie à effectif double, mais aussi la procuratèle de la Syrie-Palestine, province qui depuis le règne d'Hadrien a substitué la Judée. Le fait que la préfecture d'aile soit aussitôt suivie d'une procuratèle prouve que cet homme n'a pu assumer la charge de procurateur de Corse, que l'on ne peut pas intercaler entre les autres charges, puisque la préfecture d'aile double permet l'accès aux fonctions rétribuées à hauteur de 100.000 sesterces. Or, l'exercice de la procuratèle de Corse est rémunéré à la hauteur de 60.000 sesterces. Pour recevoir ainsi des honneurs à Aléria, ce chevalier qui a fait carrière dans l'Empire en était peut-être originaire¹⁷.

L'autre texte est également lacunaire et présente un cursus honorum encore plus fragmentaire. Il est néanmoins possible de distinguer deux étapes de cette carrière : un tribunat légionnaire, effectué dans la XXII^e légion Primigenia, et une charge en rapport avec une cohorte ou une aile de

¹⁵ Il s'agit de l'une des légions engagées à Munda (César, *B.H.*, 30).

¹⁶ REBUFFAT 1983-1984, 99-100 ; MICHEL 2011, 67 ; GRANDINETTI-MICHEL 2021, à paraître.

¹⁷ ZUCCA 1996, 227-228 ; MICHEL 2011, 160-161 ; MICHEL-PASQUALAGGI 2013, 172.

Bataves¹⁸. Comme il est douteux que l'un ou l'autre de ces corps d'armée ait été stationné en Corse, ce chevalier a certainement accompli son service militaire ailleurs. En revanche, il est possible qu'il ait été procureur de Corse, si nous admettons que la restitution qui concerne la XXII^e légion Primigenia ne présente aucun doute et qu'il a bien été préfet de cohorte, et non pas préfet d'aile. Dans le deuxième cas, le cursus serait en effet en ordre ascendant et il n'y aurait pas de place pour loger la procuratèle de Corse en fin d'inscription. Dans le premier cas, le cursus est en ordre descendant et le gouvernement de la Corse prend place en tête de l'inscription. Cette possibilité est cependant soumise à tant de préalables que nous préférons rester prudent.

Il n'en reste pas moins que les deux chevaliers considérés ont dirigé un corps d'armée formé, lors de sa constitution, de Bataves et qu'ils ont été, pour des raisons qui nous échappent, honorés d'une dédicace à Aléria.

Deux autres mentions de légions apparaissent également sur des textes d'Aléria, mais hors de tout contexte : il s'agit de fragments sur lesquels on ne distingue que la dénomination de ces corps d'armée. Un *duumvir* d'Aléria a ainsi accompli, probablement au cours de la première moitié du III^e siècle, un début de cursus honorum équestre : il était tribun dans la XIII^e légion Gemina, stationnée en Dacie sous les Sévères¹⁹. Aucune précision ne peut en revanche être donnée sur l'homme qui a passé quelques temps dans la XXI^e légion Rapax, en garnison sur le Rhin avant d'être dissoute en 89 à la suite de la révolte de Saturninus, puis a eu une charge indéterminée en Thrace, province de rang équestre créée en 41 de notre ère, sous Claude²⁰.

Le gouverneur de Corse ne disposait vraisemblablement pas d'une troupe très importante, car les membres de celle-ci n'ont laissé en l'état actuel des recherches aucune trace épigraphique. Mais s'il ne disposait que d'une garnison réduite, il pouvait en cas de nécessité en appeler au corps d'infanterie de marine stationné à proximité de l'étang de Diane.

L'existence en Corse, à Aléria, d'une base de la flotte de Misène n'est plus à prouver²¹, car les

¹⁸ZUCCA 1996, 225-226 ; MICHEL 2011, 161-162 ; MICHEL-PASQUALAGGI 2013, 172-173.

¹⁹MICHEL 2011, 181 ; MICHEL-PASQUALAGGI 2013, 175 ; GRANDINETTI-MICHEL 2021.

²⁰MICHEL 2011, 181-182 ; MICHEL-PASQUALAGGI 2013, 175 ; GRANDINETTI-MICHEL 2021.

²¹À Aléria, plusieurs épitaphes de marins mentionnent leur appartenance à cette flotte à l'exclusion de toute autre : REDDÉ 1986, 207-211 ; MICHEL 2011, 182-188 ; MICHEL-PASQUALAGGI 2013, 175-176.

éléments toponymiques concordent avec les données topographiques et historiques pour démontrer que l'étang de Diane correspond certainement au port d'Artémis évoqué par Ptolémée²². Des reconnaissances archéologiques effectuées le long des berges de l'étang ont du reste permis des observations intéressantes relatives à l'organisation du port antique. La présence de l'escadre elle-même était permanente, et les navires, pour être légers et rapides, n'en étaient pas moins bien adaptés à la mission de surveillance des côtes. Les liburnes qu'évoque Tacite sont en effet de petits navires surtout étudiés pour se mesurer aux embarcations des pirates²³. Ces unités légères, à l'équipage réduit²⁴, sont utilisés pour poursuivre une flottille de fuyards et ne peuvent être rangés en ordre de bataille comme des galères. Ceci explique pourquoi en 69, le commandant de l'escadre Claudius Pyrrichus en refuse la disponibilité au procureur D. Picarius, qui avait pensé les utiliser pour assurer la police de la mer pour le compte de Vitellius. En effet, si Claudius Pyrrichus a prêté serment de fidélité à Othon, l'empereur régnant, il connaît aussi les capacités et le rayon d'action des navires dont il a le commandement. Son attitude ferme est donc empreinte tout à la fois de fidélité et de prudence. Le gouverneur D. Picarius, devant son opposition, le fait alors exécuter.

Tacite nous rapporte que Claudius Pyrrichus était triérarque, grade qu'il faut identifier avec celui de *praepositus*, qui apparaît également dans les textes et l'épigraphie et a trait à des commandements spécifiques²⁵. Cet homme porte un gentilice à cette époque révélateur de sa récente acquisition de la citoyenneté romaine, puisqu'il témoigne soit d'un affranchissement, soit d'une naturalisation sous Claude ou sous Néron. Son surnom pourrait également être l'indice d'une origine grecque ou d'une ancienne condition servile. Il est difficile de privilégier l'une ou l'autre, car des affranchis impériaux exercent parfois la préfecture de la flotte de Misène et il ne serait pas étonnant de compter Claudius Pyrrichus parmi les cadres de l'escadre²⁶. Peut-être faut-il aussi prendre en compte le fait qu'entre 30 av. J.-C. et 71 ap. J.-C., six des onze marins recrutés dans la flotte de Misène sont orientaux et que cette proportion est importante²⁷. Un autre personnage, qui consacre

²²Ptolémée, *Commentaires de géographie*, II, 2, 5.

²³REDDÉ 1986, 104-110.

²⁴De trente à quarante combattants (Tacite, *Histoires*, V, 23), avec cependant les réserves de REDDÉ 1986, 109.

²⁵REDDÉ 1986, 548-549.

²⁶Anicetus (Tacite, *Annales*, XIV, 3) et Moschus (Id., *Histoires*, I, 87).

²⁷Un Phrygien, trois Grecs (sans autre précision possible), deux Syriens, cf. STARR 1960, 75.

à Aléria la tombe de son épouse Claudia Praxinike, pourrait être ajouté à cette liste : il se nomme en effet Claudius Phosphorus, rédige l'épithaphe en grec, et mentionne que celui qui violera la sépulture devra payer une amende au fisc sacré ; or, il s'agit d'un usage spécifiquement oriental, qui nous éclaire sur la probable origine de cet homme²⁸.

Nous comptons aussi parmi les inscriptions de Corse la mention de plusieurs autres grades liés à l'état-major de la flotte et des navires : un texte daté du début du III^e siècle évoque le lointain successeur du triérarque, un *praepositus*, qui était le commandant de l'unité stationnée en Corse, assisté de son héraut²⁹. La présence de gradés de la flotte parmi les hommes qui ont fait établir leurs sépultures à Aléria est un élément décisif pour y déterminer l'existence d'un port important pourvu de l'équipement nécessaire à la réparation des navires : en effet, un *optio navaliurum* est identifié à Aléria, et nous savons que ce militaire avait la charge des installations terrestres liées à l'abri et à l'entretien des vaisseaux³⁰. Il y avait donc à proximité d'Aléria l'équivalent antique de nos bassins de radoub et des installations destinées aux calfatages. Nous disposons aussi de la mention d'un scribe, emploi d'intendance nécessaire tant à la comptabilité monétaire du navire qu'à l'enregistrement des fournitures et des effectifs de la trirème Vénus, sur laquelle il est embarqué³¹.

Les simples marins enterrés à Aléria sont moins nombreux que les officiers. Nous n'en recensons du reste avec sûreté qu'un seul, Marius Fuscianus, libéré à l'issue de 27 ans de service³². Cette mention prouve à l'évidence qu'il s'était engagé dans la marine, puisque si les marins sont habituellement libérés au bout de 26 ans de service, les libérations effectives n'ont lieu que tous les deux ans³³. Certains engagés, moins bien conseillés par les recruteurs que d'autres, servent donc une année supplémentaire : ce fut le cas de Marius Fuscianus.

Enfin, nous connaissons au moins un marin originaire de Corse qui soit revenu au pays. M. Cominius Vielo, fils de Cubestus, vient de la

haute vallée du Taravo, comme en témoigne son ethnique abrégé en Cobas(---) par les graveurs du texte de l'*honesta missio*. Au vu des affinités phonétiques, il pourrait en effet s'agir d'un membre de l'ethnie des Κοῦμασσηνοὶ, mentionnée par Ptolémée³⁴, qui s'est certainement enrôlé dans la marine à Aléria. Après sa démobilisation, survenue le 18 février 129 ap. J.-C., sous le règne de l'empereur Hadrien, il est revenu en Corse avec ses deux filles et s'est établi dans la plaine située au sud d'Aléria³⁵.

Il existait probablement une autre base de la flotte romaine de Misène en Corse. Moins importante que celle d'Aléria, elle se trouvait certainement sur l'étang de Biguglia, non loin de la colonie de Mariana. Un soldat de cette flotte, L. Gellius Niger, y est mort à 40 ans avant la fin de son service et ses cendres ont été déposées dans le cimetière de la ville³⁶. C'est du reste vraisemblablement au même endroit que s'est engagé le soldat M. Numisius Nomasius, fils d'un nommé Saio, de la tribu des Vanacini. Originaire du Cap-Corse, cet indigène a achevé son service et, après sa démobilisation, s'est lui aussi installé à Crémone³⁷.

Dans le nord-ouest de la Corse, la Balagne, région largement ouverte sur la Méditerranée, a certainement abrité des établissements civils et militaires. Un centurion de la flotte de Ravenne, grade qui correspond à celui de capitaine de navire, C. Caninius Germanus, s'est établi à Calenzana après sa démobilisation et y a vécu jusqu'à l'âge avancé de quatre-vingt-dix ans³⁸. Un autre personnage, dont l'épithaphe vient du même endroit, Solovius Leuc[---], portait lui aussi le grade de centurion avant de se retirer à Calenzana où il a occupé un sacerdoce de nature inconnue³⁹. Peut-être, eu égard à toute mention d'origo, s'agit-il de Corses revenus au pays après leur démobilisation⁴⁰.

En revanche, le marin Baslel, dont le père, Turbelus (ou Turbelius) est très probablement sarde, mais la mère vraisemblablement africaine, a choisi de s'installer en Corse alors que, comme en

²⁸ LOMBARDI-VISMARA 2005, 285-288 ; MICHEL 2011, 189-191 ; GRANDINETTI-MICHEL 2021.

²⁹ ZUCCA 1996, 236-237 ; MICHEL 1999 ; MICHEL 2011, 183-185 ; MICHEL-PASQUALAGGI 2013, 175-176.

³⁰ ZUCCA 1996, 237-238 ; MICHEL 2011, 187-188 ; MICHEL-PASQUALAGGI 2013, 176.

³¹ ZUCCA 1996, 236 ; MICHEL 2011, 182-183 ; MICHEL-PASQUALAGGI 2013, 175.

³² ZUCCA 1996, 238-239 ; MICHEL 2011, 185-186 ; MICHEL-PASQUALAGGI 2013, 176.

³³ L'*honesta missio* du marin Baslel précise "*qui sena et vicena stipendia aut plura meruerunt*", MICHEL 2008.

³⁴ Ptolémée, *Commentaires de géographie*, III, 2, 7 ; GRANDINETTI-MICHEL 2021.

³⁵ LOMBARDI-VISMARA 2005, 279-285 ; MICHEL 2011, 305-307 ; MICHEL-PASQUALAGGI 2013, 261-263.

³⁶ ZUCCA 1996, 256-257 ; MICHEL 2011, 255-256 ; MICHEL-PASQUALAGGI 2013, 232-233.

³⁷ ZUCCA 1996, 294-295 ; MICHEL 2011, 307-310.

³⁸ ZUCCA 1996, 271 ; MICHEL 2011, 284-285 ; MICHEL-PASQUALAGGI 2013, 203 ; ARNAUD 2014, 132.

³⁹ ZUCCA 1996, 271 ; MICHEL 2011, 283-284 ; MICHEL-PASQUALAGGI 2013, 202-203 ; ARNAUD 2014, 132.

⁴⁰ C'est l'hypothèse formulée par ARNAUD 2014, 132.

témoigne son diplôme militaire enterré avec lui, il avait reçu lors de sa démobilisation un lot de terre à Paestum⁴¹ : il est facile d'imaginer qu'après avoir servi dans la flotte de Misène et reçu son *honesta missio* le 5 avril 71, il a choisi de ne pas s'attarder en Campanie et de reprendre du service ; à l'issue de sa seconde période sous les enseignes, il s'est définitivement retiré dans l'arrière-pays d'Algaiola, petite localité identifiée à celle que Ptolémée dénomme *Litus Caesia*, sur la côte nord-ouest de la Corse⁴².

Il est vraisemblable que les trois marins mentionnés se soient installés à proximité d'une zone de relâche de la flotte. Il s'agirait cependant, au vu de la mention portée sur l'épithaphe de C. Caninius Germanus, d'un détachement de la flotte de Ravenne.

À l'extrémité Nord-Est du Cap-Corse, sur la commune de Rogliano, se trouve une crique bien abritée, actuellement dénommée Cala Francese, non loin d'une hauteur nommée le Monte Bughiu où se trouvait un établissement antique qui présente les caractéristiques d'une *custodia*⁴³. Des militaires pouvaient avoir leur place dans ce poste de contrôle douanier, car ce petit port recevait des cargaisons venues du continent et les pirates constituaient toujours une menace. Du reste, dans la chapelle Santa Maria della Chiappella, située non loin de la Cala Francese, ont été retrouvées des inscriptions funéraires fragmentaires qui concernent au moins deux hommes, dont un militaire⁴⁴. Une épithaphe, réemployée dans le tabernacle de la chapelle, concerne en effet un soldat qui possède les *tria nomina* et pourrait être d'origine macédonienne. Nous ignorons cependant si ce L. Atia[---] avait achevé son service. Un autre texte mentionne un personnage du nom de Rogatus. La présence de ces deux hommes, dont l'un est sans conteste un soldat, pourrait signifier que la pointe du Cap abritait une petite garnison en liaison avec l'escale de la Cala Francese et l'établissement douanier du Monte Bughiu.

À l'appui de cette hypothèse, fut découverte plus au sud, à Luri, la plaque sculptée destinée à un sépulcre familial. Si cette inscription provient de Luri, elle peut aussi y avoir été transportée afin de réaliser une fontaine ; elle reste unique dans cette zone de la Corse. Les noms que le monument présente sont plutôt d'origine centre-européenne et

ceci peut nous permettre d'affirmer qu'il est vraisemblable qu'un militaire, à l'issue de son service, a obtenu l'*honesta missio* et a décidé de s'installer dans le Cap avec sa famille⁴⁵. Il est du reste intéressant de constater que quelques kilomètres plus au sud, à Meria, le site de San Paolo a fourni plusieurs textes, dont une dédicace à l'empereur Claude par un dignitaire du peuple des Vanacini⁴⁶. Par ailleurs, un autel funéraire de belle taille se trouvait encore récemment au fond de la rade de Meria, à bonne distance du rivage. Cet autel taillé dans du marbre continental, peut-être tombé à la mer lors d'un transbordement, a servi de corps mort jusqu'à sa récupération par le DRASSM. Il est donc avéré, au vu des vestiges céramiques de la Cala Francese et de la présence de cet autel que la pointe du Cap constitue le point d'arrivée de marchandises venues du continent et faisait peut-être l'objet d'une surveillance spéciale.

Plusieurs autres sites archéologiques pourraient être identifiés à des ports ou à des escales maritimes, mais aucun d'entre eux n'a encore fourni de textes susceptibles d'y affirmer la présence de militaires. La présence de soldats sur le pourtour du territoire de la Corse est cependant plus qu'affirmée. Comment en serait-il autrement, alors que l'île n'a jamais cessé de jouer un rôle de sentinelle de la Méditerranée ? La présence d'une unité régulière de la marine et l'existence de plusieurs points de relâche sont donc la garantie de la paix des côtes corses⁴⁷.

Si la défense des côtes est assurée, nous ignorons si l'armée romaine a également contrôlé l'intérieur du territoire de la Corse. Il n'a pas été possible d'identifier des camps militaires, ou tout au moins des postes fortifiés dans l'hinterland de la Corse, même si la mention sur l'*Itinerarium Antonini*, dans la haute vallée du Tavignano, du site de *Praesidium*, pourrait nous amener à considérer qu'ils existent bel et bien⁴⁸.

Un élément reste encore sujet d'interrogation : les marins morts en Corse étaient-ils vraiment eux-mêmes Corses ? Pour la plupart d'entre eux, rien ne permet de le deviner, sinon le fait qu'ils n'indiquent aucune *origo* sur leurs tombes et ne se disent donc pas originaires d'une autre zone de l'Empire, ce qui semble déjà constituer un élément révélateur. Nous n'avons de certitudes

⁴¹REDDÉ 1986, 533-534 ; ZUCCA 1996, 269-270 ; MICHEL 2008 ; MICHEL 2011, 300-304 ; MICHEL-PASQUALAGGI 2013, 194-195.

⁴²Ptolémée, *Commentaires de géographie*, III, 2, 2.

⁴³ARNAUD 2014, 128-129.

⁴⁴MICHEL 2011, 280-282 ; MICHEL-PASQUALAGGI 2013, 265-266.

⁴⁵ZUCCA 1996, 265-266 ; MICHEL 2011, 297-298 ; MICHEL-PASQUALAGGI 2013, 247-248.

⁴⁶ZUCCA 1996, 266-267 ; MICHEL 2011, 278-279 ; MICHEL-PASQUALAGGI 2013, 248-249 ; Arnaud 2014, 132 ; LECHENAULT-MICHEL 2016, 159-160, malgré l'adjonction p. 160 par l'éditeur d'un paragraphe erroné auquel les auteurs ne souscrivent en aucune manière.

⁴⁷REDDÉ 1986, 207-211 ; ARNAUD 2005, 164-165, 170-171.

⁴⁸REBUFFAT-SOYER 1967, 228-231.

que pour Baslel, dont le nom est libyco-punique et dont la filiation témoigne d'une origine mixte sardo-africaine, ou pour Cominius Vielo, venu de la haute vallée du Taravo, et qui a pris sa retraite non loin d'Aléria. Les autres soldats corses que nous connaissons n'indiquent leur origo que lorsqu'ils meurent loin de la Corse.

Les militaires corses dans l'empire

La Corse a fourni au monde antique nombre de soldats, et ceux-ci sont allés dans toutes les unités et les régions d'affectation possibles. Plusieurs détachements militaires de l'armée de terre portent du reste le nom de cette ethnie, et ceci nous prouve qu'un recrutement a probablement été déjà effectué en Corse parmi les indigènes dès le début de l'empire.

Il s'agit d'abord de cohortes d'auxiliaires⁴⁹ dont nous retrouvons la trace sur plusieurs textes : ainsi le préfet Sex. Iulius Rufus est-il en Sardaigne, probablement sous Tibère, à la tête de la première cohorte des Corses⁵⁰ ; cette unité est encore mentionnée à Rome, sur l'épithaphe du préfet anonyme qui en a eu le commandement au début de la deuxième moitié du II^e siècle⁵¹, ainsi que sur une *honesta missio* datée entre 128 et 131⁵² : la cohorte était à cette époque cantonnée en Maurétanie Césarienne. Il existe une autre première cohorte des Corses, mais ceux-ci sont distingués du titre de citoyens romains ; peut-être s'agit-il de vétérans de la première cohorte qui ont décidé de reprendre du service dans une même cohorte ethnique, qui devait donc être distinguée de celle qui regroupait des pérégrins. Cette unité est attestée deux fois, sur une *honesta missio* qui la situe en 107 en Maurétanie Césarienne⁵³, et au début du cursus de l'un de ses préfets, resté anonyme, à la fin du règne d'Hadrien⁵⁴.

Nous trouvons également 14 attestations d'une cohorte géminée de Ligures et de Corses⁵⁵ ainsi que deux mentions d'une cohorte géminée de Sardes et de Corses⁵⁶. Ces cohortes furent

⁴⁹Les cohortes sont des unités de fantassins, sauf lorsqu'il s'agit de *cohortes equitatae, i-e* de cohortes montées.

⁵⁰*Praefectus [I] cohortis / Corsorum et civitatum / Barbariae in Sardinia* : CIL XIV, 2954 (Préneste) ; LE BOHEC 1990, 27-28, 71, 108-109.

⁵¹*[Praefecto I cohortis] Corsorum...* : CIL VI, 41278 (Rome).
⁵². AE 2002, 1753 (Cherchell).

⁵³CIL XVI, 56 (Cherchell).

⁵⁴*[Cohortis C]orsorum Civium [Romanorum]...* : CIL IX, 2853 (Vasto).

⁵⁵*Cohors II Gemina Ligurum et Corsorum* : CIL XVI, 34 ; AE 2006 1841, 1845-1852 ; LE BOHEC 1990, 37-38 ; AE 2012, 1956 ; AE 2014, 544, 1657 ; AE 2015, 1903.

⁵⁶*Cohors I Gemina Sardorum et Corsorum* : CIL XVI, 34 ; LE BOHEC 1990, 36-37, 112-113 ; AE 2014, 544. Les deux *honestae missiones* proviennent de Sardaigne.

probablement créées par la fusion de l'effectif de deux unités préexistantes, dont le nom s'est maintenu dans la dénomination des nouveaux corps d'armée ; nous ignorons cependant la raison pour laquelle ces fusions ont été réalisées.

Deux aspects importants concernant le recrutement de l'armée romaine restent à mentionner pour apporter quelques nuances à nos constatations. Il est tout d'abord vraisemblable que ces unités ont conservé leur nom durant toute la durée de l'Empire alors que l'enrôlement de nouveaux soldats s'effectuait dans la zone de leur cantonnement. Ce sont donc probablement des hommes d'autres origines qui ont garni les rangs des cohortes de Corses, qui n'en avaient en fin de compte plus que le nom. D'autre part, le nord de la Sardaigne abrite aussi un peuple de Corsi⁵⁷, et il est donc difficile de savoir précisément, en l'absence de données concernant leur origo, de quelle origine étaient les soldats de ces cohortes. D'un cas comme de l'autre nous concluons qu'il est donc plus qu'imprudent de se fier à la dénomination du corps d'armée pour déterminer l'appartenance ethnique des soldats qui en font partie.

L'indication de l'ethnie est indiquée sur les diplômes militaires, remis aux soldats et aux marins à l'expiration de leur temps de service. Les formules qui l'indiquent peuvent être différentes selon les époques. Le premier d'entre eux, le marin Baslel, appartenait à la flotte de Misène lorsqu'il a été démobilisé le 5 avril 7158. Son ethnique est indiqué à la suite de son nom et de sa filiation : Baslel Turbeli f(ilius) Gallinaria Sarniensis, et nous avons par ailleurs établi l'ascendance sardo-africaine de cet homme, ainsi que son lieu de naissance, qui se révèle être sur le territoire de la ville de Milev, en Numidie⁵⁹. Si rechercher l'origine de cet homme s'est avéré représenter une véritable enquête policière, il n'en a pas été de même pour les trois autres marins concernés par des *honestae missiones*.

Le premier d'entre eux, M. Cominius Vielo, est clairement défini comme Corse : M(arco) Cominio Cubesti f(ilio) Vieloni Corso Cobas(---) / et Taiae fil(iae) eius / et Tatiae fil(iae) eius. Fils d'un nommé Cubestus, il a eu durant son service militaire dans la flotte de Misène deux filles, Taia et Tatia, auxquelles le diplôme établi le 18 février

⁵⁷Pline, *Histoire naturelle*, III, 7 ; Ptolémée, *Commentaires de géographie*, III, 3, 6.

⁵⁸CIL XVI, 16 ; ZUCCA 1996, 269-270 ; MICHEL 2008 ; MICHEL 2011, 300-304 ; MICHEL-PASQUALAGGI 2013, 194-195.

⁵⁹*Colonia Sarnia Milev* ; MICHEL 2008 ; MICHEL 2011, 300-304 ; MICHEL-PASQUALAGGI 2013, 194-195.

129 confère la citoyenneté romaine en même temps que leur père⁶⁰. Aucun des noms uniques mentionnés n'appartient à l'aire latine et grecque ; il s'agit probablement d'éléments onomastiques indigènes. L'ethnique abrégé en Cobas(---) pourrait s'assimiler à celui des Κωῦμασθηνοὶ mentionnés par Ptolémée⁶¹ : si tel est bien le cas, le territoire de ce peuple est identifié non loin d'Aléria, dans l'intérieur des terres, entre le Taravo et la côte occidentale de l'île.

C'est en Italie continentale, à Crémone, que l'on trouve la trace de deux autres marins corses qui ont mérité l'honesta missio et se sont installés dans le territoire de cette colonie. Le premier d'entre eux se nomme M. Numisius Nomasius, a effectué son temps dans la flotte de Misène, et son diplôme en date du 18 février 129 donne clairement son origo : M(arco) Numisio Saionis f(ilio) Nomasio Corso / Vinac(ino)⁶². Il est Corse, du peuple des Vanacini qui occupent le Cap Corse⁶³, et s'est probablement engagé dans l'armée auprès du bureau de recrutement de Mariana. Du reste, si le nom de son père, Saio, est vraisemblablement d'origine indigène, il porte un gentilice qui connaît plusieurs attestations à Mariana et qui, pour qu'il en ait fait le choix, pouvait lui être familier ; son cognomen, en revanche, est parfaitement inconnu par ailleurs, et apparaît formé sur le modèle de son gentilice, avec des vocalisations différentes.

L'autre marin corse installé à Crémone se nomme L. Valerius Tarvius et son diplôme daté du 24 décembre 153 donne également une origo précise : L(ucio) Valerio Cainenis f(ilio) Tarvio Opino ex Cors(ica)⁶⁴. Cet homme originaire de la petite ville d'Opinon, située dans l'hinterland d'Aléria⁶⁵, est le fils d'un nommé Caines, nom par ailleurs inconnu et qui relève sans doute de la sphère indigène, mais pourrait s'avérer d'origine celtique⁶⁶.

Les trois soldats corses dont nous possédons les diplômes militaires appartiennent donc à des peuples ou des cités installés dans l'intérieur de l'île. Leur origo bien indiquée témoigne du souci qu'avaient les recruteurs de recueillir des informations très précises sur les hommes qu'ils engageaient. M. Numisius Nomasius, du Cap

Corse, L. Valerius Tarvius, d'Opinon, et M. Cominius Vielo, de la vallée du Taravo, après s'être engagés dans l'armée romaine, ont effectué leur temps de service et ont été démobilisés avec les honneurs. Leurs diplômes sont de parfaits témoignages de l'impact qu'a pu avoir la romanisation sur les sociétés indigènes.

Nous connaissons bien d'autres Corses qui se sont engagés dans l'armée romaine, plus précisément dans la flotte, mais sauf deux d'entre eux, ils ne sont pas arrivés à la fin de leur temps de service. Ces hommes sont morts loin de leur île natale, et ceux qui ont eu à cœur de leur rendre hommage ont indiqué sur leurs tombes qu'ils étaient corses, sans donner plus de détail. Cette intéressante, mais insuffisante précision nous permet cependant d'avoir un aperçu de la présence des Corses dans l'armée romaine.

Les militaires corses recensés hors de Corse sont tous marins ou liés à la marine. Ils se disent dans bien des cas miles et appartiennent à des troupes d'infanterie de marine. Ils ont été recrutés aussi bien pour servir dans la flotte de Misène que dans la flotte de Ravenne, et ont parfois été employés à des besognes peu en rapport avec les tâches ordinaires d'un marin. Tous portent les tria nomina, y compris ceux qui sont morts en cours de service, et il faut donc admettre qu'ils étaient citoyens romains avant de s'engager ou qu'on leur a d'emblée, dès leur incorporation, donné la marque de la citoyenneté romaine pour des raisons anagraphiques⁶⁷. Cette probabilité est du reste la plus vraisemblable, car ces Corses viennent d'un milieu de pèlerins ; le don de la citoyenneté enregistré sur les honestae missiones consacre l'enregistrement définitif de ces hommes sur les listes de citoyens, valide leur union jusqu'à illégale et étend la naturalisation à leur épouse présente ou à venir, à leurs descendants et même, parfois, à leurs ascendants.

Nous recensons la présence de ces marins aussi bien en Italie que dans les ports des provinces mais évidemment tout d'abord dans les principaux ports des grandes flottes que sont Misène et Ravenne.

C'est à Misène ou dans les environs immédiats que les marins Cassius Albanus⁶⁸, L. Cattius Viator⁶⁹ et T. Dinnius Celer⁷⁰ ont reposé de leur dernier sommeil. Tous les trois appartenaient à la flotte cantonnée dans ce vaste port. Cassius Albanus était embarqué sur la trière Mercure,

⁶⁰ LOMBARDI-VISMARA 2005, 285-288 ; MICHEL 2011, 189-191 ; GRANDINETTI-MICHEL 2021.

⁶¹ Ptolémée, *Commentaires de géographie*, III, 2, 7 ; GRANDINETTI-MICHEL 2021.

⁶² CIL XVI, 74 ; ZUCCA 1996, 294-295 ; MICHEL 2011, 307-310.

⁶³ Ptolémée, *Commentaires de géographie*, III, 2, 7 ; ARNAUD 2014, 130 ; LECHENAULT-MICHEL 2016, 159-160.

⁶⁴ CIL XVI, 102 ; ZUCCA 1996, 295-296 ; MICHEL 2011, 310-311.

⁶⁵ Ptolémée, *Commentaires de géographie*, III, 2, 8.

⁶⁶ MICHEL, 2011 106.

⁶⁷ Les attendus et l'historique du débat sont discutés dans REDDÉ 1986, 524-528.

⁶⁸ AE 1979, 166 ; ZUCCA 1996, 292 ; MICHEL 2011, 312.

⁶⁹ CIL X, 3562 ; ZUCCA 1996, 293 ; MICHEL 2011, 312-313

⁷⁰ CIL X, 3572 ; ZUCCA 1996, 293 ; MICHEL 2011, 313.

L. Cattius Viator sur l'Aigle, et T. Dinnius Celer sur la Vesta, dont il était le commandant. À sa mort, ce dernier avait 22 ans de service derrière lui. L. Cattius Viator avait à son décès, à 50 ans, 27 ans de service derrière lui, et s'apprêtait vraisemblablement à fêter sa démobilisation après avoir effectué une année supplémentaire sous les enseignes. Cassius Albanus, probablement le plus malchanceux des trois, s'était engagé à l'âge de 28 ans et est mort deux ans plus tard.

À Ravenne, C. Titius Caelianus⁷¹ et L. Vicerius Tarsa⁷² ont eu des destins fort différents : si ce dernier, engagé à 19 ans sur la trière Esculape, est mort trois ans après, C. Titius Caelianus est un vétéran qui a achevé sa carrière avec le grade d'optio. Ancien sous-officier d'infanterie de marine, il ne faisait donc pas partie du personnel navigant, mais dirigeait les troupes embarquées. Son épitaphe est lacunaire et ne nous permet pas d'en savoir davantage à son sujet.

Hors des grands ports où stationnent les principales unités des flottes, il existe une multitude de ports de plus petite taille qui abritent à demeure quelques vaisseaux ou qui les accueillent lors des escales. Là aussi reposent des marins venus de Corse.

Soldat de la flotte de Ravenne, embarqué sur la trière Mars, L. Numisius Liberalis⁷³ avait déjà servi 13 ans lorsqu'il est mort lors d'une escale à Tortosa, dans la province de Tarraconaise⁷⁴. Il a reçu les honneurs funèbres de la part de l'un de ses compagnons d'armes et d'une femme, Gellia Excitata, dont l'onomastique n'est pas inconnue à Mariana. Il est cependant à exclure qu'elle ait fait partie de l'équipage du navire... Qui était-elle donc ?

À l'autre extrémité du bassin méditerranéen se trouvent également des bases de la flotte de Misène, et notamment à Séleucie de Piérie, le port d'Antioche⁷⁵. C'est là qu'est mort un autre marin originaire de Corse, Valerius [---]nus⁷⁶, à l'âge de 23 ans, après avoir servi 5 ans comme soldat d'infanterie embarquée sur la trière Augusta qui se trouve sous le commandement d'un officier du nom de Iulius Niger.

Les unités des grandes flottes relâchaient aussi dans le port d'Ostie⁷⁷, notamment lorsque leur mission d'escorte des navires chargés du blé d'Égypte était achevée. C'est dans la nécropole de

l'Isola sacra que le marin corse M. Marius Nepos⁷⁸, âgé de 26 ans, ayant accompli 8 ans de service, s'est vu réaliser un sépulcre par l'un de ses héritiers.

Enfin, il est difficile d'imaginer que des marins soient cantonnés à Rome. Pourtant, c'est bien là qu'un Corse anonyme⁷⁹, soldat embarqué dans la trière Diane, est mort à l'âge de 35 ans après avoir accompli 18 ans de service. L'existence dans les flottes de Misène ou de Ravenne de navires portant le nom de Diane rend difficilement explicable la présence de l'un des membres de leur équipage à Rome : mais comme c'est bien de là que vient ce texte, découvert dans la zone du Latran et actuellement conservé aux Musées du Vatican, il faut croire que ce Corse a été détaché de son unité dans un autre but que celui de parcourir les mers. À Rome, l'existence même de détachements de la marine est connue, puisque plusieurs inscriptions faisant mention de marins de la flotte de Misène ont été trouvées à divers endroits de la ville. La plupart sont des épitaphes du même type que celle que nous prenons en compte, mais le plus étonnant est leur quantité : elles sont en effet au nombre de 82, et cinq autres textes font mention de ces marins dans le contexte d'hommages à la dynastie régnante ou de consécration religieuses. La présence d'un tel effectif peut surprendre, et ces marins avaient donc à Rome d'autres fonctions que celles qui pouvaient être directement liées à un navire. Il est donc fort possible que ces hommes se soient trouvés à Rome dans des buts strictement militaires, ou d'autres bien moins connus : ils pouvaient par exemple à tout moment être mobilisés au Colisée pour hisser ou affaler le velum, tâche qui requerrait de réelles compétences en matière de manœuvre des voiles, et qui ne pouvaient s'acquérir que dans le cadre de la navigation⁸⁰.

Ces Corses présents dans tout le bassin méditerranéen ont donc servi que dans la marine, que dans l'infanterie embarquée, et se sont parfois vus confier des tâches très peu en rapport avec l'idée qu'ils s'étaient fait de leur enrôlement dans l'armée. De même, ils étaient d'origine pérégrine et se sont trouvés nantis, dès leur engagement, d'un gentilice souvent donné par les recruteurs. Il convient de se pencher rapidement sur l'onomastique très particulière de ces militaires, qui présente un intérêt certain et que nous nous réservons d'aborder plus complètement dans une étude ultérieure.

⁷¹CIL XI, 6741 ; ZUCCA 1996, 291 ; MICHEL 2011, 315-316.

⁷²CIL XI, 109 ; ZUCCA 1996, 291-292 ; MICHEL 2011, 316-317.

⁷³CIL II, 4063 ; ZUCCA 1996, 289-290 ; MICHEL 2011, 314.

⁷⁴REDDÉ 1986, 250-252.

⁷⁵REDDÉ 1986, 236-239.

⁷⁶AE 1939, 227 ; ZUCCA 1996, 294 ; MICHEL 2011, 317-318.

⁷⁷REDDÉ 1986, 201-203.

⁷⁸AE 1929, 140 ; ZUCCA 1996, 290 ; MICHEL 2011, 315.

⁷⁹CIL VI, 3172 ; ZUCCA 1996, 296 ; MICHEL 2011, 318.

⁸⁰SHA, *Vita Commodi*, XV, 6 ; REDDÉ 1986, 451.

Les marins C. Caninius Germanus, Cassius Albanus, Marius Fuscianus, L. Gellius Niger, M. Marius Nepos, L. Valerius Tarvius et C. Valerius [---]nus portent des gentilices très diffusés dans l'Empire et fort peu révélateurs. C. Titius Caelianus et M. Cominius Vielo portent des gentilices moins diffusés, mais cependant bien recensés. En revanche, L. Cattius Viator, T. Dinnius Celer et L. Vicerius Tarsa ont des gentilices rares qui pourraient fort bien être des noms d'assonance forgés sur des noms indigènes. Il est par ailleurs tentant de remarquer que M. Numisius Nomasius, issu du peuple des Vanacini, porte le même gentilice que L. Numisius Liberalis, le marin mort à Tortosa. Mais il est encore plus intéressant de constater que le nom Numisius est mentionné deux autres fois dans le corpus épigraphique de la ville de Mariana⁸¹. L'existence de ces Numisii est bien attestée dans les fondations romaines du Ier siècle av. J.-C. et l'usage que nous en constatons ici permet de suggérer que les indigènes, lorsqu'ils se sont présentés au bureau de recrutement de Mariana, se sont vus octroyer un gentilice connu dans l'endroit où ils s'engageaient. Du reste, peut-être en est-il de même pour Marius Fuscianus et M. Marius Nepos, dont le gentilice rappelle celui du fondateur de cette colonie.

Les surnoms de ces marins sont eux-mêmes assez révélateurs : les *cognomina* Albanus, Caelianus, Germanus et Fuscianus dénotent l'adjectivisation d'un nom ou d'un surnom, alors que les surnoms de Celer, Liberalis, Nepos, Niger et Viator sont réellement des sobriquets, puisqu'ils font allusion aux caractéristiques physiques ou morales, présentes ou futures, des hommes recrutés.

En revanche, les surnoms de Tarsa, Tarvius ou Vielo peuvent être rattachés à l'onomastique personnelle locale, probablement dérivée de l'étrusque plutôt que de l'asianique en ce qui concerne les deux premiers⁸², de nature inconnue pour Vielo, dont le nom est directement à rattacher à la sphère de l'onomastique locale.

Un certain nombre de noms ou de surnoms peuvent donc être inspirés de l'onomastique indigène et, dans tous les cas où les filiations sont mentionnées, nous pouvons constater que les pères des marins portent en effet des noms uniques. Nous sommes donc bien en présence d'indigènes corses engagés dans la flotte romaine, que ce soit dans la flotte de Ravenne ou dans la

flotte de Misène. Nous constatons en effet que les Corses sont indifféremment affectés dans l'une ou l'autre flotte, alors qu'on ne note pas leur présence dans les autres flottes régionales.

Conclusion

Arrivé au terme de notre étude, nous pouvons déterminer que les Corses ont donc assumé leur participation à la constitution de l'armée romaine. La présence de cette dernière en Corse, avérée par bon nombre d'inscriptions qui en présentent les officiers et les corps qu'ils commandaient, se double d'une belle moisson de soldats qui y ont été recrutés pour être envoyés vers des destins divers.

L'élaboration de la Carte archéologique de la Corse⁸³ a mis en évidence, dans de nombreux endroits, l'existence de ports, ou tout au moins de relâches susceptibles d'accueillir des navires et leurs équipages, qu'il s'agisse de trouver un refuge lors de la lutte contre les pirates ou de protéger au plus près des routes commerciales, sinon de contrôler les marchandises entrant sur le territoire de la province ou transitant par les ports de celle-ci⁸⁴. Une étude plus poussée à leur sujet permettra sûrement de découvrir des éléments susceptibles d'accroître nos connaissances sur la présence de l'armée sur l'ensemble du littoral de la Corse.

Enfin, une enquête ultérieure effectuée sur l'onomastique des marins des deux flottes pourra certainement amener à des découvertes complémentaires, concernant notamment les conjoints ou les amis et héritiers de Corses morts hors de la province. À titre d'exemple, peut-on rappeler que L. Numisius Liberalis, un marin recruté à Mariana et mort à Dertosa, est honoré d'un monument funéraire par une femme nommée Gellia Excitata, probablement sa concubine, et que cette femme porte le même gentilice que L. Gellius Niger, un marin dont la sépulture se trouve à Mariana ? La coïncidence, frappante, ne peut que nous intéresser.

⁸¹M. Numisius Dionysius, MICHEL 2011, 248-249 ; MICHEL-PASQUALAGGI 2013, 233-234 ; M. Numisius [---], MICHEL 2011, 258-259 ; MICHEL-PASQUALAGGI 2013, 235.

⁸²En Sardaigne, il est possible d'envisager pour ce type de racines des origines asianiques, cf. MICHEL-RAIMOND 2002, 1617-1626.

⁸³MICHEL-PASQUALAGGI 2013.

⁸⁴MICHEL 2014.

BIBLIOGRAPHIE

AE = Année épigraphique.

Arnaud 2005 = P. Arnaud, Les routes de la navigation antique. Itinéraires en Méditerranée, Paris, 2005.

Arnaud 2014 = P. Arnaud, Éléments et perspectives pour une histoire maritime de la Corse antique, dans La Corse et le monde méditerranéen des origines au Moyen-âge : échanges et circuits commerciaux, Actes du colloque de Bastia (21-22 novembre 2013), dans BSSHNC 746-747, 2014, p. 111-134.

CIL = Corpus Inscriptionum Latinarum.

Grandinetti-Michel 2021 = P. Grandinetti, F. Michel, Le corpus épigraphique d'Aléria. Élaboration, présentation, essais de datation, dans Alalia 1. Retour sur Aléria, recherches récentes, à paraître.

ILN Vienne = Inscriptions Latines de Narbonnaise (I.L.N.), V.1, V.2 et V.3. Vienne (dir. B. Rémy), XLIVe supplément à Gallia, Paris, 2004/2005.

Le Bohec 1990 = Y. Le Bohec, La Sardaigne et l'armée romaine sous le Haut-Empire, Sassari, 1990.

Lechenault-Michel 2016 = M. Lechenault, F. Michel, Histoire et archéologie du cap Corse : une prospection-inventaire sur la commune de Meria, dans Six millénaires en centre ouest corse. Sevi, Sorru, Cruzzini, Cinarca : archéologie, histoire, architecture et toponymie (Actes du IIe colloque du Laboratoire régional d'archéologie, 15-17 novembre 2013 - Espace Diamant - Ajaccio), dans Patrimoine d'une île - Patrimoniu isulanu, 5, 2016, p. 157-165.

Lombardi-Vismara 2005 = P. Lombardi, C. Vismara, Deux inscriptions d'Aléria (Haute-Corse), dans Gallia, 62, 2005, p. 279-292.

Michel 1999 = F. Michel, À propos d'une inscription antique d'Aléria conservée au musée de Bordeaux, dans Bulletin de la Société des Sciences Historiques et Naturelles de la Corse 688-689, 1999, p. 99-108.

Michel-Raimond 2002 = F. Michel, E. Raimond, Note sur deux anthroponymes "indigènes" de Sardaigne, dans Atti del XIV Convegno Internazionale di Studi "L'Africa romana", Sassari 7-10 dicembre 2000, Rome, 2002, p. 1617-1626.

Michel 2008 = F. Michel, Baslel Turbeli f(ilius) Gallinaria Sarniensis. Questions d'onomastique et d'origo, dans Atti del XVII Convegno Internazionale di Studi "L'Africa romana", Séville 14-17 dicembre 2006, Rome, 2008, p. 1861-1871.

Michel 2009 = F. Michel, De l'union des îles à leur séparation. L'administration de la Corse et de

la Sardaigne au I^{er} siècle, dans Robert Étienne - in memoriam, Conimbriga, 49, 2010, p. 161-181.

Michel 2011 = F. Michel, Inscriptions latines et grecques de la Corse, Thèse de Doctorat en Lettres, Langues et Littérature anciennes, Bordeaux, 2011.

Michel-Pasqualaggi 2013 = F. Michel, D. Pasqualaggi, Carte archéologique de la Gaule (CAG), sous la direction scientifique de Michel Provost, La Corse (CAG 2A-2B), Paris, 2013.

Michel 2014 = F. Michel, Pour une recherche méthodique des traces des échanges : indices et témoins des productions corses sur l'île et le continent, dans La Corse et le monde méditerranéen des origines au Moyen-âge : échanges et circuits commerciaux, Actes du colloque de Bastia (21-22 novembre 2013), dans Bulletin de la Société des Sciences Historiques et Naturelles de la Corse 746-747, 2014, p. 93-109.

Michel 2019 = F. Michel, Le quartier du forum de la colonie romaine d'Aléria (Corse). Notes d'épigraphie et de topographie, dans Urbs I-1, 2019, p. 47-68.

Rebuffat-Soyer 1967 = R. Rebuffat, J. Soyer, Une enceinte ancienne dans la région de Poggio di Venaco ?, dans Annales de la Faculté des lettres d'Aix, t. XLIII (1967), p. 228-231.

Rebuffat 1983-1984 = R. Rebuffat, Le rempart et l'histoire d'Aléria, dans Archeologia Corsa, 8-9, 1983-1984, p. 96-102.

Reddé 1986 = M. Reddé, Mare nostrum, Rome, 1986.

Starr 1960 = Ch. G. Starr, The roman imperial navy, Cambridge, 1960.

Vrind 1971 = G. Vrind, De Cassii Dionis vocabulis quae ad ius publicum pertinent, Studia juridica LXII, Rome, 1971.

Zucca 1996 = R. Zucca, La Corsica romana, Oristano, 1996.

LA NOTIZIA DI PAOLO DIACONO (*HL*, III, 21) SULLA GUERRA CIVILE VISIGOTA FRA LEOVIGILDO ED ERMENEGILDO

di
Lorenzo Magliaro

Vissuto nell'VIII secolo, l'autore della *Historia Langobardorum* non narra soltanto le vicende del¹, ora sul quadro ideologico che Paolo Diacono sembra volere tracciare del proprio popolo in una sorta di lettura escatologica e provvidenzialistica che informa e filtra la sua ricostruzione². La possibilità del monaco di Cividale di accedere a fonti diverse, longobarde e non, gli consente di dipingere un affresco di grande respiro, in cui le sue deduzioni – ma anche i suoi interessi ideologici (la lettura escatologica cui si accennava) – funzionano spesso da 'collante' tra le varie parti.

Lo scopo di queste pagine intende essere l'esame ravvicinato di un breve passo della *Historia Langobardorum*, di per sé marginale rispetto alla vicenda del regno italico e della sua *gens*. In esso Paolo Diacono si occupa di uno scenario completamente diverso e narra della guerra civile tra Leovigildo, re visigoto di *Toletum*, ed il figlio Ermenegildo, la sede politica del quale era stata posta a *Hispalis*, alla fine del VI secolo. Non si tratta tanto di esaminare – o, addirittura, tentare di ricostruire – un ipotetico *modus operandi* del monaco-storico di fronte alle proprie carte da consultare, quanto di osservare quella che, essendo una fonte secondaria rispetto alla seconda guerra civile visigota del VI secolo³, presenta caratteristiche proprie utili alla ricostruzione di quel contesto storico. Dalla lettura della pagina di Paolo Diacono e dal raffronto con le altre fonti che narrano la stessa vicenda infatti, si può osservare una differenza di contenuto che attira l'attenzione e che, di conseguenza, pone interrogativi circa la sua origine.

Le tradizioni primarie sulla seconda guerra civile visigota

¹Benché datato, resta valido il contributo di BOGNETTI 1964-1966.

²Paolo scrive infatti quando la vicenda politica del *regnum* costruito in Italia è ormai conclusa, dopo la conquista carolingia, e sopravvivendo soltanto il Ducato di Benevento (poi Principato) come stato longobardo autonomo. La volontà ideologica di Paolo Diacono si spiega alla luce del contesto politico all'interno del quale egli si trova a scrivere l'*Historia*; in merito, si veda CAPO 2006a, pp. XXII-XXIX (sulla figura di Paolo Diacono e sulle sue opere) e, soprattutto, le pp. XXIX-XXXIV (sulla *Historia Langobardorum* in particolare).

³La prima era stata quella fra Agila e Atanagildo (552-555).

proprio popolo partendo dalle origini mitico-epiche e giungendo fino alla morte del re Liutprando († 744), ma le inserisce (o pretende di inserirle) in un tessuto connettivo più ampio, non senza che lo studioso moderno abbia talvolta riserve: ora sull'attendibilità delle singole informazioni che possiamo isolare scorrendo l'opera

Iniziata nel 579 con la ribellione di Ermenegildo e conclusasi nel 583 con la sua sconfitta da parte del padre (il principe ribelle verrà però giustiziato solo nel 585), la seconda guerra civile visigota viene narrata da due autori non ispanici, contemporanei dei fatti – Gregorio Magno e Gregorio di Tours – e da due ispanici, poco distanti nel tempo dalla vicenda – Giovanni di Biclaro e Isidoro di Siviglia. Tentando una classificazione delle diverse tradizioni giunteci, è possibile individuare tre diversi filoni, caratterizzati da differenze e analogie, ma mettendo tutti e tre al centro della vicenda la figura di Ermenegildo, osteggiata dal padre Leovigildo. Viceversa, la presenza di altri personaggi – una presenza che talvolta diviene cruciale – varia a seconda degli autori.

Chi scrive ha già affrontato la questione delle fonti primarie circa la seconda guerra civile visigota in altre pagine, alle quali si rimanda per una lettura comparata dei diversi documenti e a una loro analisi più ampia e dettagliata⁴. In ogni caso, anche in questa sede è opportuno un breve sunto che funzioni da punto di partenza per le nostre considerazioni su Paolo Diacono: come panoramica entro cui collocare il rapporto fra la pagina del monaco longobardo – una fonte cronologicamente secondaria rispetto ai fatti che essa narra – e le ricostruzioni degli autori che lo avevano preceduto.

Un primo filone confluisce nei *Decem Libri Historiarum* di Gregorio di Tours, dove si afferma che la conversione del principe è il frutto delle esortazioni di Ingunde, sua sposa merovingia presto entrata in contrasto con l'ariana Gosvinta, nonna di lei e matrigna di lui⁵. Nello stesso capitolo, Leovigildo è detto assegnare una città alla coppia di sposi (senza che ne sia fatto il nome) ma poi scende in guerra contro il figlio dopo essere venuto a sapere della sua conversione alla fede cattolica. Il re tenta dapprima la via della persuasione, poi quella della coercizione; dal canto suo, il figlio si rifugia nell'alleanza con i Suebi del re Mirone e con il *praefectus* imperiale

⁴MAGLIARO 2018.

⁵GREG. TUR., *DLH*, V, 38 (d'ora in avanti citato come *DLH*).

di Spagna: i primi sono sconfitti da Leovigildo prima dello scontro finale⁶; il secondo, il cui nome non è registrato, tradisce poi il patto stretto con il figlio cattolico passando dalla parte del padre ariano, dietro lauto pagamento di trentamila solidi aurei. Ermenegildo è quindi sconfitto, imprigionato e infine giustiziato; quanto a Ingunde, *relicta in urbe* dallo sposo prima della battaglia, ella viene imbarcata per Costantinopoli. Gregorio torna poi sulla principessa per informarci della morte di lei, avvenuta in Africa durante il viaggio verso Oriente⁷.

Il secondo filone è invece rappresentato dalla pagina dei *Dialogi* di Gregorio Magno⁸, che presenta Ermenegildo come martire cattolico. Il pontefice romano riduce la conversione del principe e il suo contrasto con il re a una spaccatura in seno alla famiglia reale, con il padre che tenta di indurre il figlio prigioniero ad abiurare la nuova fede con l'invio di un vescovo ariano, che gli somministra l'eucarestia nella domenica di Pasqua. Di fronte al rifiuto opposto da Ermenegildo, il re ordina l'esecuzione del figlio, per poi pentirsi e convertirsi a propria volta dopo che la sentenza è stata eseguita. Leovigildo, la cui conversione non è resa pubblica, a questo punto si ammala e affida il secondogenito Reccaredo alle cure di Leandro, il vescovo che, secondo il resoconto di Gregorio Magno, è l'artefice della conversione di Ermenegildo. Non solo Ingunde o Gosvinta non hanno alcuna parte nella vicenda, ma al loro posto, nel racconto del pontefice, entra in scena Leandro di Siviglia, con cui Gregorio Magno era entrato in amicizia quando, apocrisario a Costantinopoli (579), lo aveva incontrato in occasione del suo viaggio '*pro causis fidei Wisigotharum*'⁹, come lo stesso Gregorio annota nella lettera dedicatoria dei *Moralia in Iob*, la cui stesura prende avvio proprio nella capitale imperiale e il cui destinatario è lo stesso Leandro.

Se leggessimo Gregorio Magno soltanto, noi avremmo l'idea di una semplice lotta familiare, non di una guerra civile; non sapremmo nemmeno se la conversione di Ermenegildo abbia assunto una dimensione pubblica: la stessa che Leovigildo avrebbe voluto evitare per timore della reazione dei maggiorenti ariani del proprio regno. Delle tre tradizioni, dunque, quella rappresentata da Gregorio Magno è del tutto slegata dalle altre due, che condividono la condanna di fondo dell'impresa di Ermenegildo, con analogie e differenze.

⁶HF, VI, 43.

⁷HF, VIII, 28.

⁸GREG. M., *Dial.*, III, 31.

⁹GREG. M., *Mor.*, Ep. Leandro, 1.

Il terzo filone è infine rappresentato da Giovanni di Biclaro¹⁰ e Isidoro di Siviglia¹¹. I due autori ispanici condannano senza appello la memoria di Ermenegildo, con una singolare caratteristica: essi non fanno menzione in nessun caso della sua conversione e presentano la sua rivolta contro il padre come una semplice ribellione politica, più facilmente condannabile per questo, perché epurata dei propri connotati religiosi i quali – è opportuno rimarcarlo – sarebbero risultati piuttosto imbarazzanti per l'abate e il vescovo, entrambi cattolici. Questa è la principale differenza fra il racconto di Gregorio di Tours e le pagine della *Chronica* di Giovanni e della *Historia Gothorum et Suevorum* di Isidoro: il vescovo gallo-romano condanna la ribellione di Ermenegildo ma non manca di ricordarne la causa; i due ecclesiastici ispanici invece sono al contrario troppo vicini al contesto politico del *regnum* di Toledo, ormai divenuto cattolico quando essi scrivono, per presentare un elemento che sfumerebbe il quadro complessivo a favore del vinto e rischierebbe di inquinare l'ambiente politico all'indomani della conversione ufficiale di tutto il *regnum* voluta da Reccaredo, fratello minore di Ermenegildo e secondogenito di Leovigildo¹².

La tradizione confluita in Paolo Diacono

L'opera storica di Paolo Diacono costituisce per noi una fonte secondaria rispetto alla guerra fra Leovigildo ed Ermenegildo, essendo i fatti esposti distanti quasi due secoli dal loro narratore. È però interessante osservare come lo storico longobardo presenti delle notizie discordanti con le fonti primarie e che la loro lettura diacronica suggerisce l'esistenza di una quarta tradizione, rimasta per così dire sommersa fino alla sua confluenza, cronologicamente più tarda rispetto al nostro quadro di riferimento, nell'opera di Paolo Diacono.

La cronistoria della vicenda è ricostruibile in base alla *Chronica* di Giovanni di Biclaro, il quale, come si è detto, non fa riferimento all'aspetto religioso della questione: per tale motivo né lui né Isidoro di Siviglia fanno menzione del nome della sposa merovingia Ingunde o di quello del vescovo Leandro. Gregorio Magno nomina soltanto il vescovo ispalense mentre Gregorio di Tours parla soltanto di Ingunde. Tra le fonti primarie, soltanto

¹⁰IOH. BICL., *Chron.*, a. 579, 3; a. 582, 3; a. 583; a. 584, 3; a. 585, 3.

¹¹ISID. HISP., *HG*, 49; *HS*, 91.

¹²Più nel dettaglio, la questione della '*damnatio memoriae*' di Ermenegildo nella produzione storiografica ispano-visigota è stata affrontata in MAGLIARO 2018.

i *Decem Libri Historiarum* affermano esplicitamente che la principessa merovingia viene imbarcata dalle truppe imperiali alla volta del Bosforo¹³. Gregorio di Tours ha cura di annotare che Ingunde muore in Africa prima di giungere al Grande Palazzo del *basileus* Maurizio¹⁴, dopo che Leovigildo aveva tentato invano di strapparla ai Greci – ossia ai Bizantini. A parlare della sorte di Ingunde è però anche Paolo Diacono, nel capitolo della sua *Historia Langobardorum* che narra la vicenda e che qui intendiamo esaminare¹⁵, ma con dettagli del tutto diversi da quelli di Gregorio di Tours e perciò tanto più singolari e significativi. In primo luogo, Ingunde viene detta morire in Sicilia e non in Africa – ‘*in Siciliam ducta est ibique diem clausit extremum*’. Il figlio Atanagildo prosegue invece il viaggio verso Costantinopoli, dove sappiamo che riceverà lettere dalla corte merovingia di Metz, cui era legato da vincoli di parentela – era infatti il nipote della regina Brunilde¹⁶. In secondo luogo, è la dinamica del viaggio a cambiare radicalmente. Se infatti Gregorio di Tours afferma che Ermenegildo aveva lasciato la moglie (e, presumibilmente, il figlio) con gli imperiali rimasti di guardia alla città – ‘*relicta in urbe*’, e sarebbe interessante capire se si tratta di Siviglia, che Gregorio di Tours non nomina mai – allora come mai Paolo afferma che la principessa e suo figlio erano in realtà stati catturati dagli imperiali nel tentativo di sfuggire ai visigoti ariani di Leovigildo? In altre parole, in Gregorio di Tours la presenza di Ingunde e Atanagildo il Giovane presso le armate imperiali va vista come una protezione voluta e cercata dallo stesso Ermenegildo, evidentemente ignaro del tradimento che si stava ordendo ai danni suoi e della sua famiglia; in Paolo Diacono invece la presenza della vedova e del principe orfano assume i tratti di una prigionia. Si potrebbe forse spiegare questa apparente aporia proprio alla luce del cambio di fronte che il tradimento del *praefectus* bizantino inevitabilmente comportava. Prima che questo si consumasse, ossia che divenisse evidente, era lecito parlare di protezione a vantaggio tanto di Ingunde quanto di Atanagildo il Giovane: ciò che Gregorio di Tours effettivamente annota. Viceversa, dopo che l’accordo fra Leovigildo e gli imperiali si era manifestato, era necessario parlare di prigionia, secondo la pagina di Paolo Diacono in cui

¹³HF, V, 38.

¹⁴HF, VIII, 28.

¹⁵HL, III, 21.

¹⁶Ep. Austr., 27 e 28, della nonna Brunilde e dello zio Childeberto II.

abbiamo ipotizzato confluire una quarta tradizione.

Raccogliendo questa discrepanza, possiamo iniziare a formulare un’ipotesi circa la ‘quarta tradizione’ cui si accennava sopra. Gregorio di Tours, più vicino nel tempo ai fatti e, soprattutto, legato a un contesto merovingio che rimane comunque coinvolto dalla vicenda (si ricordi che Ingunde è figlia di Brunilde di Austrasia e da qui è partita per andare in sposa a Ermenegildo), avrebbe letto un qualche resoconto steso quando il voltaggiaccio bizantino non si era ancora palesato e, di conseguenza, la scorta imperiale a Ingunde e ad Atanagildo il Giovane doveva ancora essere intesa come una protezione. Viceversa, sullo scrittoio di Paolo Diacono deve esserci stato un testo scritto quando il tradimento del *praefectus* era ormai divenuto noto: pertanto, quella che in origine doveva essere una tutela armata della principessa e di suo figlio aveva assunto i connotati di una prigionia, estesi anche al momento che aveva preceduto la scoperta dell’imbroglio.

L’unico elemento in comune fra i due resoconti è il tentativo, da parte di Leovigildo, di catturare la nuora in fuga. In questo modo egli pare perseguire due obiettivi, complementari fra di loro. Da un lato vi è la possibilità di guadagnare una posizione di vantaggio in un’eventuale trattativa diplomatica con la corte di Metz: come ricordavamo, da qui infatti proveniva Ingunde. Dall’altra parte, lo stesso giovane principe Atanagildo è una pedina preziosa in un momento in cui la dinamica dinastica del potere è forte tanto a Costantinopoli quanto nelle corti dei *reges* germanici e in un momento in cui lo stesso Grande Palazzo sul Bosforo mostra di non avere abbandonato le proprie mire sul Mediterraneo occidentale. La presenza di truppe imperiali nella Spagna del sud è infatti ancora reale, mentre nella Gallia del sud si consuma la vicenda di Gundebaldo Ballomere – che lo stesso Gregorio di Tours riporta¹⁷ – e mentre il governo di Maurizio viene istituendo i due esarcati di Cartagine e Ravenna.

A proposito del viaggio di Ingunde poi, vi è un ulteriore elemento da considerare. Paolo Diacono afferma che in un primo momento la vedova di Ermenegildo fuggisse sì, dalle armate visigote di Toledo, ma tentando il ritorno in Gallia – ‘*Ingundis vero post mariti et martyris funus de Hispanis fugiens, dum Gallias repedare vellet*’. La fuga verso nord però dovette interrompersi quando la principessa cadde prigioniera dei soldati imperiali che controllavano il confine con i possedimenti visigoti – ‘*in manus militum incidens, qui in limite adversum Hispanos Gotthos*

¹⁷DLH, VI, 14, 24; VII, 36.

residebant, cum parvo filio capta atque in Siciliam ducta est [...]. Alla luce di questa nuova, vistosa discrepanza rispetto alla pagina di Gregorio di Tours, la nostra ipotesi circa la ‘quarta tradizione’ parrebbe prendere ulteriore consistenza. Che la fonte utilizzata dal monaco longobardo sia diversa da quella del vescovo gallo-romano è fuori discussione ma sembrerebbe altresì che il testo letto da Paolo sia stato elaborato da qualcuno molto vicino al contesto ispanico: qualcuno cioè che fosse a conoscenza del piano di fuga di Ingunde e che fosse perciò nella cerchia più ristretta di Ermenegildo, tanto da poterne fornire i dettagli nella ricostruzione della sequenza.

Tentando comunque di combinare le due versioni dei fatti, si può pensare che Ingunde e Atanagildo il Giovane siano stati lasciati alle cure del *praefectus* da Ermenegildo, ignaro del tradimento fino al sopraggiungere della sconfitta e all’imprigionamento che ne conseguì. Separato dal resto del proprio nucleo familiare, il principe cattolico sarebbe poi divenuto il martire celebrato da Gregorio Magno. Paolo Diacono fornisce un utile elemento di cronologia relativa, quando afferma che la fuga di Ingunde è successiva alla morte del marito – ‘*post mariti et martyris funus de Hispanis fugiens*’: è possibile che la vedova si fosse resa conto del tradimento del *praefectus*, prezzolato da Leovigildo, e tentasse quindi una fuga, tanto dal suocero (come Gregorio di Tours afferma e come Paolo Diacono ribadisce) quanto dalle armate imperiali (come il solo Paolo registra parlando del tentativo di tornare in Gallia). Che Ingunde muoia in Sicilia oppure in Africa, il suo viaggio verso Costantinopoli diviene a questo punto la prigionia evidenziata dal monaco longobardo. Di fronte ai due nemici, visigoti e bizantini, Ingunde dovette tentare perciò la sola possibilità rimasta: quella di tornare in Gallia con quel poco di seguito che poteva esserle rimasto, tentando un’impresa disperata che infatti non riuscì.

Come si diceva, nella fuga ella cadde prigioniera dei soldati imperiali sul confine con il *regnum* di Toledo: la *urbs* menzionata da Gregorio e rimasta priva di nome, va dunque ricercata in quella parte di Mezzogiorno iberico controllata da Ermenegildo o in quella controllata dallo Stato imperiale. È possibile infatti che Ermenegildo, in quel momento ancora sicuro dell’alleato bizantino, lasciasse moglie e figlio sotto la protezione imperiale, in una città – quale? – che tuttavia poteva essere controllata da Bisanzio e non necessariamente a *Hispalis*, sua sede. Per orientarci in questo senso avremmo bisogno di maggiori dettagli circa lo sviluppo degli equilibri

militari in quel momento: informazioni di cui malauguratamente non disponiamo. Il nodo del problema sta dunque nell’interpretazione di quel ‘*relicta in urbe*’ di Gregorio di Tours: la *urbs* da cui Ermenegildo governava o una *urbs* sotto il controllo del *praefectus*?

Benché questo possa apparire un punto secondario se analizziamo il problema di quale potesse essere la fonte impiegata da Paolo Diacono e in cosa essa differisse dagli altri nuclei documentari che abbiamo isolato, in realtà va lamentata questa specifica zona d’ombra circa la *urbs* in cui Ingunde e Atanagildo il Giovane vengono lasciati da Ermenegildo alla vigilia della sconfitta. Poter rispondere a questo interrogativo, infatti, getterebbe maggiore luce su tutta la questione, considerando che le principali differenze fra i documenti che stanno dietro le pagine di Gregorio di Tours e di Paolo Diacono riguardano, oltre allo schieramento reale dei vari attori da una parte o dall’altra, proprio l’attraversamento di confini, le possibili direzioni prese dalla principessa in fuga (da chi? verso dove?). Di conseguenza, potere stabilire con certezza almeno quale fosse il punto di partenza di tutto l’itinerario contribuirebbe a dipanare la matassa su due piani distinti: quello della mera ricostruzione dei fatti nella loro sequenza e quello, sia pure ipotetico, delle fonti primarie, della loro possibile origine e del loro orientamento politico.

Precisato questo aspetto della questione, rimane la sovrapposizione di quella cronologia relativa fornita da Paolo Diacono con la struttura annalistica del resoconto che ricaviamo da Giovanni di Biclaro. Come infatti il monaco longobardo ci dice, Ingunde fugge dalle Spagne *post mariti et martyris funus*: ponendo perciò il tentativo di fuga non prima del 585, in base all’indicazione cronologica dell’abate biclarese che dice Ermenegildo essere giustiziato in questo anno. Pare perciò di intravedere una zona di penombra rimasta fra le pieghe, per così dire, dei momenti in successione descritti dalle nostre fonti. La spiegazione più plausibile che concili le due informazioni – ponendo naturalmente che la ricostruzione fin qui proposta colga nel vero – è che, a seguito della cattura di Ingunde e Atanagildo da parte dei soldati di Bisanzio, la vedova e il principe orfano siano stati detenuti per qualche tempo in una delle piazzeforti imperiali in Spagna, forse contando essi su un possibile rovescio di fronte: un’eventualità caduta poi nel vuoto con l’uccisione di Ermenegildo. La zona di penombra che qui ci pare di cogliere – e che con ogni evidenza si lega a quella circa la *urbs* in cui Ingunde e Atanagildo furono lasciati in custodia agli imperiali – impedisce però di procedere oltre

nei tentativi di ricostruzione. Non resta a questo punto che avviarsi alle conclusioni.

Le informazioni di Paolo Diacono e le sue fonti

Nel terzo libro della sua *Historia Langobardorum*, Paolo Diacono riprende ampiamente dai *Decem Libri Historiarum* di Gregorio di Tours: egli stesso lo afferma narrando, come già Gregorio aveva fatto, dell'uomo di Dio Ospizio – ‘*magnas virtutes [Hospitii] habentur in libris venerabilis viri Gregorii Turonensis episcopi*’¹⁸. I primi capitoli del terzo libro di Paolo riprendono ampiamente il capitolo 42 del quarto dei *Decem Libri* di Gregorio, del quale costituiscono una sorta di calco. Le differenze di contenuto a proposito del viaggio di Ingunde – differenze che, dopo la loro osservazione, appaiono notevoli – devono dunque dipendere da un altro testo che Paolo doveva avere sul proprio scrittoio: un testo a noi non pervenuto, visto che nessun'altra tra le nostre fonti parla della Sicilia come luogo della morte di Ingunde, né di una fuga dagli imperiali come dai Visigoti, né di un tentativo fallito di tornare nella Gallia da cui Ingunde era giunta. È alla luce di queste vistose incongruenze che abbiamo potuto leggere il viaggio verso Costantinopoli come l'estradizione di una principessa prigioniera e di suo figlio.

In Paolo Diacono la figura di Ermenegildo è presentata positivamente: il principe è detto *martyr*, come già Gregorio Magno lo aveva definito. Tra le fonti primarie, il pontefice romano era l'unico a non condannare la memoria di Ermenegildo, che anzi veniva esaltata salutandolo il principe come testimone della vera fede. Lo sfondo di tutta la narrazione di Paolo, la sua chiave interpretativa in qualche modo sembrerebbe mutuato dunque dai *Dialogi* di Gregorio Magno¹⁹: la scena in primo piano però è il viaggio di Ingunde, del quale il vescovo di Roma non dice una parola. Esso viene riportato, come si è visto, dall'altro Gregorio, il vescovo turonense, ma con le sostanziali differenze che abbiamo riscontrato. Altresì abbiamo visto che le due versioni possono, almeno in parte, essere sovrapposte l'una all'altra e, se non completarsi, almeno in parte non escludersi. Il vescovo gallo-romano è l'unico, tra le fonti primarie, a citare Ingunde e il suo viaggio, perciò tanto Giovanni di Biclaro quanto Isidoro di Siviglia – che non fanno parola della principessa merovingia – vanno scartati: i loro testi non erano sul tavolo di Paolo.

La spiegazione più plausibile, ancorché esclusivamente ipotetica come si accennava svolgendo le nostre considerazioni, è che il monaco longobardo abbia avuto tra le mani un altro testo che presentasse queste caratteristiche: doveva essere favorevole ad Ermenegildo; *in secundis*, trasmettendo al Diacono (il solo ad informarcene fra le nostre fonti) la notizia circa la direzione verso nord presa da Ingunde, questo testo doveva probabilmente provenire dalla cerchia più ristretta dei collaboratori del principe cattolico; in terzo luogo, per la sua simpatia verso quest'ultimo, la memoria del quale viene condannata dai successivi e pur cattolici Giovanni e Isidoro, verosimilmente esso non poteva circolare nella Spagna visigota della fine del VI e del pieno VII secolo, ossia durante il governo del cattolico Reccaredo; in cambio poteva circolare in ambienti favorevoli alla causa di Ermenegildo e, con lui, di quello che era stato l'anima (o almeno, una delle anime) della sua conversione: quel Leandro vescovo di Siviglia, consigliere del principe e suo padre spirituale, secondo la pagina di Gregorio Magno e al quale proprio il vescovo di Roma era così legato, oltre che dalla comunione spirituale, anche da profonda amicizia. Non è possibile affermare in modo categorico che Paolo Diacono possedesse uno scritto, per noi evidentemente perduto, di Leandro di Siviglia, destinato a circolare al di fuori della Spagna, in cui il metropolita della *Baetica* raccontasse la propria versione dei fatti. È questa l'ipotesi che intendiamo formulare qui ma, per l'appunto, di un'ipotesi si tratta, pur essa fondandosi su alcuni elementi che possiamo considerare certi. Conoscendo il contatto epistolare tra Leandro e Gregorio Magno e la posizione favorevole di quest'ultimo verso Ermenegildo, sapendo che Paolo Diacono riprende tale posizione di Gregorio, è plausibile che le informazioni restituite dal monaco longobardo che discordano con la versione di Gregorio di Tours, non soltanto provengano dalla quarta tradizione di cui si diceva, ma anche che essa rimonti, nella sua costruzione originaria, proprio a Leandro di Siviglia. Il fratello maggiore di Isidoro, infatti, era abbastanza vicino agli eventi (sia nel tempo, sia nello spazio) per potere fornire dettagli che altrove non fossero noti (quali ad esempio la direzione presa dal corteo di Ingunde) e, soprattutto, il suo impegno *pro causis fidei Wisigotharum* attestato da Gregorio Magno nell'apertura dei suoi *Moralia in Iob* ci dice chiaramente il coinvolgimento del vescovo ispalense nella vicenda politica e insieme religiosa di Ermenegildo.

¹⁸HL, III, 1.

¹⁹Così anche CAPO 2006b, p. 477.

Le informazioni che Paolo Diacono riporta dovevano verosimilmente essere ignote a Gregorio di Tours. Come è stato notato infatti, il vescovo galloromano non perde occasione per presentare gli odiati Visigoti sotto una luce negativa²⁰: dunque una principessa merovingia e cattolica che fugge da un re visigoto e ariano per tornare in Gallia è un argomento troppo utile alla tela ideologica che Gregorio intesse, perché egli possa lasciarselo sfuggire. Più plausibile è che il vescovo di Tours non fosse a conoscenza della fuga di Ingunde dalla fazione visigota ariana ma, al contrario, che egli conoscesse la storia attraverso una tradizione che diceva la principessa vedova morire in Africa. D'altra parte, che questa ipotetica notizia risalente a Leandro non sia sopravvissuta nelle fonti primarie a noi giunte può ben spiegarsi con il quadro politico della Spagna visigota posteriore alla guerra civile, in cui sì, la memoria di Ermenegildo veniva condannata, ma dove una caccia affannosa a una principessa cattolica, legata all'ambiente ecclesiastico dominante di Siviglia, doveva apparire ugualmente imbarazzante, vista la conversione al cattolicesimo che nel frattempo si era prodotta nel *regnum* di Toledo e visto il ruolo che lo stesso episcopato ispalense aveva svolto nel concilio del 589²¹.

In mancanza di altri elementi, la nostra è naturalmente una lettura ipotetica: essa non trova riscontri concreti in nessuna delle nostre conoscenze oggettive. Tentando però di ricomporre la vicenda della seconda guerra civile visigota e dei suoi effetti nella vita dello Stato di Toledo – effetti che, almeno dal punto di vista religioso, dovevano rivelarsi più che duraturi – si fa strada la possibilità che una tradizione favorevole alla causa del vinto fosse stata partorita dalla penna di Leandro. Che questa ipotetica 'quarta tradizione' non si sia conservata direttamente non sorprende, vista la *'damnatio memoriae'* patita dallo stesso Ermenegildo nella successiva storiografia ispano-visigota cattolica; anche il coinvolgimento dello stesso vescovo ispalense però va tenuto presente, perché può avere influito sulle modalità di trasmissione della tradizione stessa. L'ambiente più favorevole in cui essa può essere sopravvissuta ed essere poi confluita nella pagina di Paolo Diacono, è l'Italia di Gregorio Magno, la cui prudenza nei successivi contatti diplomatici con il re Reccaredo bilancia l'entusiasmo della pagina agiografica dei *Dialogi*²²: la perdita di documenti in merito

costituisce un limite nella ricostruzione delle fonti della *Historia Langobardorum* per questa vicenda e per noi è dunque tanto più lamentabile.

BIBLIOGRAFIA

Bognetti 1964-1966 = G. P. Bognetti, *Processo logico e integrazione delle fonti nella storiografia di Paolo Diacono*, in Id. *L'età longobarda*. III, Milano, pp. 159-184

scorrendo il *regestum epistularum* di Gregorio Magno, il suo primo riferimento all'avvenuta conversione di Reccaredo, ormai sovrano cattolico, rimonti a una lettera datata aprile 591 e indirizzata proprio a Leandro (*'Explere aurem loquendo nullatenus valeo gaudium meum quod communem filium gloriosissimum Reccaredum regem ad catholicam fidem integerrima agnovi devotione conversum'* – *Ep.*, I, 41) mentre la missiva indirizzata al re per felicitarsi con lui risalga solo all'agosto 599 (IX, 229): cioè dopo almeno più di otto anni da che Gregorio era venuto a conoscenza del battesimo cattolico di Reccaredo.

²⁰Al riguardo, si veda SAITTA 1986, pp. 75-101.

²¹FONTAINE 1991.

²²Cfr. MAGLIARO 2018. Per chiudere queste nostre considerazioni invece, qui è interessante notare come,

Capo 2006a = L. Capo, *Introduzione*, in Paolo Diacono, *Storia dei Longobardi*, Milano, 7^a edizione

Capo 2006b = L. Capo, *Commento*, in Paolo Diacono, *Storia dei Longobardi*, Milano, 7^a edizione

Fontaine 1991 = J. Fontaine, *La homilía de San Leandro en el Concilio III de Toledo*, in *III Concilio de Toledo. XIV centenario (589-1989)*, Toledo, pp. 241-270

Magliaro 2018 = L. Magliaro, *Una lettura delle fonti primarie sulla guerra civile visigota fra Leovigildo ed Ermenegildo (579-585)*, in «Studi sull'Oriente cristiano», 22, 1, pp. 95-111

Saitta 1986 = B. Saitta, *I Visigoti negli 'Historiarum Libri' di Gregorio di Tours*, in «Antigüedad y Cristianismo», 3, pp. 75-101

PERCHÉ BUDICCA POTREBBE ESSERE STATA UNA SACERDOTESSA DRUIDICA MENTRE CARTIMANDUA NO?

di
Luca Montecchio

Status quaestionis

Non pochi sono i contributi che hanno approfondito le figure di Budicca e Cartimandua. Se la prima ha avuto un ruolo forse più incisivo rispetto alla seconda, nondimeno non si può negare che entrambe abbiano avuto un ascendente particolarmente icastico nella storia della resistenza delle tante tribù della Britannia rispetto all'invasione romana.

Per quanto concerne la regina degli Icenii lo studio del Riposati è senz'altro quello più puntuale anche se, va sottolineato, non è un lavoro incentrato su Budicca bensì sulle figure femminili protagoniste del racconto di Tacito.

Le due monografie su quella regina apparse nella prima metà degli anni '70 del secolo XX, quella di Andrews e quella di Scott, hanno entrambe il pregio di essere ben concepite e affrontano il tema, soprattutto Scott, focalizzando l'attenzione sull'aspetto militare della rivolta anti-romana. Se anche Webster e Roberts sottolineano nella rivolta di Budicca il sentimento antiromano che poi viene evinto dalle parole di Tacito, Fraser, Sealey e Waite non si discostano particolarmente dai succitati studiosi. Essi nondimeno, oltre al sempre presente desiderio di liberarsi dal giogo romano, evidenziano come i Britanni fossero guidati da una donna, cosa, ad ogni modo, prevista nel mondo celtico¹.

Per quanto concerne Cartimandua, regina dei Briganti, forse gli studiosi che hanno condotto un esame accurato soprattutto su quel personaggio, pur non scrivendo una monografia a lei dedicata, sono Richmond e Braund. Ambedue, infatti, analizzano in modo attento le due personalità femminili, focalizzando, il primo la sua attenzione sulle questioni relative alla regina succitata,

¹Su Budicca si considerino i seguenti contributi: B. RIPSATI, *Profili di donne nella storia di Tacito*, in «*Aevum*» 45, Milano 1971, 25-45; I. ANDREWS, *Boudicca's Revolt*. London 1972; J. M. SCOTT, *Boadicea*, London 1975; G. WEBSTER, *Boudica. The British Revolt against Rome A.D. 60*², London 1978; M. ROBERTS, *The Revolt of Boudicca (Tacitus Annals 14.29-39) and the assertion of Libertas in Neronian Rome*, in «*American journal of philology*» 109, Baltimore (USA) 1988, 118-32; A. FRASER, *Boadicea's Chariot. The Warrior Queens*. London 1988; J. MIKALACHKI, *The legacy of Boadicea. Gender and Nation in early modern England*, London 1998; P. SEALEY, *The Boudican Revolt Against Rome*, Oxford 2004; J. WAITE, *Boudica's Last Stand: Britain's Revolt Against Rome AD 60-61*, Gloucestershire 2011.

mentre il secondo si concentra maggiormente sui sovrani e sulle regine che furono protagoniste delle vicende della Britannia dal periodo dei primi sbarchi di Cesare sino all'impresa di Agricola.

Howarth, che pure ha prodotto una monografia su Cartimandua, è forse stato meno efficace di Braund nel cogliere la sostanza delle rivolte antiromane del secolo I. Ross, invece, in un contributo degli inizi del secolo XXI, cerca di approfondire i motivi della rivolta dei Briganti inserendola in un contesto generale in cui le varie tribù dei Britanni tentarono di salvaguardare la libertà dei rispettivi popoli².

Sulla religione druidica tanto osteggiata dai Romani si considerino come base degli studi l'opera di d'Arbois de Jubainville, da considerarsi ormai un classico sull'argomento; quindi, Chadwick e Piggot che offrono un quadro d'insieme del fenomeno del druidismo. Guyonvarc'h-Le Roux offrono anch'essi un approfondimento scientificamente di spessore sulla religione druidica. Bruneaux ha forse, rispetto ai due autori appena citati, un approccio più divulgativo e così Zecchini il quale, però, ha il merito di evidenziare, grazie a una puntualissima lettura delle fonti, i motivi di attrito tra il mondo druidico e quello romano. Green, come poi Montecchio in due suoi lavori, cercano, in un approccio rigorosamente scientifico, non solo di rimarcare il ruolo giocato dai sacerdoti celtici rispetto alle rivolte antiromane ma inseriscono quelle azioni 'diversive' nell'ambito di un disperato tentativo di mantenere la libertà del popolo di cui essi si sentivano responsabili e, soprattutto, di salvaguardare il proprio potere³. In

²Sulla regina Cartimandua si considerino i seguenti contributi: I.A. RICHMOND, *Queen Cartimandua*, in «*The Journal of Roman Studies*» 44, London 1954, 43-52; D. BRAUND, *Ruling Roman Britain. Kings, queens, governors and emperors from Julius Caesar to Agricola*. London-New York 1996; S. A. ROSS, *Interpreting the Brigantian Revolt*, in «*The Ancient world. Late antiquity: rebels and brigands*» 35, 1, Chicago (USA) 2004, 93-116; N. HOWARTH, *Cartimandua, Queen of the Brigantes*, Gloucestershire, 2011.

³Sul druidismo riporto le opere più significative redatte nell'ultimo secolo e mezzo: H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Cours de littérature celtique*, I Paris 1883; N. K. CHADWICK, *The Druids*, Cardiff 1966; S. PIGGOT, *The Druids*, London 1985 (1ª edizione 1968); G. DOBESCH, *Die Kelten in Österreich*, Wien 1980; GUYONVARC'H-LE ROUX, *Les druides* (=Ch.-J. GUYONVARC'H-F. LE ROUX, *Les druides*, Nanterre 1986); H. D. RANKIN, *Celts and the classical world*, London 1987; A. ROSS, *Druids, Preachers of Immortality*, Stroud 1999; M. GREEN, *Les Druides*, Paris 2000; ZECCHINI, *Los druidas* (= G. ZECCHINI, *Los druidas y la oposicion de los Celtas a Roma*, Madrid 2002); KENDRICK, *Druids* [=T. D. KENDRICK, *Druids and Druidism*, New York 2003 (riedizione dell'opera pubblicata a Londra nel 1927 sotto il titolo: *The Druids: a Study in Keltic Prehistory*)]; BRUNAUX, *Les druides* (=J.-L. BRUNAUX, *Les druides. Des philosophes chez les Barbares*, Lonrai 2006); L. MONTECCHIO, *Origini e sviluppo*

modo particolare è Montecchio che, oltre a riconoscere l'importanza religiosa del druidismo, coniugata con la sua influenza in ambito politico e sociale, non si esime dal mettere in rilievo il naturale attaccamento al potere di quei personaggi che non potevano accettare la conquista romana, non soltanto per il desiderio di vedere le tribù celtiche libere di scegliersi sovrani a loro graditi ma, con ogni evidenza, anche per mantenere il controllo su quei popoli.

Ad ogni modo i rapporti tra la classe druidica e i popoli celtici e in particolar modo della Britannia non vuole essere il *focus* di questo contributo. In esso, infatti, si vuole fare una differenza tra il ruolo di Budicca, non solo regina ma forse anche druidessa presso gli Iceni, e Cartimandua la quale, forse, era solo una regina. Ella potrebbe non aver rivestito anche la funzione di sacerdotessa cioè di guida spirituale dei Briganti.

Druidismo in Britannia

È noto che fu il proconsole delle Gallie, Giulio Cesare, a riportare come la patria del druidismo fosse la Britannia. In realtà non si hanno prove certe di ciò anche se, come vedremo, altre fonti, oltre a Cesare, diranno in periodi successivi che l'isola ospitò nuclei di sacerdoti druidici. Nondimeno non è possibile affermare che quella religione sia nata in Britannia e non in Gallia.

Ci preme però evidenziare dapprima le parole di Cesare.

«La loro dottrina si ritiene originaria della Britannia e di lì trasferita in Gallia. Ancor oggi quelli che desiderano approfondire la conoscenza di quella dottrina si recano ad apprendere in Britannia»⁴.

Le parole del futuro dittatore non possono venir prese con sufficienza ma si deve anche trovare prove documentarie che giustifichino le sue affermazioni e, al momento, esse non sono così convincenti. Infatti lo studioso, dopo aver analizzato le evidenze scientifiche in suo possesso, si trova costretto a concludere con un ragionamento opposto e cioè egli deve dire che semmai il druidismo entrò in Britannia dalla Gallia. Va detto che in Britannia il druidismo non sembra avesse la medesima importanza che invece aveva in Gallia. Ciò probabilmente era dovuto alla

del druidismo, in «Studi sull'Oriente cristiano», 20, 1, pp. 187-226, Roma 2016; L. MONTECCHIO, *Atteggiamento di Augusto e Tiberio verso il culto druidico*, in «Studi sull'Oriente cristiano», 21, 1, pp. 63-84, Roma 2017.

⁴CAES., *de bello gallico*, VI, 13, 11-12: “*Disciplina in Britannia reperta atque inde in Galliam translata esse existimatur: et nunc, qui diligentius eam rem cognoscere volunt, plerumque illo discendi causa profisciscuntur*”. Trad. it. A. Pennacini.

persistenza di un sistema monarchico ben più forte di quello che invece Cesare poté trovare nelle *Galliae*⁵.

Brunaux è categorico quando dice che «la doctrine des druides n'a pu naître en Grande-Bretagne pour être transmise en Gaule, mais il s'agit plutôt du contraire»⁶.

In effetti le fonti raccontano che la religione druidica si sviluppò in modo più profondo nelle Gallie anche se, non possiamo negarlo, essa trovò senz'altro terreno fertile in Britannia al punto che la conquista dell'isola non poteva avvenire senza prima aver ridimensionato la presenza druidica colà. Ricordiamo che, paradossalmente, è comprensibile come Cesare, che pure annoverava tra i suoi amici un celebre druida, Diviziaco, nondimeno non dice mai esplicitamente se si trattasse di un sacerdote ma, solo lo nomina come fratello del sovrano degli Edui⁷. Il che forse venne fatto di proposito al fine di non esaltare il ruolo di quel druida in particolare e dei druidi in generale. Anche perché proprio l'elemento druidico mise in discussione la definitiva vittoria di Cesare in Gallia. Ciò è comprovato dall'atteggiamento, in un periodo di poco successivo, con Augusto e Tiberio, i quali dimostrarono entrambi di temere l'ascendente della religione druidica in una provincia che doveva ancora essere integrata con la cultura latina⁸.

I druidi perseguitati trovarono rifugio in Britannia ma qui, una volta che iniziò la conquista imperiale dell'isola, essi divennero inevitabilmente i campioni della resistenza anti-romana e, dunque, oggetto di un tentativo di sterminio da parte degli invasori. Si veda in proposito l'attacco proditorio portato dai Romani all'isola di Mona, avamposto druidico di primaria importanza⁹.

Cartimandua

Una regina dei Briganti è la prima figura femminile di grande importanza che appare nella storia britannica, come osserva Richmond¹⁰. Si tratta di Cartimandua (il cui nome significa *puledra lucente*). Ella, di cui si ignora come sia arrivata al potere prima dell'inizio della campagna di Claudio, contrasse un matrimonio diplomatico

⁵A tal proposito riporto alla considerazione del Kendrick il quale suppone che in Britannia il druidismo fosse praticato nella forma più pura. In quella forma cioè pregna di elementi religiosi preceltici comuni sia alla Britannia sia alla Gallia. Di qui l'idea di una maggiore arcaicità del druidismo britannico. D. KENDRICK, *The Druids*, London 1927, 204 e sgg.

⁶BRUNAU, *Les druides*, 350.

⁷MONTECCHIO 2016, *passim*.

⁸MONTECCHIO 2017, *passim*.

⁹TAC., *annales*, XIV, 29, 3: “*Monam insulam, incolis ualidam et receptaculum perfugarum*”. BRUNAU 2006, 353 e sgg.

¹⁰RICHMOND 1954, 43.

con Venuzio, un principe di una tribù del Nord, per consolidare il proprio potere nella Britannia settentrionale¹¹.

Intanto si osservi, seppur in modo estremamente sintetico, come i Britanni che abitavano la parte nord orientale dell'isola si crede preferissero non avere un potere centralizzato. Essi, infatti, dimostrano come prediligessero vivere nell'ambito di una sorta di confederazione¹².

Va inoltre osservato, come riporta Dyson, che durante gli anni di campagna militare condotta dai Romani, gli invasori erano già riusciti nell'intento di fare breccia in alcuni rappresentanti dell'élite di quelle popolazioni. Quei personaggi, pertanto, risultarono subito essere più ricettivi rispetto ad altri, attratti dalla convenienza di entrare nell'orbita imperiale¹³. In ultima analisi il fatto che alcuni, magari come detto appartenenti alle élites, non fossero *contra romanos* ci fa supporre come Roma avesse in qualche approfittato del decentramento del potere in seno al popolo dei Briganti per imporre il proprio potere.

La sola fonte in nostro possesso che citi quella regina è Tacito. Cassio Dione, al contrario e lo vedremo, tratteggerà in modo anche più esaustivo Budicca mentre tacerà del tutto sulla prima. Pertanto, risulta impossibile approfondire meglio una figura che pure suscita interesse forse anche per come ci viene presentata dalla sola fonte in nostro possesso.

Lo storico originario della Gallia Narbonense, sia negli *Annales* che nelle *Historiae*, rappresenta quella regina dei Briganti, Cartimandua, e il suo comportamento esprimendo anche giudizi morali tutt'altro che lusinghieri.

«Carataco-giacchè raramente nella sorte avversa si trova un rifugio sicuro-dopo aver invano chiesto asilo a Cartimandua, regina dei Briganti, fu messo in catene e consegnato ai vincitori, nove anni dopo l'inizio della guerra in Britannia».

«Dopo la cattura di Carataco, il generale che si distingueva maggiormente per abilità militare era Venuzio, che, come ho ricordato sopra, apparteneva alla popolazione dei Briganti; fino a che durò il suo matrimonio con la regina Cartimandua egli si mantenne fedele a noi e fu protetto dalle nostre armi, ma poi, avvenuto il divorzio e scoppiata subito dopo la guerra, egli assunse atteggiamenti ostili anche verso di noi.

¹¹SNYDER 2006, 44.

¹²ALLEN 1944, 40-3; RICHMOND 1954, 46-47 e 50-52; WEBSTER 1981, 94; BRAUND 1996, 125. Questi studiosi, focalizzando la loro attenzione sia su fonti archeologiche, sia su fonti numismatiche arrivano a concludere che sia plausibile pensare come il popolo dei Briganti fosse organizzato in una federazione di piccoli regni.

¹³DYSON 1971, 241.

Dapprima il conflitto si era limitato allo scontro tra i due, e Cartimandua con l'inganno aveva catturato il fratello e i parenti di Venuzio. Sdegnati per questo e in più non tollerando la vergognosa prospettiva di dover sottostare al dominio di una donna, i nemici invasero il regno di lei con un forte contingente di uomini giovani e valorosi. In previsione di questo erano state mandate in suo soccorso delle nostre coorti, che si impegnarono in un accanito combattimento, il cui esito, incerto all'inizio, fu infine favorevole a noi»¹⁴.

In questo caso lo storico romano stigmatizza, nemmeno troppo velatamente, i comportamenti della regina dei Briganti. Ella dapprima aveva tradito il capo della resistenza britanna, Carataco, però, «for betraying the British war-leader», quella regina non sembrerebbe, leggendo Tacito, da biasimare. In fondo con la sua azione, ella aveva fatto un favore ai Romani¹⁵. Sono altri i motivi per cui moralmente quella donna avrebbe avuto, per l'autore degli *Annales*, comportamenti moralmente deprecabili. In fondo nello storico della Gallia Narbonense la condotta di Cartimandua non sarebbe differente da quella di Messalina, come possiamo leggere in seguito.

Ecco, infatti, il giudizio tacitano su suddetta regina, un giudizio, lo vedremo, che risulterà ancora più negativo nelle *Historiae* rispetto a quello espresso negli *Annales*.

«Per tali contrasti e per le voci ricorrenti di una guerra civile ridiedero animo ai Britanni, per istigazione di Venuzio, il quale, oltre dal temperamento bellicoso e dall'odio contro i Romani, era spinto anche da risentimenti personali contro la regina Cartimandua. Costei, di autorevole nobiltà, esercitava il suo potere sui Briganti e aveva aumentato il suo potere da quando, catturato a tradimento il re Carataco, le si attribuiva il merito di aver consentito il trionfo di Claudio Cesare. Da qui lo sfarzo conseguenza

¹⁴ TAC., *annales*, XII, 36, 1 e 40, 2-3: «*Ipse, ut ferme intuta sunt adversa, cum fidem Cartimanduae reginae Brigantum petivisset, victus ac victoribus traditus est, nono post anno quam bellum in Britannia coeptum*»; «*S ilures id quoque damnum intulerant lateque persultabant, donec adcursum Didii pellerentur. sed post captum Caratacum praecipuus scientia rei militaris Venutius, e Brigantum civitate, ut supra memoravi, fidusque diu et Romanis armis defensus, cum Cartimanduae reginam matrimonio teneret; mox orto di scidio et statim bello etiam adversus nos hostilia inderat. se d primo tantum inter ipsos certabat, callidisque Cartimanduae artibus fratrem ac propinquos Venutii intercepit. Inde accensi hostes, stimulante ignominia, ne feminae imperio subderentur, valida et lecta armis iuventus regnum eius invadunt. Quod nobis praevisionem, et missae auxilio cohortes acre proelium fecere, cuius initio ambiguo finis laetior fuit*». Trad. it. L. Pighetti.

¹⁵ROSS 2004, 96.

della prospera fortuna: ripudiato Venuzio, il marito, condivise il letto e il regno con lo scudiero di lui, Vellocato. Subito il suo casato venne travolto dallo scandalo: le simpatie del popolo erano per il marito; per l'adultero la passione e la crudeltà della regina. Venuzio, dunque, con aiuti raccolti da fuori e sostenuto dagli stessi Briganti, ribellatisi, ridusse Cartimandua in una posizione molto critica. Ella chiese allora sostegno ai Romani. Le nostre coorti e la nostra cavalleria, dopo una serie di successi e di insuccessi, riuscirono a salvare la regina dal pericolo: a Venuzio rimase il regno, a noi la guerra»¹⁶.

Ella insomma viene considerata traditrice, come abbiamo già notato, del proprio popolo (ma non già della propria tribù) perché aveva consegnato il re Carataco ai Romani, facendo sì che l'imperatore Claudio rinnovasse il trionfo già celebrato nel 44 (adesso si era nel 51). La stessa poi era considerata fedifraga nei confronti anche di suo marito il quale, pertanto, viene quasi giustificato da Tacito per avere guerreggiato contro i Romani. *Adulter* viene indicato dallo storico della Gallia Narbonense il nuovo marito, un suo scudiero, che la regina britanna aveva sposato invece di Venuzio. Il che vuole esprimere una critica morale al comportamento di Cartimandua, la qual cosa rientra pienamente nel *modus operandi* di Tacito quindi, a nostro giudizio, non sarebbe nemmeno da stigmatizzare in modo eccessivo la condotta morale della sovrana dei Briganti. La regina, poi, proprio per soffocare le voci che si levavano contro di sé e contro suo marito, era solita accanirsi con crudeltà con i latori di tali critiche¹⁷. Di qui l'*extremum discrimen* in cui si trovava una donna ormai poco amata dal suo stesso popolo. Ecco, dunque, la sua necessità di chiedere aiuto ai Romani.

¹⁶TAC., *historiae*, III, 45:

“*Ea discordia et crebris belli civilis rumoribus Britanni sustulere animos auctore Venutio, qui super insitam ferociam et Romani nominis odium propriis in Cartimanduum reginam stimulis accendebatur. Cartimandua Brigantibus imperitabat, polles nobilitate; et auxerat potentiam, postquam capto per dolum rege Carataco instruxisset triumphum Claudii Caesaris videbatur. inde opes et rerum secundarum luxus: spreto Venutio (is fuit maritus) armigerum eius Vellocatum in matrimonium regnumque accepit. concussa statim flagitio domus: pro marito studia civitatis, pro adultero libido reginae et saevitia. igitur Venutius accitis auxiliis, simul ipsorum Brigantum defensione in extremum discrimen Cartimanduum adduxit. tum petita a Romanis praesidia. et cohortes alaeque nostrae variis proeliis, exemere tamen periculo reginam; regnum Venutio, bellum nobis relictum”.*

¹⁷Su questo tema si veda RICHMOND 1954, 52. Richmond evidenzia come Tacito, stigmatizzando il comportamento immorale di Cartimandua, voglia in realtà estendere tale immoralità a tutte le donne britanne. A questo proposito forse Tacito si rifaceva ad Aristotele. ARISTOT., *Politica*, 1269b.

Lo storico romano, secondo alcuni studiosi anglosassoni, potrebbe aver evidenziato in tal modo le differenze che vi sono tra il mondo latino e quello celtico per quanto concerne il ruolo delle donne.

Santoro L'Hoir è convinta che in una società ideale per Tacito le donne dovessero avere un ruolo diverso da quello che potevano ricoprire nella società celtica¹⁸. Anche altri storici quali, ad esempio, Allason-Jones, concordano nella sostanza con L'Hoir nel vedere nel racconto tacitano, così come in altri storici a lui coevi, quasi un fastidio nel dover parlare della presenza di donne nei posti chiave della società e impegnate in battaglie¹⁹. Si tratta però, come ricorda Fraser sempre di donne che sono a capo di una società mentre le medesime fonti tacciono sulla reale importanza delle donne inserite in altre classi sociali non così alte²⁰.

Watts infine crede di leggere nei documenti antichi come in effetti le donne celtiche godessero di uno *status* di grande libertà²¹.

Ora non è nostra intenzione addentrarci sulla condizione femminile della Britannia antica. Nondimeno troviamo per lo meno suggestive sia le parole dello storico latino, nostro punto di riferimento principale sul tema da noi trattato, sia i ragionamenti degli studiosi contemporanei. Se non altro, infatti, sarà possibile cogliere meglio l'essenza della *quaestio* e cioè il ruolo giocato da Cartimandua e Budicca durante la conquista romana dell'isola.

Di fatto, nonostante le critiche che abbiamo letto, riportate da Tacito, Cartimandua venne 'sopportata' come regina dai Briganti nonostante il suo divorzio e nonostante si fosse risposata con il suo scudiero²². I Briganti è plausibile che, trovandosi in una situazione di pericolo sia interno che esterno, abbiano optato per riconoscere comunque una regina ormai poco amata. Infatti, all'uopo, leggemo come la nostra fonte dica chiaramente come il suo popolo si fosse schierato con il marito e non certo con Vellocato. Senza dubbio alcuno-e le parole tacitiane non esitano ad evidenziarlo-furono i comportamenti di quella regina, la sua mancanza di autocontrollo che determinarono lo sgretolamento dell'ordine civile

¹⁸F. SANTORO L'HOIR, *Tacitus and Women's Usurpation of Power*, in «Classical World» 88, Pittsburgh 1994-95, 5-25, in particolare si veda 12.

¹⁹L. ALLASON-JONES, *Women in Roman Britain*, London, 1989, 19.

²⁰A. FRASER, *The Warrior Queens: Boadicea's Chariot*, London, 1988, 19.

²¹D. WATTS, *Boudicca's Heirs: Women in Early Britain*, London 2005, 16.

²²J. ALCOCK, *Daily Life of the Pagan Celts*, Oxford, 2009, 39.

del suo popolo²³. In effetti, nonostante la protezione romana, l'ex moglie di Venuzio fu costretta ad abbandonare il suo popolo proprio al marito da cui aveva divorziato²⁴. Quindi i Briganti, a causa dei comportamenti di una regina forse troppo licenziosa, furono dapprima sottomessi a Venuzio e solo molti anni dopo, con Agricola essi sembrerebbero nuovamente assoggettati ai Romani.

Della fine di Cartimandua i documenti in nostro possesso tacciono quindi al massimo possiamo suggerire delle conclusioni che si evincono dalle parole della nostra fonte principale.

Ella utilizzò la sua forte personalità per realizzare una politica tesa sostanzialmente alla propria salvezza e, forse, in subordine, alla sopravvivenza del proprio popolo. In ciò la stessa certamente non dimostra, almeno studiando le parole dello storico della Gallia Narbonense, di possedere quelle peculiarità proprie di una druidessa. Troppi i *vulnera* nel suo carattere e furono con molta probabilità proprio quelle caratteristiche negative a spingere il suo popolo a diffidare di lei.

Il contesto della rivolta di alcune tribù dei Briganti contro i Romani può anche essere inserito nel contesto della resistenza delle tante tribù britanne che tentarono di contrastare l'invasore, come suggerisce Dyson²⁵. Senz'altro quella ribellione fu, in un certo qual modo, presa come esempio dai Britanni tutti, almeno sino alla resa della parte centro meridionale dell'isola.

Budicca

Un'altra regina coeva a Cartimandua dimostrò al contrario di possedere quelle caratteristiche che inducono lo storico a poterla identificare come una possibile sacerdotessa druidica.

È plausibile che i Romani avessero sottovalutato le conseguenze dell'umiliazione e della violenza che Budicca e le sue figlie dovettero subire. Di fatto è probabile si debba partire da qui per spiegare come da quel momento in poi la rivolta anti-romana dei Britanni non solo non venne fiaccata ma anzi acquistò un ulteriore slancio. Il coraggio di quella regina spinse le numerose tribù britanne a fare fronte comune con gli Icenici per lottare strenuamente in nome della libertà britanna.

La regina degli Icenici, almeno stando alle fonti in nostro possesso, sembra affatto differente rispetto a Cartimandua. Budicca, infatti, non solo lottò con

tutte le sue forze contro l'invasore ma guidò personalmente il suo popolo in guerra manifestando attitudini druidiche

Iniziamo a leggere Cassio Dione partendo dal discorso che lo storico mise sulle labbra di Budicca di fronte al suo popolo prima di affrontare i Romani in battaglia. Dalle parole della regina icena possiamo, infatti, dedurre alcune conclusioni forse decisive rispetto al ruolo e anche alla personalità della stessa²⁶.

«Basandovi sulla recente esperienza avete imparato quanta differenza ci sia tra la libertà e la servitù: perciò, seppure in precedenza qualcuno di voi per ignoranza di ciò che è meglio sia stato tratto in inganno dalle allettanti promesse dei Romani, ora, dopo aver provato ambedue le cose, da un lato vi siete resi conto dell'enormità dell'errore che avete commesso nel momento in cui avete preferito un dominio attirato dall'esterno all'antica vostra condizione, e, dall'altro, avete maturato la consapevolezza di quanto una povertà priva di padroni sia preferibile ad una ricchezza costretta a servire. Il trattamento più umiliante e la condizione più dolorosa non le abbiamo forse sofferte proprio a partire dal momento in cui i Romani hanno messo gli occhi sulla Britannia? Non siamo forse stati interamente privati della maggior parte dei nostri possedimenti, tra l'altro quelli più considerevoli, mentre di quelli che ci hanno lasciato paghiamo pure le tasse? Oltre a pascolare e a coltivare a loro beneficio tutto il resto del nostro territorio, non versiamo forse un tributo annuale sulle persone fisiche? Quanto meglio sarebbe stato, allora, essere stati venduti a dei padroni una volta per tutte piuttosto che riscattarci annualmente con titoli fittizi che attestano la condizione di libertà! Quanto meglio sarebbe stato essere trucidati e andare alla malora piuttosto che sopravvivere con tasse che gravano sulle nostre teste! Ebbene, perché ho detto tutto ciò? Perché presso di loro neppure la morte è esente da una forma di tassazione, e sapete bene quante imposte paghiamo persino sui morti: presso le altre genti la morte affranca anche coloro che sono schiavi di altri, mentre presso i Romani, e solo presso di loro, i morti addirittura rimangono in vita per contribuire ai loro guadagni. Perché allora ci troviamo in questa condizione in cui, sebbene nessuno di noi abbia del denaro -e come potremmo averlo o dove potremmo reperirlo?-, veniamo comunque vessati e depredati come se fossimo le vittime di un assassinio? Perché mai con il passare del tempo i Romani dovrebbero ricorrere ad una politica più moderata, dato che

²³Ross 2004, 97.

²⁴Pare che la vittoriosa campagna di Venuzio volta ad assoggettare i Briganti fosse del 69 cioè dell'ultima fase del cosiddetto *annus horribilis*. Ecco perché Roma non poteva che inviare per la difesa della sua protetta solo truppe ausiliarie. Ross 2004, 98.

²⁵DYSON 1971, 239.

²⁶Sul discorso alle truppe riportato da Cassio Dione si veda ADLER 2008, *passim*.

questo è stato il loro atteggiamento nei nostri riguardi sin dal primo momento, quando poi tutti mostrano una certa considerazione persino per le bestie che hanno appena catturato?

Tra l'altro, a dire il vero, i responsabili di tutti questi mali siamo proprio noi, che innanzitutto abbiamo permesso loro di sbarcare sull'isola invece di cacciarli immediatamente, esattamente come avevamo fatto con il celebre Giulio Cesare, sì, proprio noi che non tentammo neppure di rendere loro insidiosa la navigazione quando ancora si trovavano lontano, come facemmo con Augusto e Gaio Caligola. Proprio perciò, sebbene abitiamo su di un'isola così estesa che in realtà è piuttosto una specie di continente circondato dalle acque, e sebbene possediamo una terra abitata che ci appartiene, con un oceano che ci separa così tanto dalle altre comunità umane che la credenza comune ci considera abitanti di un'altra terra che sta sotto un altro cielo e a tal punto che alcuni del mondo continentale, persino i più sapienti, prima non conoscevano neppure il nostro nome, ebbene, nonostante tutto ciò, veniamo disprezzati e calpestati da uomini che non sanno fare altro che depredare. Tuttavia, seppure non abbiamo agito prima, facciamo ora, miei compagni, amici, parenti (vi ritengo tutti miei parenti in quanto abitanti di una sola isola e perché accumulati da un solo nome), facciamo cioè il nostro dovere fintanto che ci ricordiamo che cosa sia la libertà, affinché lasciamo ai nostri figli non solo il nome, ma anche una traccia concreta di essa. Se infatti ci dimenticheremo completamente della condizione di felicità in cui siamo cresciuti, cosa faranno allora i nostri figli una volta che saranno cresciuti nella schiavitù?

Vi rivolgo questo discorso non per indurvi ad avere in odio la situazione presente (giacché già l'avete in odio), né a temere il futuro (di cui per altro avete paura), ma per lodarvi del fatto che di vostra spontanea volontà state scegliendo tutto quello che è necessario e per ringraziarvi del fatto che state collaborando con me e tra di voi. Non abbiate la benché minima paura dei Romani: essi, infatti, non sono né più numerosi né più valorosi di quanto non lo siate voi. Lo dimostra il fatto che voi non vi siete mai protetti con elmi, con corazze e con schinieri, né vi siete mai muniti con palizzate o con fossati per non dover subire delle incursioni da parte dei nemici. Questo è il modo di combattere che adottano a causa delle loro paure, piuttosto che passare prontamente all'azione come facciamo noi. Noi, infatti, disponiamo di abbastanza coraggio per ritenere i nostri accampamenti più sicuri delle loro mura e i nostri scudi più protettivi del loro intero equipaggiamento militare. Di conseguenza,

quando risultiamo vincitori li catturiamo, mentre quando veniamo sopraffatti sfuggiamo alla loro aggressione, e anche quando decidiamo di ritirarci da qualche parte scompaiono tra meandri di paludi e di alture tali per cui non possiamo essere scoperti né raggiunti. I Romani, invece, a causa del peso dell'armamento non sono in grado né di incalzare il nemico da vicino né di darsi alla fuga, e anche quando tentano di riparare da qualche parte, in ogni caso si avventurano in luoghi a noi noti, in cui si rinchiudono in trappole. Tuttavia questi non sono gli unici aspetti in cui emerge la loro inferiorità rispetto a noi, ma ve ne sono anche altri: per esempio, non sono in grado di sopportare come noi la fame, la sete, il freddo e il caldo; essi hanno bisogno di ripari e di coperture, di pane lievitato, di vino e di olio, e quando anche uno di questi approvvigionamenti viene a mancare, periscono; per noi, invece, ogni erba e ogni radice costituisce il nostro pane, ogni succo il nostro olio, ogni acqua il nostro vino, ogni albero la nostra casa. Senza togliere il fatto che questi territori ci sono familiari e alleati, mentre per loro sono sconosciuti ed ostili; inoltre, noi attraversiamo i fiumi anche nudi, mentre loro non riescono a guardarli facilmente neppure servendosi di imbarcazioni. Andiamo, dunque, contro di loro, confidando arditamente in una sorte propizia. Dimostriamo loro che non sono altro delle lepri e delle volpi che tentano di dominare su dei cani e dei lupi»²⁷.

²⁷DIO. CASS., LXII, 3-5:

“πέπεισθε μὲν τοῖς ἔργοις αὐτοῖς ὅσον ἐλευθερία τῆς δουλείας διαφέρει, ὥστ' εἰ καὶ πρότερόν τις ὑμῶν ὑπὸ τῆς τοῦ κρείττονος ἀπειρίας ἐπαγωγῶν ἐπαγγέλμασι τῶν Ῥωμαίων ἠπάτητο, ἄλλα νῦν γε ἑκατέρου πεπειραμένοι μεμαθήκατε μὲν ὅσον ἡ μαρτήκατε δεσποτείαν ἐπισπαστόν πρὸς τῆς πατρίου διαίτης προτιμήσαντες, ἐγνώκατε δὲ ὅσα καὶ πένια ἀδέσποτος πλοῦτος δουλεύοντος προφέρει. τί μὲν γὰρ οὐ τῶν αἰσχίστων, τί δ' οὐ τῶν ἀλγίστων, ἐξ οὐπὲρ ἐς τὴν Βρετανίαν οὗτοι παρέκωψαν, πεπόνθαμεν; οὐ τῶν μὲν πλείστων καὶ μεγίστων κτημάτων ὄλον ἐστερήμεθα, τῶν δὲ λοιπῶν τέλη καταβάλλομεν; οὐ πρὸς τῶ ἅλλα πάντα καὶ νέμειν καὶ γεωργεῖν ἐκείνοις, καὶ τῶν σωμάτων αὐτῶν δασμὸν ἐτήσιον φέρομεν; καὶ πόσῳ κρείττον ἦν ἅπασι τίσι πεπράσθαι μᾶλλον ἢ μετὰ κενῶν ἐλευθερίας ὀνομάτων κατ' ἔτος λυτροῦσθαι; πόσῳ δὲ ἐσφάχθαι καὶ ἀπολωλέναι μᾶλλον ἢ κεφαλὰς ὑποτελεῖς περιφέρειν; καίτοι τί τοῦτο εἶπον; οὐδὲ γὰρ τὸ τελευτήσαι παρ' αὐτοῖς ἀζήμιόν ἐστιν, ἀλλ' ἴστε ὅσον καὶ ὑπὲρ τῶν νεκρῶν τελοῦμεν: παρὰ μὲν γὰρ τοῖς ἄλλοις ἀνθρώποις καὶ τοῖς δουλεύοντάς τιςιν ὁ θάνατος ἐλευθεροῖ, Ῥωμαίοις δὲ διὰ μόνους καὶ οἱ νεκροὶ ζῶσι πρὸς τὰ λήματα. τί δ' ὅτι, κἂν μὴ ἔχη τις ἡμῶν ἀργύριον ἢ πῶς γὰρ ἢ πόθεν, ἀποδύομεθα καὶ σκυλευόμεθα ὥσπερ οἱ φονευόμενοι; τί δ' ἂν προϊόντος τοῦ χρόνου μετριάσαιεν, οὕτως ἡμῖν κατὰ τὴν πρώτην εὐθύς, ὅτε πάντες καὶ τὰ θηρία τὰ νεώλιστα θεραπεύουσι, προσενηγεγμένοι; ἡμεῖς δὲ διὰ πάντων τῶν κακῶν τούτων αἴτιοι, ὥς γε τὰ ληθῆς εἰπεῖν, γεγόναμεν, οἵτινες αὐτοῖς ἐπιβῆναι τὴν ἀρχὴν τῆς νῆσου ἐπετρέψαμεν, καὶ οὐ παραχρήμα αὐτούς, ὥσπερ καὶ τὸν Καίσαρα τὸν Ἰούλιον ἐκείνον, ἐξήλασαμεν: οἵτινες οὐ πόρρωθεν ἐν σφισιν, ὥσπερ καὶ τῷ Αὐγούστῳ καὶ τῷ Γαίῳ τῷ Καλιγῶνι, φοβερὸν τὸ καὶ πειρᾶσαι τὸν

Qualcosa di estremamente forte è il discorso della regina britanna rivolto alle sue truppe di cui Cassio Dione presenta una ricostruzione. È un discorso certamente da comandante in capo e, altresì, da guida spirituale di un popolo che tentava disperatamente di difendersi da un aggressore particolarmente forte. Ed è qui che si può leggere altro e cioè il fatto che Budicca, certamente una regina, potesse anche essere accostata ad un druida, cosa non insolita nel mondo celtico²⁸.

Finalmente abbiamo dunque l'invocazione alla divinità, una invocazione che rende quella rivolta sacra e, nella mente di un popolo che è disposto a

πλοῦν ἐποιήσαμεν. τοιγαροῦν νῆσον τηλικαύτην, μᾶλλον δὲ ἤπειρον τρόπον τινὰ περιήρπυτον νεμόμενοι καὶ ἰδίαν οἰκουμένην ἔχοντες, καὶ τοσοῦτον ὑπὸ τοῦ ὠκεανοῦ ἀφ' ἀπάντων τῶν ἄλλων ἀνθρώπων ἀφορισμένοι ὥστε καὶ γῆν ἄλλην καὶ οὐρανὸν ἄλλον οἰκεῖν πεπιστευθῆναι καὶ τινὰς αὐτῶν καὶ τοὺς σοφωτάτους γε μηδὲ τὸ ὄνομα ἡμῶν ἀκριβῶς πρότερον ἐγνωκέναι, κατεφρονήθημεν καὶ κατεπατήθημεν ὑπ' ἀνθρώπων μηδὲν

ἄλλο ἢ πλεονεκτεῖν εἰδόντων. ἀλλ' εἰ καὶ μὴ πρότερον, νῦν ἔτι, ὧ πολῖται καὶ φίλοι καὶ συγγενεῖς ἅπαντας γὰρ ὑμᾶς συγγενεῖς, ἅτε καὶ μιᾶς νήσου οἰκίητορας ὄντας καὶ ἐν ὄνομα κοινὸν κλημένους,

νομιζῶ, τὰ προσήκοντα πράξωμεν, ἕως ἔτι τῆς ἐλευθερίας μνημονεύομεν, ἵνα καὶ τὸ πρόσρημα καὶ τὸ ἔργον αὐτῆς τοῖς πασι καταλίπωμεν. ἂν γὰρ ἡμεῖς τῆς συντρόφου εὐδαιμονίας παντελῶς ἐκλαθώμεθα, τί ποτε ἐκείνοι ποιήσουσιν ἐν δουλείᾳ τραφέντες;

λέγω δὲ ταῦτα οὐχ ἵνα μισήσητε τὰ παρόντα ἡμεμισήκατε γάρ, οὐδ' ἵνα φοβηθῆτε τὰ μέλλοντα ἡμεφοβήσατε γάρ, ἀλλ' ἵνα ἐπαινέσω τε ὑμᾶς ὅτι καὶ καθ' ἑαυτοὺς πάνθ' ὅσα δεῖ προαιεῖσθε, καὶ χάριν ὑμῖν γνῶ ὅτι καὶ ἐμοὶ καὶ ἑαυτοῖς ἐτόιμος συνείραστε. φοβείσθε δὲ μηδαμῶς τοὺς Ῥωμαίους: οὔτε γὰρ πλείους ἡμῶν εἰσιν οὔτ' ἀνδρειότεροι. τεκμήριον δὲ ὅτι καὶ κράνεσι καὶ θώραξι καὶ κνημῖσιν ἐσκέπασθε καὶ προσέτι καὶ σταυρώμασι καὶ τείχεσι καὶ τάφροις ἐσκεύασθε πρὸς τὸ μή τι πάσχειν ἐξ ἐπιδρομῆς τῶν πολεμίων. τοῦτο γὰρ αἰροῦνται μᾶλλον ὑπὸ τῶν φόβων ἢ τὸ καὶ δρᾶσαι τι προχείρως ὥσπερ ἡμεῖς. τοσαύτη γὰρ περιουσία ἀνδρίας χρώμεθα ὥστε καὶ τὰς σκηνὰς ἀσφαλεστέρας τῶν τειχῶν καὶ τὰς ἀσπίδας πολυαρκεστέρας τῆς ἐκείνων πανοπλίας νομιζέμεν. ἐξ οὗπερ ἡμεῖς μὲν καὶ κρατοῦντες αἰροῦμεν αὐτοὺς καὶ βιασθέντες ἐκφεύγομεν, κἂν ἄρα καὶ ἀναχωρησαί ποὶ προελώμεθα, ἐς τοιαῦτα ἔλη καὶ ὄρη καταδυόμεθα ὥστε μήτε εὑρεθῆναι μήτε ληφθῆναι: ἐκείνοι δὲ οὔτε διωξάτινα ὑπὸ τοῦ βάρους οὔτε φυγεῖν δύνανται, κἂν ἄρα καὶ ἐκδράμωσί ποτε, ἐς τε χωρία ἀποδεδειγμένα καταφεύγουσι, κἀνταῦθα ὥσπερ ἐς γαλεάγρας κατακλείονται. ἐν τε οὖν τούτοις παρὰ πολὺ ἡμῶν ἐλαττοῦνται, καὶ ἐν ἐκείνοις, ὅτι οὔτε εὐλιμὸν οὔτε δίγος, οὐ ψῦχος οὐ καῦμα ὑποφέρουσιν ὥσπερ ἡμεῖς, ἀλλ' οἱ μὲν καὶ σκιᾶς καὶ σκέπης σίτου τε μεμαγμένου καὶ οἴνου καὶ ἐλαίου δέονται, κἂν ἄρα τι τούτων αὐτοὺς ἐπιλίπη διαφθεῖρονται, ἡμῖν δὲ δὴ πᾶσα μὲν πόα καὶ ρίζα σίτος ἐστὶ, πᾶς δὲ χυμὸς ἐλαιον, πᾶν δὲ

ὕδωρ οἶνος, πᾶν δὲ δένδρον οἰκία. καὶ μὴν καὶ τὰ χωρία ταῦτα ἡμῖν μὲν συνήθη καὶ σύμμαχα, ἐκείνοις δὲ δὴ καὶ ἀγνωστα καὶ πολέμια: καὶ τοὺς ποταμοὺς ἡμεῖς μὲν γυμνοὶ διανέομεν, ἐκείνοι δὲ οὐδὲ πλοίοις ραδίως περαιοῦνται. ἀλλ' ἴωμεν ἐπ' αὐτοὺς ἀγαθὴ τύχη θαρροῦντες, δεῖξωμεν αὐτοῖς ὅτι λαγωὶ καὶ ἀλώπεκες ὄντες κυνῶν καὶ λύκων ἄρχειν ἐπιχειροῦσιν".

Trad. it. A. Stroppa.

²⁸ MONTECCHIO 2017, *passim*.

morire in nome della propria libertà, foriera di vittorie militari.

«Ti rendo grazie, Andraste, e ti invoco anche da donna a donna, io che non governo come Nicotri su degli Egizi abituati a portare dei carichi, né su dei commercianti assiri come Semiramide (tutti questi insegnamenti, peraltro, li abbiamo appresi dai Romani!). Non governo neppure sui Romani stessi, come a suo tempo fece Messalina e ora Agrippina con Nerone (il quale porta un nome da uomo, ma in realtà è una donna, come dimostra non solo la sua passione per il canto e per la musica, ma anche l'abitudine d'imbellestarsi): regno invece su uomini britanni, che non sanno né lavorare la terranè produrre manufatti, ma che conoscono a fondo l'arte della guerra e che tengono tutto in comune, anche i bambini e le donne, le quali proprio per questa ragione possiedono lo stesso valore dei maschi. Pertanto come regina di tali uomini e di tali donne invoco te e ti chiedo la vittoria, la salvezza e la libertà contro uomini insolenti, iniqui, avidi ed empisempre che si debbano chiamare uomini della gente che si lava nell'acqua calda, che si ciba di vivande preparate, che beve vino puro, che si cosparge di unguento profumato, che si corica su giacigli e riposa in compagnia di fanciullini, peraltro in un'età che non si addice a questo, e che è poi schiava di un suonatore di cetra, e per di più malvagio. Ebbene, che questa Domizia Nerona non regni più né su di me né su di voi, ma eserciti col canto il suo dominio sui Romani (i quali meritano di servire una tale donna, dato che ne hanno tollerato la tirannide per così lungo tempo), mentre per quanto riguarda noi, sii tu, per sempre, o signora, la nostra unica guida»²⁹.

²⁹ DIO. CASS., LXII, 6:

“χάριν τέ σοι ἔχω, ὦ Ἀνδράστη, καὶ προσεπικαλοῦμαι σε γυνὴ γυναικα, οὐκ Αἰγυπτίῳ ἀχθοφόρῳ ἄρχουσα ὡς Νίτωκρις, οὐδ' Ἀσσυρίῳ τῶν ἐμπόρων ὡς Σεμίραμις (καὶ γὰρ ταῦτ' ἦδη παρὰ τῶν Ῥωμαίων

μεμαθήκαμεν), οὐ μὴν οὐδὲ Ῥωμαίων αὐτῶν ὡς πρότερον μὲν Μεσσαλίνα ἔπειτ' Ἀγριππίνα νῦν δὲ καὶ Νέρων ὄνομα μὲν γὰρ ἀνδρὸς ἔχει, ἔργῳ δὲ γυνή ἐστι: σημεῖον δὲ, ἄδει καὶ κιθαρίζει καὶ καλλοπίζεται, ἀλλὰ ἀνδρῶν Βρεττανῶν, γεωργεῖν μὲν ἐν ἡ δημιουργεῖν οὐκ εἰδόντων, πολεμεῖν δὲ ἀκριβῶς μεμαθηκότων, καὶ τὰ τε ἄλλα πάντα κοινὰ καὶ παῖδας καὶ γυναῖκας κοινὰς νομιζόντων, καὶ διὰ τοῦτο καὶ ἐκείνων τὴν αὐτὴν τοῖς ἄρρεσιν ἀρετὴν ἔχουσῶν. τοιούτων οὖν ἀνδρῶν καὶ τοιούτων γυναικῶν βασιλεύουσα προσεύχομαι τέ σοι καὶ αἰτῶ νίκην καὶ σωτηρίαν καὶ ἐλευθερίαν κατ' ἀνδρῶν ὕβριστῶν ἀδικῶν ἀπλήστῳ ἀνοσίῳ, εἰ γε καὶ ἀνδρας χρὴ καλεῖν ἀνθρώπους ὕδατι θερμῷ λουμένους, ὅσα σκευαστὰ ἐσθιοντας, οἶνον ἄκρατον πίνοντας, μύρω ἀλειφομένους, μαλθακῶς κοιμωμένους, μετὰ μειρακίων, καὶ τούτων ἐξώρων, καθευδοντας, κιθαρωδῶν, καὶ τούτω κακῶ, δουλεύοντας. μὴ γὰρ τοι μήτ' ἐμοῦ μήτ' ὑμῶν ἔτι βασιλεύσειεν ἡ Νερωνίς ἢ Δομιτία, ἀλλ' ἐκείνη μὲν Ῥωμαίων ἄδουσα δεσποζέτω (καὶ γὰρ ἄξιον τοιαύτη γυναικὶ δουλεύειν, ἢ τοσοῦτον ἤδη χρόνον ἀνέχονται τυραννοῦσιν), ἡ μὲν δὲ σύ, ὦ δέσποινά, αἰεὶ μόνη προστατοῖς”. Trad. it. A. Stroppa.

Budicca dimostra di essere quindi la guida politica del suo popolo e anche una guida spirituale perché fa cenno a quei temi filosofici, poco consoni a persone che tendono a occuparsi solo di politica. Si pensi intanto a tali parole di quella regina: ἄν γὰρ ἡμεῖς τῆς συντρόφου εὐδαιμονίας παντελῶς ἐκλαθώμεθα. Già queste sono parole degne di un druida più che di un semplice sovrano. Per poi andare sulla vera e propria invocazione alla divinità (femminile) che doveva indirizzare gli Icenii contro il nemico invasore. Ma, cosa comprensibile, la vittoria icena sarebbe stata quella di un bene superiore, in un certo senso; cioè la vittoria dei giusti contro i rei.

Il discorso di Budicca sarà ancora lungo ma la sostanza fu che i Britanni potevano, sotto la sua guida, ambire a vincere la loro guerra. Contemporaneamente, poi, le armate di Roma comandate dal governatore della Britannia Gaio Svetonio Paolino, impegnate nella conquista di Mona (odierna Anglesey). Quell'isola era uno dei centri druidici più importanti di tutta la Britannia. Quel luogo, oltre ad ospitare alcuni druidi, *de facto*, era divenuto centro della resistenza contro gli invasori. Pertanto lo storico può essere indotto a coniugare i due fatti e a trarne logiche conseguenze. Sta di fatto che i Britanni guidati da Vittoria (il nome Budicca questo significa in lingua celtica) conquistarono *Londinium* e *Verulamium* (odierna St. Albans), facendo strage di Romani. Riporta Webster la terribile sorte che toccò a *Londinium* e che i segni degli edifici fatti bruciare da Budicca possono ancora oggi essere evidenziati dalle prove archeologiche riportate alla luce³⁰.

Per Cassio Dione i caduti di quelle battaglie furono ottantamila nel fronte romano. A detta di Tacito i morti, sempre tra gli imperiali e i loro alleati si contarono in settantamila unità, una differenza non esagerata quindi il numero dei soldati periti potrebbe anche essere plausibile³¹. Nelle sue azioni militari la regina icena dimostrò di maneggiare con perizia l'*ars militaris*. Ella, infatti, non combatteva solo spinta dal sentimento di vendetta perché sapeva seguire una qualche strategia.

La regina britannica, infine, ordinò anche di torturare in modo terribile i prigionieri romani. Non crediamo che quelle torture fossero da ascrivere solo a una sorta di vendetta di Budicca per le violenze subite da lei e dalle figlie. Ella, stiamo tentando di dimostrarlo, da comandante in capo di un esercito di resistenza nei confronti di un invasore era consapevole che una ulteriore

violenza avrebbe potuto insinuare nei Romani terrore per le conseguenze di una eventuale cattura in mani nemiche.

«Dopo aver tenuto un discorso di questo tenore, Budicca guidò l'esercito contro i Romani, i quali erano senza una guida poiché Paolino, il loro comandante, si trovava a condurre una spedizione a Mona, un'isola nei pressi della Britannia. Questa circostanza le permise di devastare e di mettere a sacco due città romane, e, come ho detto, di compiere una strage incredibile. A coloro che vennero catturati dai Britanni venne inflitta ogni forma possibile di tortura»³².

Adesso, dopo quel discorso può apparire più comprensibile la sintesi fatta dallo stesso Cassio Dione sulla regina britannica. Budicca, la regina degli Icenii, si stava dimostrando un vero faro per quella popolazione che temeva di cadere sotto il giogo romano.

«Ma la persona che contribuì di più ad accendere gli animi e a convincerli a muovere guerra contro i Romani, ovvero colei che venne reputata degna di assumere la loro guida e che capeggiò l'intera guerra, fu Budicca, una donna britannica di stirpe regia che possedeva un'intelligenza superiore a quella che hanno comunemente le donne»³³.

L'ammirazione dello storico niceno è evidente tanto è vero che egli si dilunga in una descrizione esaustiva della regina britannica che viene vista quasi fosse una sorta di virago pronta a condurre i suoi in battaglia contro i soldati romani. Ma probabilmente quella virago aveva semplicemente l'aspetto di una sacerdotessa druidica quale in effetti poteva essere. Sappiamo infatti come i druidi già nelle Gallie avevano una influenza profondissima nelle decisioni politiche dei sovrani galli al punto da poter essere definiti essi stessi i reali sovrani delle tribù galliche.

«Costei riunì la sua armata, la quale contava circa centoventimila soldati, e salì su di una tribuna fatta di terra sullo stile di quelle romane. Era di statura piuttosto alta, terribile di aspetto, dallo sguardo penetrante e dalla voce aspra; una foltissima e biondissima chioma le fluiva fino in fondo alla schiena, e al collo portava una grossa

³²DIO. CASS., LXII, 7:

“Τοιαύτ' ἄττα ἡ Βουδοῦικα δημηγορήσασα ἐπήγε τοῖς Ῥωμαίοις τὴν στρατιάν: ἔτυχον γὰρ ἄναρχοι ὄντες διὰ τὸ Παυλῖνον τὸν ἡγεμόνα σφῶν εἰς νῆσόν τινα Μῶνον ἀγχοῦ τῆς Βρετανίας κειμένην ἐπιστρατεῦσαι. διὰ τοῦτο πόλεις τε δύο Ῥωμαϊκὰς ἐξεπόρθησε καὶ διήρπασε καὶ φόνον ἀμόθητον, ὡς ἔφην, εἰργάσατο: τοῖς τε ἀλισκομένοις ἀνθρώποις ὑπ' αὐτῶν οὐδὲν τῶν δεινοτάτων ἔστιν ὃ τι οὐκ ἐγίνετο”. Trad. it. A. Stroppa.

³³DIO. CASS., LXII, 2, 2:

“Ἡ δὲ μάλιστα αὐτοὺς ἐρεθίσασα καὶ ἐναντία Ῥωμαίων πολεμεῖν ἀναπέισασα, τῆς τε προστατείας αὐτῶν ἀξιοθεῖσα καὶ τοῦ πολέμου παντὸς στρατηγήσασα, Βουδοῦικα ἦν, γυνὴ Βρετανίας γένους τοῦ βασιλείου, μεῖζον ἢ κατὰ γυναικα φρόνημα ἔχουσα”. Trad. it. A. Stroppa.

³⁰WEBSTER 1978, 120-121.

³¹DIO. CASS., LXII, 1; TAC., *Annales*, XIV, 33.

collana d'oro. Indossava una tunica variegata, sulla quale era affibbiato uno spesso mantello. Questo era il modo con cui si vestiva sempre, ma nell'occasione a cui ci riferiamo aveva brandito anche una spada, con la quale incuteva soggezione in tutti, e tenne questo discorso»³⁴.

La *quaestio* fondamentale da sottoporre ad analisi è se i *duces* al femminile fossero tali perché sacerdotesse o semplicemente perché regine.

Per quanto concerne l'arte divinatoria, parrebbe che fossero le donne maggiormente indicate a praticarla³⁵. D'altronde ormai la tecnica divinatoria non veniva più eseguita diffusamente e anzi si andava progressivamente perdendo nelle Gallie, non solo dopo la conquista cesariana ma soprattutto con la politica augustea; eppure la Britannia, che ancora non era stata ancora conquistata da Roma e che poteva ospitare quei druidi scampati all'epurazione di Tiberio prima e di Claudio poi, permetteva di mantenere quelle tradizioni religiose. Va altresì detto che Guyonvarc'h e Le Roux non condividono l'idea che quella regina fosse anche dotata dell'arte della divinazione «il semble toutefois difficile de ranger Boudicca au nombre de ces “rois-druides” exceptionnels qui avaient le privilège de l'art augural, tel Deivotarus, roi galate qui, si l'on en croit Cicéron, utilisait les signes des oiseaux»³⁶.

Ma torniamo a Cassio Dione. Questi è colui che evidenzia come la condottiera e regina di una tribù britanna, quale era Budicca, potesse effettivamente essere anche sacerdotessa druidica. Nel racconto dello storico niceno, infatti, emerge con chiarezza come Budicca coniugasse quelle peculiarità che aveva avuto, il secolo precedente, un personaggio quale fu, ad esempio, Vercingetorige. Egli era guida politica, militare e fors'anche religiosa. Lo storico di Nicea è il solo a dedicarle uno spazio così grande e a metterle in bocca parole così puntuali come altri non avevano fatto.

Tacito fu molto più sintetico rispetto allo storico niceno; comunque descrisse gli stessi avvenimenti senza aggiungere particolarità capaci di stravolgere la sostanza dei fatti.

³⁴DIO. CASS., LXII, 2, 3-4:

“αὕτη γὰρ συνήγαγέ τε τὸ στράτευμα ἀμφὶ δώδεκα μυριάδας ὄν, καὶ ἀνέβη ἐπὶ βῆμα ἐξ ἐδάφους ἐς τὸν Ῥωμαϊκὸν τρόπον πεπονημένον. ἦν δὲ καὶ τὸ σῶμα μεγίστη καὶ τὸ εἶδος βλοσυρὸτάτη τὸ τε βλέμμα δριμυτάτη, καὶ τὸ φθέγμα τραχὺ εἶχε, τὴν τε κόμην πλείστην τε καὶ ξανθοτάτην οὖσαν μέχρι τῶν γλουτῶν καθεῖτο, καὶ στρεπτὸν μέγαν χρυσοῦν ἐφόρει, χιτῶνά τε πᾶσι ἀμφοτέρωθεν ἐνεκεκόλωτο, καὶ χλαμύδα ἐπ' αὐτῶν παχεῖαν ἐν ἐπεπόρητο. οὕτω μὲν αἰεὶ ἐνεσκευάζετο: τότε δὲ καὶ λόγχην λαβοῦσα, ὥστε καὶ ἐκ τούτου πάντας ἐκπλήττειν, ἔλεξεν ὧδε”. Trad. it. A. Stroppa.

³⁵BRUNAUX, *Les druides*, 346.

³⁶GUYONVARC'H-LE ROUX, *Les Druides*, 130. CIC., *de divinatione*, II, 36, 76; VAL. MAX., I, 4, 2.

«Istigatisi a vicenda con questi argomenti e con altri simili, sotto il comando di Budicca, donna di stirpe regia (essi, infatti, nel conferimento del supremo potere non badano al sesso), presero tutti quanti le armi e dopo aver inseguiti i soldati sparsi per le fortificazioni ed espugnati i presidi, assalirono la stessa colonia, come sede del dominio che li opprimeva, e, vincitori irati, non tralasciarono alcuna specie di crudeltà, di quelle che sono conformi alla natura dei barbari»³⁷.

Il cronista aggiunse che fu l'intervento immediato di Svetonio Paolino a salvare la situazione per i Romani. Egli infatti si trovava a Mona impegnato ad eliminare, per quanto possibile, la presenza druidica in quella isola che lo dicemmo-li ospitava. Quel comandante guidò le sue truppe a tappe forzate per poi attaccare la ribelle e sconfiggerla in un punto non ben identificato dei Midlands.

«Che se Paolino, conosciuta la sollevazione della provincia, non fosse corso in aiuto, la Britannia sarebbe stata perduta; egli, invece, con una sola battaglia favorevole la ridusse alla precedente sottomissione, per quanto molti tenessero ancora in mano le armi. Costoro erano turbati dal rimorso della rivolta e dalla paura che lo stesso governatore incuteva, per la quale temevano che egli, pur ottimo sotto ogni riguardo, prendesse provvedimenti troppo severi contro coloro che si fossero arresi, quasi che volesse vendicarsi di un'offesa personale»³⁸.

Appare con ogni evidenza che se quei ribelli avessero temuto così tanto Paolino non si sarebbero lasciati sedurre dalle parole di Budicca: ciò che avrebbero avuto da perdere sarebbe stato enorme. Piuttosto una rivolta che avesse costretto i Romani a combattere su almeno due fronti è frutto di premeditazione. Tale rivolta infine ricorda molto quella gallica mentre Cesare si trovava, per la seconda volta, proprio in Britannia. Abbiamo cercato di dimostrare altrove come l'organizzazione di una sollevazione generale anti-romana, che aveva approfittato dell'assenza del proconsole delle *Galliae*, fosse frutto del

³⁷“His atque talibus in vicem instincti, Boudicca generis regii femina duce (neque enim sexum in imperiis discernunt) sumpsere universi bellum; ac sparsos per castella milites consecrati, expugnatis praesidiis ipsam coloniam invasere ut sedem servitutis, nec ullum in barbaris [ingeniis] saevitiae genus omisit ira et victoria”. TAC., *Agricola*, 16. Trad. it. B. Ceva.

³⁸TAC., *Agr.* XVI: “Quod nisi Paulinus cognito provinciae motu propere subvenisset, amissa Britannia foret; quam unius proelii fortuna veteri patientiae restituit, tenentibus arma plerisque, quos conscientia defectionis et proprius ex legato timor agitabat, ne quamquam egregius cetera adroganter in deditos et ut suae cuiusque iniuriae ultor durius consuleret”. Trad. it. B. Ceva.

pensiero dell'elemento druidico della Gallia³⁹. La strategia usata in Britannia fu molto simile. Il che indurrebbe a pensare come probabilmente anche in questo caso tutto fosse stato architettato da menti raffinate appartenenti al medesimo ceto di quelle che quasi un secolo prima avevano prodotto una diffusa ribellione contro l'arroganza romana. Se così fosse si dovrebbe annoverare anche Budicca tra i druidi perché fu lei a guidare il suo popolo *contra romanos*, perché fu lei a venire indicata come donna capace di gestire i rapporti tra l'umano e il divino.

È noto come la reazione romana di fronte alla strage perpetrata ai danni dei Romani dalla sovrana degli Icenii fu feroce al punto che sia la regina, che le sue figlie, poco tempo prima violentate dai soldati romani, costrette a scendere in battaglia, vennero sconfitte. D'altra parte, come nota Webster (e noi concordiamo con lui) è probabile che l'esercito dei britanni fosse euforico per le vittorie ottenute e, forse, si credeva che la situazione volgesse ormai a loro favore. Al contrario il comandante romano, Paolino, riuscì ad attirare il nemico in un tratto di terreno disboscato fiancheggiato su ogni lato da un altipiano⁴⁰. Quel terreno man mano che si procedeva verso la strada andava restringendosi. Il che, per un esercito così numeroso come era quello britanno, avrebbe significato dover raggiungere i Romani passando attraverso una sorta di imbuto. Non basta. Un ulteriore errore dei Britanni capitanati da quella coraggiosa regina fu quello di portare con sé le loro famiglie su carri pesanti coperti. Quei carri, posti in semicerchio alle spalle dell'esercito dei Britanni, avrebbe impedito loro una ulteriore via di fuga⁴¹.

Budicca, per evitare di darsi ai vincitori, preferì darsi la morte con il veleno, stando a Tacito⁴². Da Cassio Dione invece si ha un'altra versione e cioè che la regina si ammalò per morire dopo la battaglia. Probabilmente la 'malattia' è solo un modo di dire. Magari, anche per alcune ferite riportate in battaglia, ella era ormai pronta alla morte e così fu.

Conclusioni

Nelle pagine precedenti abbiamo cercato di dimostrare quanto fossero diverse le due figure femminili che sono state protagoniste in Britannia durante il periodo della conquista romana. Ma anche quanto ambedue fossero state importanti sia in senso positivo sia in senso negativo nell'evoluzione della conquista romana dell'isola.

La prima, come dicemmo, con i suoi presunti limiti umani favorì l'azione delle legioni romane al nord. Ma la seconda fu altresì decisiva in tal senso. In fondo-ed era la premessa del nostro lavoro-fu proprio la presenza di un forte elemento druidico quella che potremmo definire la giustificazione del massiccio intervento imperiale in Britannia con Nerone e Claudio.

Il druidismo infatti, ne facemmo cenno, aveva messo a repentaglio la conquista cesariana in Gallia un secolo prima. Si veda all'uopo il già citato studio di Montecchio sullo sbarco cesariano in Britannia e sulla minaccia portata dall'elemento druidico nelle Gallie. Minaccia che portò all'ultima grande rivolta poco prima di quella di Vercingetorige, ultimo sussulto gallico⁴³.

Se Cartimandua fu una regina attenta al *particolare*, Budicca, vuoi per il desiderio di vendetta nei confronti di chi aveva usato violenza su di lei e sulle sue figlie, pare maggiormente concentrata sul bene della Britannia tutta. Ella plausibilmente vuole coniugare una giusta vendetta con la libertà del popolo britanno.

Cartimandua e Budicca hanno due personalità molto differenti ma ambedue sono votate alla sopravvivenza politico-culturale rispetto all'invasore romano.

Cartimandua vuole salvare sé stessa, in fondo. Budicca, al contrario, è pronta all'estremo sacrificio perché, in fondo, i Romani già le hanno preso moltissimo.

³⁹MONTECCHIO 2018, 87.

⁴⁰TAC., *Agr.* V.

⁴¹WEBSTER 1978, *passim*.

⁴²TAC., *Annales*, XIV, 37:

“*Boudicca vitam veneno finivit*”.

⁴³MONTECCHIO 2018, *passim*.

BIBLIOGRAFIA

- E. Adler, *Boudica's Speeches in Tacitus and Dio*, in «Classical World» 101, 2, Pittsburgh 2008, 173-195-
- J. Alcock, *Daily Life of the Pagan Celts*, Oxford, 2009.
- L. Allason-Jones, *Women in Roman Britain*, London, 1989.
- D. Allen, *The Belgic Dynasties of Britain and their Coins*, in «Archaeologia» 90, London 1944, 1-46.
- I. Andrews, *Boudicca's Revolt*. London 1972.
- D. Braund, *Ruling Roman Britain. Kings, queens, governors and emperors from Julius Caesar to Agricola*. London-New York 1996.
- J.-L. Brunaux, *Les druides. Des philosophes chez les Barbares*, Lonrai 2006.
- N. K. Chadwick, *The Druids*, Cardiff 1966.
- H. d'Arbois de Jubainville, *Cours de littérature celtique*, I Paris 1883.
- G. Dobesch, *Die Kelten in Österreich*, Wien 1980.
- S. L. Dyson, *Native Revolts in the Roman Empire*, in «Historia» 20 Stuttgart 1971, 239-274.
- A. Fraser, *The Warrior Queens: Boadicea's Chariot*, London, 1988.
- M. Green, *Les Druides*, Paris 2000.
- Ch.-J. Guyonvarc'h-F. Le Roux, *Les druides*, Nanterre 1986.
- N. Howarth, *Cartimandua, Queen of the Brigantes*, Gloucestershire, 2011.
- D. Kendrick, *The Druids*, London 1927.
- J. Mikalachki, *The legacy of Boadicea. Gender and Nation in early modern England*, London 1998.
- L. Montecchio, *Origini e sviluppo del druidismo*, in «Studi sull'Oriente cristiano», 20, 1, 187-226, Roma 2016.
- L. Montecchio, *Atteggiamento di Augusto e Tiberio verso il culto druidico*, in «Studi sull'Oriente cristiano», 21, 1, 63-84, Roma 2017.
- L. Montecchio, *Cesare in Britannia*, «Atti del convegno internazionale Diritto romano e attualità, (Novedrate 15-17 novembre 2015)», in «Studi sull'Oriente cristiano», 22, 1, Roma 2018, 67-93.
- H. D. Rankin, *Celts and the classical world*, London 1987.
- I.A. Richmond, *Queen Cartimandua*, in «The Journal of Roman Studies» 44, London 1954, 43-52.
- B. Riposati, *Profili di donne nella storia di Tacito*, in «Aevum» 45, Milano 1971, 25-45.
- M. Roberts, *The Revolt of Boudicca (Tacitus Annals 14.29-39) and the assertion of Libertas in Neronian Rome*, in «American journal of philology» 109, Baltimore (USA) 1988, 118-32.
- A. Ross, *Druids, Preachers of Immortality*, Stroud 1999.
- S. A. Ross, *Interpreting the Brigantian Revolt*, in «The Ancient world. Late antiquity: rebels and brigands» 35, 1, Chicago (USA) 2004, 93-116.
- F. Santoro L'Hoir, *Tacitus and Women's Usurpation of Power*, in «Classical World» 88, Pittsburgh 1994-95, 5-25.
- P. Sealey, *The Boudican Revolt Against Rome*, Oxford 2004.
- C. A. Snyder, *I Britanni. E la "frangia celtica"*, Genova 2006.
- J. Waite, *Boudica's Last Stand: Britain's Revolt Against Rome AD 60-61*, Gloucestershire 2011.
- D. Watts, *Boudicca's Heirs: Women in Early Britain*, London 2005.
- G. Webster, *Boudica. The British Revolt against Rome A.D. 60²*, London 1978.
- G. Webster, *Rome Against Caratacus: The Roman Campaigns in Britain AD 48-58*, London 1981.
- G. Zecchini, *Los druidas y la oposicion de los Celtas a Roma*, Madrid 2002.

POLITICAL POWER AND SOCIAL INSTABILITY: THE HISPANIC REVOLTS IN TARRACONENSIS IN THE MIDDLE OF THE 5TH CENTURY (*1)

by
Gonzalo Bravo

This paper is not, although it may appear so, a study of the *bagauda* of Hispania² from the mid-5th century, because it covers a period considerably beyond its narrow documented chronological limits (441-454). It is not an analysis of the consequences of the presence of Germanic people in Hispania, because this would require a more extensive treatment of the period between 409 and 507 at least. This study is not only a review of historiography on the dynamics of power in the middle of the 5th century in Hispania, because that would also require a discussion of major developments (from 415 to 472 at least), as we shall see.² However, here we propose to analyze the alternative preeminence of Romans and barbarians in the area of *tarraconensis* during the time that the Roman West changed definitively its traditional structure (territorial frame) and its internal organization (barbarian kingdoms, western Roman provinces, local powers). Ultimately, this study attempts a review of the historiographical answers proposed as the solution to an old historical issue: why is there *bagauda* in Hispania and in Gaul, and not in other regions of the empire? Why does it appear

only in *tarraconensis* or *armorica* and not in other provinces or western regions with similar political or socio-economic features?

RECONSTRUCTING THE HISTORICAL CONTEXT

Until at least the middle of the 4th century Hispania held a place in the imperial system in terms of administration, economics, and above all politics, to maintain a «special relationship» with the Empire towards the end of the century, when some generals of Hispanic origin occupied not only military positions but also political posts of high responsibility.³ The new political situation created by Theodosius in January 395 brought the *partitio imperii* by dividing the Empire into two parts (East and West), with administrations, armies, Senates and different Churches, in a struggle with one another to achieve primacy in their respective areas of power. But at the beginning of the fifth century the Western Roman Empire changed dramatically to a point that presents an image without precedents in Roman political and military history: multiple fronts within, barbarian pressure within and beyond borders, social unrest in the provinces still controlled by the central Government; training of military clientele

- also called private armies, often because they would in any case be personal - under the command of a general, an official defector or a rich *dominus* or *patronus*, rebellions and encroachments, and autonomy, independent or separatist tendencies in some regions⁴. In short, there was a new panorama that also required new solutions. Firstly, it should be recalled that the documentation relating to this period is not scarce, although it is often terse, ambiguous and sometimes even contradictory, which has given rise to intense historiographical debates about the insulation, or otherwise, of Spain at this time⁵. The basis of this debate focuses on the interpretation by historians of diverse testimonies that bring together the ancient and

¹This paper was originally discussed at the Complutense University of Madrid in February 2016 and has now been updated with some references from recent publications. I am grateful to Dr. Charlotte Tupman, expert in Ancient History, who helped me to review the English version of this article.

² Here I use this term to refer interchangeably to the *Bagaudae* as agents or as actions on the basis of texts that speak of «conspiring in *bagauda*» as in *Chron. Gall.*, a. 435: «*In bacauda conspiravere*», on the understanding that the ancient authors used the same term to refer to the 'agents' and the 'actions', but that modern historians should differentiate clearly so as not to confuse the '*Bagaudae*' with other insurgent groups, and above all, so as not to impute to those 'actions' that they do not correspond with the nature of the political facts, e.g. the *rapina*, own of *latrones*. In any case this term in the singular (the *bagauda*) identifies here the 'actions' of the insurgents rather than referring to them as 'agents', usually called as the *Bacaudae* (in Latin texts) or *Bagaudae* (in other languages), always in the plural; see also *infra* nn. 19 and 26.

³See below Section 4.

⁴A recent review of the 'special relationship' of Hispania with the Empire during the second half of the fourth century: Bravo 2008, pp. 69 ff.; and also Bravo 2010, pp. 78-80; in general, on the fifth century, now: Mitchell 2007, pp. 109-112.

⁵Especially Minor 1979, *passim*; now also Bravo 2006, *passim*; Id. 2015, pp.3-4.

later

sources, a situation which is often called «the image of Hispania»⁶. For decades this negative image has tilted between the pessimistic - if not catastrophic - testimony of the Gallic poet Ausonius and the so-called *laudes Hispaniae*, from the panegyrist Gallic Pacatus or the poet Claudian to Isidorus of Seville⁷. Today, on the other hand, a more balanced view is imposed, based on the analysis of specific situations and avoiding on the acceptance of extremists in one direction or another. Perhaps only an exhaustive analysis of facts and documents can provide a new response to the traditional debate on the insulation or prominence of late Roman Hispania, which is still largely open. It should be recalled, however, that the debate is ill-posed, because it is very difficult - if not impossible - for a historian to be ascribed to one of these theories only, and it is a substantially broad period (almost two centuries) and, certainly, long enough for Hispania's situation to have changed in many aspects. In addition, such an interpretation depends mostly upon what we consider 'isolation' or 'prominence' to be for this time. There is no such insulation, if it is considered that, in reality, the diocese *ispaniarum* was a marginal area of the Later Roman Empire and, by extension, of the late Roman West, but above all because this so-called isolation clearly contradicts the Hispanic projection in the Roman world - in particular in the East - during this period.

Therefore, it is perhaps an exaggeration to advocate Hispania as a protagonist of the late Roman Empire, because it would then have to explain with solid arguments the silence in the sources about the army, mints, financial offices, *cursus publicus*, trainings, and so on within Hispania⁸. Therefore, it is probably not an exaggeration to say that the first decade of the 5th century was, at least in the West, one of the most convulsive periods of Roman history: it intensified the diplomatic relations between the

central Roman Government and the king of the Visigoths, forming a peculiar 'political situation', which includes such highlights as a series of events of unquestionable historical importance: from 402 the imperial headquarters of Milan was moved to Ravenna, a fortress-city next to the Adriatic and less vulnerable than Milan, which was too exposed to possible attacks by groups that remained active on the main access routes to Italy by the North from the Alps and Gaul; the successive sieges of Rome by Alaric to the end of 408 and, again, in 409 and the sack of Rome in August of 410; the execution of Stilicho and his son Eucherius in August 408 and that of up to twenty of their collaborators, accused of treason against the Emperor; the execution of Serena, the companion of Stilicho, accused of collaboration with the barbarians; the taking hostage of Gala Placidia, sister of the emperor⁹. Besides, since the beginning of the fifth century, if not before, the presence active of barbarian groups in the West Roman caused substantial changes, not only in the political structure, but also in the internal organization of the western provinces. During these first years the power groups that would form the western panorama during the following decades were configured: Germans, federated Visigoths, *honoriaci* and *honoriani*, usurpers, Bagaudae, with the peculiarity that some of these groups often acted together (the federated with the Romans, the *honoriaci* with usurpers, the Bagaudae with the Sueves)¹⁰ contributing in all cases to weakening the dominance of imperial power, so that in only a decade (the first of the 5th century) the political situation in the West had little or nothing to do with preceding times. In short, these actions are framed in the political context, whose origins go back to the theodosian age (A.D. 379-395), but its consequences were felt in the West for several decades.

Although there was an evolution with some moments of inflection, all of them are characterized by the inability of Rome to intervene effectively on its own on several simultaneous fronts: its borders (especially the Rhine *limes* and the western sector of the

⁶The demythization of the 'image' has been made primarily in the work of Arce 1982, pp. 155 ff.; and especially Id. 200, pp. 47-52 and 63-72; *vid.* below n. 8; now also Bravo 2008, especially, pp. 70-72.

⁷On the *laudes Hispaniae* in the ancient authors, from Strabo to Isidorus of Seville: Bravo 2008, p. 71; also on sources referred to in this period, see now Mitchell 2007, pp.13-46 ('The Nature of Evidence').

⁸Arce 2005, *passim*; *vid.* also below n. 18.

⁹On this 'decisive Decade' for the history of West, now Bravo 2017, pp. 79 ff.

¹⁰On the precise identity of all these groups, *vid.* now Arce 2005, pp. 48-50.

Danubian frontier); some western cities (controlled by usurpers such as Constantine III or Maximus, or converted into *sedes regiae* of barbarian ‘kings’); and the western provinces, finally occupied by groups of barbarians which then divided the territory and raised serious problems of integration. In addition, these complex problems (changing relationships, political strategies and social changes brought about by the Germanic presence in the West)¹¹ is intended to simplify, as was denounced by B. Ward-Perkins in his day, the inevitable alignment of the historians of the ‘*barbaricum*’ with the so-called «smooth historiography» or «unruptured history» of the pacts, peaceful situations, without problems of integration, to the thread of authors such as Zosimus, Sozomen, and Olympiodorus, whose accounts are opposed to the «traditional historiography», derived from the reports of Orosius or Jerome, and the archaeological record, that sees only ‘invasion’, ‘destruction’, ‘devastation’ and ‘murder’ in these behaviors, a «unpleased experience» in the words of Ward-Perkins.¹²

«The end of the Roman West witnessed horrors and dislocation of a kind I sincerely hope never to have to live through; and it destroyed a complex civilization, throwing the inhabitants of the West back to a standard of living typical of prehistoric times».

TARRACONENSIS (409-440): ‘A ROMAN CORRIDOR?’

However, the situation of the Iberian Peninsula during this period presents a broken profile, with negative facts that have to do with the process of invasion/occupation along with other positive events that relate to the settlement/integration process.¹³

But, what was happening in *Tarraconensis* at this time? We can now provide an answer to the second question posed above: why were there Bagaudae only in *Tarraconensis* within

Hispania? But first we must respond to a parallel question on what was happening in Hispania at this time, and what was the situation in *Tarraconensis* at this time also.

To reconstruct the history of Spain in the 5th century we have the detailed story of the Chronicle of Hydatius, but for some aspects such as episodes of the conflict in mid-century *Tarraconensis* it is often necessary to resort to other sources, such as Salvian of Marseilles or the *Chronica Gallica*, if we want to expand our view of the problem, assuming that the Gallic bagauda of Tibatton in 435-437 in Armorica and the Hispanic revolts of Basilius from 449 to 454 in *Tarraconensis* are similar phenomena and, therefore, comparable events, if different in some of their specific details¹⁴.

The province of *Tarraconensis* had certain peculiarities during this period. Firstly, this area included three natural well-differentiated regions (the Ebro valley, the Pyrenean area and the Mediterranean coast) that, since ancient times, had favored the penetration and exchange of peoples and cultures into the interior of the Peninsula. This was in addition to an intensely Romanized area which, at the beginning of the 5th century still remained under Roman rule, being virtually the only mainland region that was separated from the territorial deals made by the barbarian peoples after the occupation of the Peninsula from 409. When the barbarians finally settled in Spain they occupied most regions except for the territory of *Tarraconensis*.

That is to say, the families of the Roman aristocracy found refuge here, almost isolated from the barbarian territory. Since the Visigoths finally settled in *Barcino* (Barcelona) in 414 and were commissioned by the Roman general Constantius to fight as «federates» against the other barbarians in the Peninsula, *Tarraconensis* became, in fact, a ‘Roman corridor’ to access the positions of other barbarian groups. In addition,

¹⁴ While some authors have studied these processes as different topics, other preferred to consider them together, really as elements of a unique process. For this reason, is not understood well that a work as meticulous as the Van Dam’s *Leadership* (1985) does not mention the Hispanic Bishop Leo as a possible mediator of the Hispanic Bagaudae, parallel to Germanus of Auxerre in Gaul around the same time: see now a comparative analysis of two bishops in relation to the western bagauda in Bravo 2016, pp. 75 ff.

¹¹So Ward-Perkins 2005, p. 215, n. 21.

¹²*Ivi*, p. 183.

¹³The negative facts: devastation, massacre, surpation, repression, rebellion, resistance, expropriation; other positive developments: appropriation, negotiation, mediation, pact, collaboration, assignment.

the imperial government strengthened the security of the area with the provision of urban garrisons in major cities, as is attested even in small cities such as *Turiaso* (Tarazona) in 449¹⁵.

This Roman protection did not exist in any other hispanic province. However, in all of them since the beginning of the century the *Hispani* were forced to share their goods and services with the new arrivals, whom the imperial government protected, associating them with the privileges of the *hospitalitas*, and urging that the provincials shared part of their assets or income in order to avoid greater evils. Although the formulas of «accommodation» in the West varied from province to province, one or more of the following was usually present: the sharing of part of the housing with the 'new arrivals', the assignment of a part of their property or land, and even delivery of taxes due before the Romans¹⁶.

The reaction of the Hispanic aristocracy in 408, when a '*militia*' recruited by relatives of the Emperor Honorius tried to prevent the passage of the groups of barbarians to the Iberian Peninsula and the penetration of these groups through the Pyrenees in 409, probably thanks to the pact concluded with Gerontius¹⁷, rival of the usurper Constantine III at Arles and of the *augustus* Constant, his son, are two facts of undeniable historical significance, signaling the beginning of the active presence of the Germanic groups in the territories of Hispania. Therefore, since the middle of 5th century the political situation in the province was also very vulnerable.

THE REASONS FOR INSTABILITY: (I) THE SOCIAL CONFLICT

The historical meaning of the late Roman social conflicts, in general, and of these riots, in particular, during the first half of the 5th century, is a recurring theme that has attracted the attention of numerous historians and has kept alive the historiographical debate on the nature of the 'Gallic-Hispanic bagauda' from the 3rd to the 5th century during the last three decades at least¹⁸. For some it would be isolated actions, registered in the texts of the time, by individuals or groups that threatened property (*latrones*), safety (*banditi, saltuarii*) or the integrity of persons (*criminosi*) and even institutional stability (*rebelles*). But in this interpretation, there is little place for social impact and even fewer less for political effects, without achieving the objective of these actions in any case: to transform the socio-political system. These situations are often considered an expression of prepolitical actions¹⁹: e.g. primary, if not individual actions without the necessary social dimension, which always result in historical conflicts. For other historians, on the contrary, the key to these actions is in the precise identification of the agents and above all their aims, which would be to improve the precarious living conditions of peasants, who were subjected to abusive forms of exploitation (*patroni*) or to the arbitrariness of the landowners in relation to them (*coloni, servi*)²⁰. Historiographical debate has polarized into two well-defined positions: those who see in the bagauda only a peasant conflict, which did not extend beyond the rural setting²¹, and those who, on the contrary, seek to minimize its historical

¹⁵See also below n. 36.

¹⁶In general, Goffart 1980, *passim* on deliveries of tax revenue to the Barbarians, a thesis much discussed later, among others by Liebeschuetz 1997, pp. 135 ff.; and an update of the problem in Bravo 2012, 214-216; still Arce 1999, p. 468; also on '*tertia*' and '*sortes*': García Moreno 1983, pp. 137, and now Bravo 2012, 215-216 and n. 42.

¹⁷The issue of the 'passage' of the barbarian groups to the Iberian Peninsula is complex, as Arce 1988, pp. 106 ff. already demonstrated in his day; for discussion of this problem also Goffart 1980, p. 83; Sanz 1986, pp. 225 ff.; Escribano 2000, 509 ff.; now also Díaz 2011, pp. 55-62; *vid. infra* Section 4; also above n. 8.

¹⁸For the modern debate on the Bagaudes movement: Minor 1975, 318; Id., 1979, *passim*; Dockés 1980, *passim*; Lassandro 1981-1982, 57 ff.; Van Dam 1985, *passim*; Bravo 1988, pp. 187 ff.; Doi 1989, 344; Drinkwater 1989, pp. 200 ff.; Sánchez León, 1990 251 ff.; Badot/De Decker 1992, 324 ff.; Sánchez León 1996₁; Id. 1996₂; Minor 2000, 74 ff.; also now Bravo 2006, p. 107; Id. 2011, pp. 271ff.; Montecchio 2012, *passim*; Bravo 2013, pp. 65 ff.; Id. 2015, pp. 3-4.

¹⁹So García Moreno 1981, p. 258: «...dedicándose a su vez al pillaje y al saqueo, como una forma prepolítica y no concienciada de lucha frente a un orden socioeconómico que les era vejatorio»; also Hobsbawn 1974, pp. 11 and 16.; and expressly Id. 1992, p. 135, and especially, p. 140.

²⁰See Thompson 1052, pp. 11 ff.; followed especially in Spain by Barbero/Vigil 1974, pp. 13 ff.; see below n. 34.

²¹In this sense Teja 1976, pp. 7-8; now Bravo 2015, pp. 8-9.

significance to consider these actions as isolated, merely local events, attributable to persons acting outside the law as *latrones* or *banditi*. But, of course, between these two positions are many intermediate interpretations: revolts by peasants, also affecting the urban framework; actions of a regional nature, but that overflowed widely into local areas; or, if preferred, peasant revolts that were actually promoted by the owners in defense of their own interests,²² or even riots of peasant origin, to which individuals or groups of urban extraction joined, moved by similar interests, not only economic but also socio-political, i.e., the *bagauda*.²³ Even for us, there is an additional problem: defining satisfactorily these *Bacaudae* from the Latin texts, given that the ancient sources do not explain it explicitly. Although some references to *Bagaudae* are very confusing, it is clear that their actions can be considered a form of anti-Roman struggle, but not necessary pro-Barbarian, in spite of Salvian's comments about it²⁴. Therefore, on a provisional basis the *Bagaudae* can be defined as individuals or resistance groups operating in some provinces of the Roman West, which were organized in a paramilitary way in a kind of 'guerrilla' group ('conspiring in *bagauda*', according to the expression used in the texts of the time)²⁵ to defend themselves from (or to attack) their alleged oppressors, and who were unhappy with their precarious social situation. The agents of revolts were probably not of the same type in the third as in the fifth century, because the historical context was also different.

Of the five episodes (those of 441, 443, 449, 450, and 454) documented in *Tarraconensis*, and not four (if the campaign of Rechar in c. 450 is excluded as barbarian action alone) nor six (if the revolt of Braga in 456, which really is not to consider as *bagaudic* riot, is added), have sufficient documentation, although this sometimes includes ambiguous or imprecise terms that suggest different interpretations. There is, however, a certain consensus that considers that these regional events were connected with the

painful situation of the peasants, but not only with this²⁶. Indeed, revolts also affected urban areas and, in some cases, only happened there, because it is in the cities where the *Bagaudae* sought the necessary equipment for their subsistence «to the margin of the law», supports for their cause of disadvantaged and disaffected groups, combating local authorities (civil and ecclesiastical) and, ultimately, civic resistance against the institutional powers. A proposal so had to attract the support - at least passive - of many citizens to the reasons of the *Bagaudae* during the time that Roman authority in that area was questioned or was virtually non-existent. The image of Salvian comparing the movements Gallic and Hispanic of his time: "a large part of Hispanics and no less than of the Gauls" was not rhetoric but truly realistic²⁷. Therefore, by the middle of the fifth century the *Bagaudae* really were a numerous group able to fight against a Roman or barbarian army. This is something of an exaggeration, since, on the contrary, the location of this conflict shows that many more were evidently Hispanics and Gauls who were not affected by these revolts and riots as much as those who were directly involved in them.

However there is no doubt that the discontent was widespread and that, at some point, it reached to drag to the resistance broad social sectors who shared a similar situation: farmers who had lost part of their land, owners burdened by the imposition system, wrecked artisans, tax evaders, persecuted by the Justice, unemployed, deserters, the *déclassés*, but also individuals belonging

to the middle classes (medical) and high classes (bishops), which often addressed the provincial and imperial authorities as mediators of the *Bagaudae*²⁸. This social variety indicated that there was not a single aim to join the revolt, but the reasons were several and different according to the social status of those involved: liberal persons, people without resources, the unemployed, the ruined, aristocrats, the idle, criminals, those 'outside the law', and even

²²So Van Dam 1985, pp. 17-20

²³It is our thesis, sustained on several occasions: see now especially on the different theories and possibilities of interpretation: Bravo 2007, pp. 7 ff.; and Id. 2015, p. 4.

²⁴Salvian, *De gub. dei*, V, 24-25.

²⁵In *Chron. Gall.*, a. 435: «*In bacauda conspiravere*» (conspiring in *bagauda*).

²⁶That is our thesis according to the situation described especially by Salvian (*De gub. Dei*, V, 22-23), who refers to the *rustici*, but also to the *pauperes*; now Escribano 2012, 55 ff.

²⁷Salvian, *De gub. dei*, V, 23: «*pars magna hispanorum et non minima gallorum*».

²⁸On the mediation of the bishops in the Gallic-Hispanic conflict, *vid.* now Bravo 2016, pp. 75 ff.

ecclesiastical hierarchies. Therefore, this insurrectionist group also had to be heterogeneous about its interests.

However, in respect of the hispanic bagauda at mid-5th century, the reconstruction of the facts is well documented and hardly poses any problems.²⁹ Although summary, some aspects of this conflict must be reviewed. The thirteen years during which the revolts in Hispania lasted (441-454), the Bagaudae came to control much of the Roman province of *Tarraconensis*, or rather what was left of it, because it seems that some sites of the conflict clearly signalled the limits of the expansion of Sueves towards the East. In mid-449 revolts continued in the middle of the Ebro valley, with armed conflicts in Turiaso (Tarazona), under the command of a leader named Basilius, who killed federals who were taking refuge in the Church with their own Bishop, named Leo, who was also killed there. From this moment on, the Hispanic bagauda seems to have been strengthened with the help of other barbarian groups, especially at times that of the Sueves. For the next four years these groups controlled some areas of *Tarraconensis* until finally, in 454, Frederick, commanding a federal army and appearing by Roman order (*ex auctoritate Romana*), defeated them definitively in a unidentified place in *Tarraconensis*. These are the facts on the documentary basis.

Later, the Bagaudae are not mentioned in the texts, so the peasant revolt of Braga in 456 would not be a fact of the Bagaudae stricto sensu (as we already proposed some years ago against the dominant opinion of the time)³⁰, but rather one more episode in the traditional means of resistance of the peasantry (in this case, in *Gallaecia*) before the arrival in the peninsular territory of the Visigothic King Theodoric II and his army to combat the Sueves in their own territory. This reaction brings to mind the attitude

that, almost two centuries earlier, drove the peasantry of Gaul in 285 who opposed the arrival of the Emperor Maximian, sent by Diocletian to pacify the western provinces. The military success of Maximian against the western peasantry earned his promotion to ‘*augustus*’ together with Diocletian, who received the honour shortly afterwards. Therefore, this rebellion can’t be considered an action of the Bagaudae, but as a manifestation of social resistance to the impending presence of Visigoths in the territory of the Sueves. The Bagaudae are not mentioned in the texts that describe these episodes, and, in addition, the texts leave no doubt about the peasant nature of this movement, a characteristic that, however, is not always detectable in the contemporary Bagaudae from *tarraconensis* in the middle of the fifth century. In addition, the term used by Hydatius to qualify the peasants of Braga is *latrocinantes*, and not *Bacaudae*, although their actions are considered to be *depraedatio*³¹, which the author attributed occasionally to some activities of the Hispanic bagauda. This mimetism of Hydatius explains the hesitation of the modern authors in mistakenly identifying these insurgent peasants as Bagaudae. But the doubt does not authorize other arguments seeking to link the bagauda with the contemporary Priscilian’s heresy of the Hispanic Northwest³², in order to give this movement an ideological or religious basis. On the contrary, the episode of 454, starring Frederick, remains the most likely terminus for the end of the Hispanic bagauda for several reasons. Firstly, because these riots are never located outside the landscape of *Tarraconensis* and a re-emergence of the bagauda in *Gallaecia* seems unlikely two years later, since the presence of a federal army should involve the mobilization of all the existing forces to face repression. In addition, we must solve a historiographical problem: why would Hydatius, who promptly identified the episodes of the *Bacaudae* in *Tarraconensis*, keep silence about their identity in the territory of *Gallaecia*, which no doubt he

²⁹See *infra* n. 36; as was observed long before by Van Dam 1985, p. 51: ‘Whoever these Bagaudae were their activities should be associated with the movements of the Sueves’; on these possible coalitions, see now Bravo 2020, pp. 211 ff.

³⁰The revolt of 456 was not really undertaken by Bagaudae: so Bravo 1988, p. 193. Subsequently, our position with respect to the peasant revolt of Braga in 456 has been assumed *expressis verbis*, among others, by Sánchez León 1990, 251 ff., and especially, p. 258, where the date of the 454 is even estimated as the end of bagaudism in the West. On this episode, *vid.* now the details of Arce 2005, pp. 139 ff.; see also below n. 34.

³¹The text of Hydatius (Chron. 179) only mentioned *latrocinantes*.

³²Against the opinion reported by the works of Barbero/Vigil 1974, pp. 42 ff., in which this revolt was interpreted mistakenly as a ‘Bagaudes movement’ and was intended to link this conflict with the Priscilian’s heresy in order to provide an ideological basis for the revolts; but *vid.* our position about this many years ago in Bravo 1983₁, pp. 219-221.

knew better? It gives the impression that, in this case, the author does not intend to hide anything from the reader but, instead confirms the idea that the bagauda was exclusively a phenomenon of *Tarraconensis*.

Other, less credible, reasons have been proposed for explaining social instability in the area during this period. Thus, the degree of Romanization does not seem a sufficient reason, because it does not necessarily imply rebellion in any sense: if there was a high degree of it in the province, why did other provinces on a similar level not rebel? If, on the contrary, the degree of Romanization was still low, how could revolts be in response to fiscal reasons and the desire to escape from Roman justice?³³ There was no place of refuge.

Although the so-called 'Roman corridor' was really a Roman bastion against the possible raids of the neighbouring barbarian groups, the imperial government in Ravenna kept control of a territory that allowed easy access to the south of Gaul.

But if the barbarians did not occupy this territory it was because there were Roman garrisons in the cities that deterred them from settling there:

«A head of prestigious named Basilius, having joined the Bagaudae [in the region], killed the federated with Bishop Leo in the Church of Turiaso and this, having been injured by those who were with Basilius, died there» (The translation is mine³⁴).

Nor was this for social reasons alone. Undoubtedly the social discontent of the time was the basic motivation of Bagaudae conflicts, but this was not the only reason, because, in that case,

³³On hard imposition as the reason for revolt: Salvian, *De gub. Dei*, V, 24-25; but also the Minor's advice 'for caution': Minor 2000, 74.

³⁴On fittings in the cities and the episode of *Turiaso* in 449, *vid* also above nn. 15, 29, and 30. Although it is not certain whether those responsible for his death [Bishop Leo included] were the Bagaudae or the federated, the text of Hydatius (*Chr.* 141: a. 449) is explicit: «*Basilius ob testimonium egregii ausus sui congregatis Bacaudis in ecclesia Tyriassone foederatos occidit. Ubi et Leo eiusdem ecclesiae episcopus ab isdem, qui cum Basilio aderant, in eo loco obiit vulneratus*». On the different interpretations of the text, *vid.* Bravo 1985, pp. 35 ff., where Hydatius's expression '*qui cum Basilio aderant*' is placed in relation to Isidorus's *gothis auxiliantibus*, in *Historia Suevorum*, 87 (edited by C. Rodríguez Alonso, *Las historias de llos godos, vándalos y suevos de Isidoro de Sevilla. Estudio, edición crítica y traducción*, León, 1975, pp. 100 and 312).

the episodes would not only be located in the West of the Empire³⁵ and even less in specific areas of some western provinces: the valleys of the Loire and the Seine in Gaul; the Ebro valley in Hispania. Besides, these troubles were not limited to rural places, as it has been argued³⁶, but they often occurred in urban areas, because it was in urban markets that insurgents found the food they needed to survive outside (in the field, in the forest, «outside the law»). In fact, many cities were really centers of resistance against the central power in this time, whether Roman or barbarian³⁷. In addition, in the city resided the new local authorities, including the bishop, who already had an important role and who, in one way or another, often appeared to be involved in the riots³⁸.

THE REASONS FOR INSTABILITY: (II) THE POLITICAL CONFLICT.

The transfer of power from Romans to Visigoths in Hispania was a long and complicated process (416-472)³⁹ that did not start at the end of the 5th century, as is often assumed, but began much earlier, from the middle of that century at least. Throughout the first half of the fifth century the Visigothic presence in Spain was more active. The re-emergence of local aristocrats in Gaul is placed in the mid-5th century by some historians⁴⁰, and this may also have been the case in Spain.

The decision of the Visigothic King Ataulf to leave Gaul in 414, after his marriage to Gala Placidia at Narbonne, and to come with his entourage (armies and families, soldiers and people) to Hispania, finally settling his headquarters in *Barcino* as *sedes regia*, greatly changed the traditional relations of the imperial Government of Ravenna with the Hispanic aristocracies. The Emperor Honorius reacted by sending the patrician Constantius as emissary to the new Visigothic court, with the purpose of

³⁵On urban riots also in the cities of the eastern side of Empire in this time, see especially J.-R. Aja 1998, *passim*.

³⁶See *supra* n. 22.

³⁷For the dynamics between the two power scopes in the Late Rome, see now Bravo/González Salinero (ed.) 2015, *passim*, especially, pp. 237-281.

³⁸See now Bravo 2016, pp. 75-79.

³⁹For political relations between Emperors and Goths, see Heather 1991, *passim*; and also Id. 2009, *passim*.

⁴⁰So Van Dam 1985, p. 55.

achieving the return of the hostage Gala Placidia to the imperial court in exchange for a substantial amount of food. But in addition Constantius obtained from Wallia (who had succeeded finally to Ataulf, who had been killed by Sigeric) a *foedus*, according to which the Visigoths pledged to control the raids and incursions of the barbarians in the Iberian Peninsula, and the Romans promised to cede to them the land that had demanded on the imperial government for decades, but outside of the peninsular area ‘on the other side of the Pyrenees’⁴¹. In the interval the Visigoths complied with the agreement preventing the Sueves, Alans and Vandals from penetrating *Tarraconensis* and in 418 they received Roman lands in the Gallic provinces of *Novempopulania* and Aquitaine II, although still without access to the Mediterranean coast.⁴² When settled, however, they established the first independent barbarian kingdom on Roman territory⁴³.

Afterwards, Visigothic military interventions in the Peninsula between 418 and 472 were of two types: up to 449, under the Roman banner; from 454 on their own initiative. During the first period Gothic actions were backed by successive Roman interventions against Vandals, Sueves and Bagaudae. In 422, the general Flavius Castinus was sent to the Peninsula as *magister militum* in order to defeat the Hasding Vandals of the Northwest but was finally defeated by the treachery of the auxiliary Visigoths, who deserted him and fled⁴⁴. From 441 to 443 two Roman armies were sent to Hispania to fight against the groups of Bagaudae in *Tarraconensis*. In 441, the *dux utriusque militiae* Flavius Asturius

tried to neutralise them⁴⁵, but they were only managed by Merobaudes two years later, when he imposed upon the *Aracellitani Bacaudae*⁴⁶. It is unclear whether these opposed or supported the Sueves⁴⁷, but it is certain that this site was located around the limits of their territory.

In 446, the Government of Ravenna sent a Gothic army under the command of Vito⁴⁸, a Roman general who, again, as *magister utriusque militiae* was overcome by the Sueves. Finally, in 449, a group of federates - probably Visigoths - were defeated by the *Bacaudae* and later killed in the Church of *Turiaso*, along with its Bishop Leo. As a result of the military success of the *Bacaudae* - unique in Hispania - a coalition of the Bagaudae was established with the Sueves of Rechiar, thanks to which the city of *Ilerda* (Lleida) was assaulted soon after:

«Rechiar, during the month of July after having visited his father-in-law Theodoric, devastated along with Basil the caesaraugustanus territory [and] assaulted the city of Ilerda through deception, [where], many captives were obtained» (The translation is mine⁴⁹).

The Bagaudae could hardly have attained this objective alone, without the discipline and strategy of the army of Sueves.

Perhaps for their imposition on the Bagaudae in the area in 454 or probably for political reasons that had to do with a deliberate and systematic plan for the occupation of the peninsula, the

⁴¹On the Treaty of 416 between Wallia and Constantius: PLRE II 1980, ‘Vallia’, pp. 1147-1148. Probably the pact contained two different clauses: one economic (delivery of the Placidia hostage in exchange for some 600,000 *modii* of wheat (after Burns 1994, p. 261); another political (the Visigoths should combat against other barbarian groups existing on the Peninsula in exchange for the long-awaited transfer of land ‘to the other side of the Pyrenees’); on the problems of this possible pact: Burns, *Ivi*, pp. 260-263; discussed now by Diaz 2011, p.64; also Bravo 2012, 217-219 and n. 44 on the hypothetical *foedus* of 418, since those texts that allude to the agreement (*foedus*) do not use this term but ‘*pacem*’ (in Prosper de Aquitania, *Chronica*, 1271: ‘*Constantius patricius pacem firmat cum Wallia*’: ‘The patricius Constantius signed a ‘pact’ with Wallia’, and also Orosio (*Historia*, VII, 43, 12: [Wallia] ‘he signed a ‘peace’ in good condition with the Emperor Honorius’ (The translation is mine).

⁴²Especially Blockley 1998, p. 132.

⁴³Sanz 2001, *passim*.

⁴⁴PLRE II 1980, ‘Castinus 2’, pp. 269-270.

⁴⁵(Asturius): Hydac. Chron. 125 (a. 441): ‘Sent to Hispania Asturius, head of both armies, he defeated many of the Bagaudae from *Tarraconensis*’ (The translation is mine).

⁴⁶(Merobaudes): Hydac., Chron. 128 (a. 443): ‘Asturius, head of both armies, succeeded his son-in-law Merobaudes, noble birth and surpassing the old by the merit of his eloquence and his poetry: here is the testimony of his statues. During his brief tenure, he managed to break the insolence of the *Bacaudae Aracellitanorum*’ (The translation is mine). The precise location of *Araceli* is still discussed: somewhere in Alava, perhaps Huarte-Arakil, or more probably in Navarra, close to Corella, perhaps Arbizu (long before in Van Dam 1985, p. 52; recently proposed again by Arce 2005, p. 164, n. 52) or even Araciél, where numerous materials of Roman times have been found.

⁴⁷See Van Dam, *Ivi*.; see now Bravo 2020, pp. 216 ff.

⁴⁸PLRE II 1980, ‘Vitus’, p. 1179.

⁴⁹Hydac., Chron.142 (a.449): ‘*Requiaro mense Iulio ad Theodorem socerum profectus Caesaraugustanam regionem cum Basilio in reditu depraedatur. Inrupta per dolum Ilerdensi urbe acta (est non parva captiuitas)*’.

Visigoths of Theodoric II came to *Gallaecia* from Aquitaine in 456 and forced the Sueves to leave some of the cities they already controlled in the south and the east of their domains. Shortly before the arrival of the army of the Visigoths, there were rebelling peasants in *Gallaecia*, as is proposed above.

Starting in 454, the Visigothic intervention in the Peninsula was probably made on the initiative of the own Visigoths, who planned the strategies for the definitive Gothic occupation of the *Hispaniae*. Already in 449, the Visigothic king Theodoric II had partly neutralized the resistance of the Sueves, planning the marriage of his daughter with Rechiar, son of Rechila and soon-to-be heir to the crown. In 454, though the texts of Hydatius state explicitly that the Visigoths were still 'under Roman authority'⁵⁰, it is most likely that already they were not, and that the Visigothic army under the command of Frederick, brother of the king, was the commander responsible - if not the only one involved - for eliminating the resistance of *Bacaudae* in *Tarraconensis*, and who had kept in check for at least thirteen years the local, provincial, and imperial authorities, turning *Tarraconensis* into a battlefield against the periodic activities of these groups in the area. But even so, in 459 it appears that Visigoths and Romans renewed an old *foedus*, whereby the Emperor Majorian visited *Tarraconensis* during his journey in 460 to Africa against the Vandals, a venture that eventually failed. Upon his return to Italy in 461 the emperor was murdered, and the *magister militum* Ricimer took over control of the Empire until 472. However, the militaristic attitude of the Court of Ravenna did nothing more than increase eagerness for independence among the Germanic peoples and, in particular, the Visigoths of Tolosa. Meanwhile, Hispanic and Gallic aristocracies lost all hope of regaining their traditional power in the new political scene of the West, where the approximation between the Romans and Germanics was increasingly clear. As an

illustration of this, Euric introduced in his Court of Tolosa the Roman imperial ceremonial⁵¹.

Facing the logical aspirations of expansion towards the South and East of its territory, the Visigoths managed finally to stop the Sueves: Mérida had been taken by them in 439 and Hispalis in 440, as well as other important sites in the province of *Carthaginiensis*. The expansion of the Sueves in Hispania threatened the plans of the Visigothic occupation on both sides of the Pyrenees. But the Visigoths did not recover Mérida again until 468, once Euric was in power. The Visigothic decision to recover Mérida meant a turning point in political relations between the Visigoths and the Hispanic aristocracies. Besides, the attitude of the Hispanic aristocracies to Visigothic rulers probably had more to do with pact and protection than with occupation and expropriation. Mérida had been the capital of the *dioecesis Hispaniarum* for the last two centuries and maintained still a high symbolic value for this period. But mostly the city had a clear strategic value, constituting a bridge with *Baetica* and maintaining a narrow and easy contact with *Tarraconensis* through the road from Mérida to *Caesaraugusta* and *Pompaelo* through by *Toletum*. The Visigothic actions realized in these cities would be considered as a form for impressing to the citizens before the arrival of a strong army Visigoth in order to make the final occupation of the *Hispaniae* and to come back to the Sueves towards their traditional settlements in the province *Gallaecia*, which reached to maintain for one century until the age of Leovigildus.

CONCLUSION: A BALANCE ON BEFORE AND AFTER

Already in the mid-5th century - not at the end of the century, as is often proposed - the transfer of Roman imperial power to that of the Visigoths through several episodes and proofs had started in Hispanic *Tarraconensis*, notably when the Visigothic military collaboration in *foedus* in 416 between Wallia and Constantius was renewed in 459 on new political bases, when the Visigoths were probably already acting on their own initiative in the Hispanic area. Despite attempts at

⁵⁰ 'Ex auctoritate romana': Hydac., Chron.158 (a.454): 'The Bagaudae from *Tarraconensis* were defeated by Frederick, brother of King Theodoric, by 'agreement' with the Romans' (The translation is mine).

⁵¹On the events of the last two decades of roman power in *Tarraconensis* (A.D. 454-476), *vid.* now Escribano /Fatás , 2001, especially pp. 123-126.

Roman control during this period, *Tarraconensis* endured apparent political instability. The so-called 'Roman corridor' also allowed displacement of other groups and peoples - not only Romans - without too much difficulty, because the garrisons left in the cities were small and clearly insufficient to prevent or control the movements of others, from North to South, from West to East. It was natural, therefore, that discontent had been widespread in the population, both rural and urban, and that this channeled the troubles from the mid-5th century in Gaul and Spain. In the episode in July 449 in *Turiaso*, a small, federated group of refugees, in the church with Bishop Leo, was massacred by the Bagaudae of Basilius. But perhaps these were only a group of survivors from the warriors of a previous battle, fought on the outskirts of the Hispanic city. The social instability of *Tarraconensis* in the middle of the fifth century did not only affect the Ebro valley, but extended to other neighbour areas such as the Pyrenees, where some episodes of Bagaudae are also located. Whether they were removed by the owners of properties - Van Dam's thesis - or, on the contrary, by rebel groups, which dragged in other groups - our thesis - is difficult to prove, but, in any case, they contributed to increasing the social instability of the area for several decades. These revolts also suggest an element of political instability for the recent Visigothic Kingdom of Tolosa - on the other side of the Pyrenees -, by which the Visigoths did not hold back from participating in the repression of the revolts, as 'federated' with the Roman imperial power, firstly, or on their own initiative. Therefore, the group of Bagaudae was really a paramilitary organization of diverse origins, with its own leaders, and not only of a group of peasants, neither owners nor exploited workers. In this sense, toponymic and anthroponymic studies have shown that areas in which these large fundi are located (Huesca and the Pyrenean area) do not coincide with the areas in which occurred the most relevant episodes of the Bagaudae. In addition, in this area 'large villae' have not been found (except in the surrounding La Rioja area: Calahorra, *Vareia*, *Tricio*) but, on the contrary, villae of medium or small size are predominant here⁵². That is to say,

⁵²A good summary of these new arguments in Ivi, 168-169 (with place-names map).

the theories of exploitation, on the one hand, or the large landowners, on the other hand, as active agents of these revolts do not correspond with the existing documentation. It is relevant, on the contrary, that the texts on *Bacaudae* insist on insurgents of marginalized status, which can be interpreted in several ways: economic (such as unemployed or bankrupt), social (such as declassed), legal (such as persecuted by the justice, bandits, thieves, or attackers) and even political (such as rebels, disaffected, disadvantaged, non-conformist or simply warriors)⁵³. All of these situations - and more besides - fit in with the identification of groups of *Bacaudae* in light of the texts which do not, however, mention the settlers (*coloni*) among the insurgents, while some historians wanted to see their covert action in the conflict in the service of the great owners (*patroni*), the real architects of the riots and revolts against the Romans, according to some modern interpretations⁵⁴.

But the question is this: was the assault on the cities and their environments driven by settlers on the command of their employers? It seems hard to interpret it this way. Or another: would the *coloni* - even trained in guerrilla warfare - defeat a small army of federated Visigoths, which was hardened and disciplined, as indeed happened in *Turiaso* in the July of 449? This also seems unlikely. Thus, depriving the conflict of its evident social projection, trying to reduce it to a conflict of interest between landowners, not only contradicts the testimony of contemporary sources, but poses more problems than it attempts to solve.

⁵³On the update of this problem, see now Bravo 2013, especially pp. 71-76.

⁵⁴The absence of *coloni* in the texts referring to Bagaudae that described the actions of the insurgents is significant, because it reveals the weakness of the Marxist theory on the identity of Bagaudae as exploited people and, at the same time, it questions the contrary theory -pace Van Dam-, that presupposes, without any documentary basis, the cover-up of the *coloni* and *servi* under the prominence of the *patroni* and *domini* in these actions; about all those we refer to our repeated warnings on the importance of this subject: Bravo 1983₁, p.229; Id. 1983₂, p. 395; Id. 1984, pp. 259 and 264; Id. 1985, p. 35; Id. 1986, p.208; Id. 1988, p. 191; Id. 1991, p. 130; Id. 2006, p. 120; Id. 2013, pp. 73 and 77.

BIBLIOGRAPHY/LIST OF WORKS CITED

- S. Acerbi *et aliae* (eds.), *El obispo en la Antigüedad tardía (Homenaje a R. Teja, Santander, 2013)*, Madrid 2016.
- J.-R. Aja, *Tumultus et urbanae seditiones: sus causas. Un estudio sobre los conflictos económicos, religiosos y sociales en las ciudades tardorromanas (s. IV)*, Santander 1998.
- Anerkennung und Integration* (see H. Wolfram (ed.)).
- J. Arce, *El último siglo de la España romana (284-409)*, Madrid 1982.
- Id., *España entre el mundo antiguo y el mundo medieval*, Madrid 1988.
- Id., *La epistula de Honorio a las tropas de Pompaelo: comunicaciones, ejército y moneda en Hispania (siglos IV-V d. C.)*, in «Archivo Español de Arqueología», Anejos, XX, Madrid 1999, 461-488.
- Id., *Bárbaros y romanos en Hispania, 400-507 A.D.*, Madrid 2005.
- Ph. Badot - D. De Decker, *La naissance du mouvement Bagaude*, in «Klio» 74, Berlín 1992, 324-370.
- A. Barbero-M. Vigil, *Sobre los orígenes sociales de la Reconquista: cántabros y vascones desde fines del Imperio romano hasta la invasión musulmana*, en *Sobre los orígenes sociales de la Reconquista*, Barcelona 1974, pp. 13-98.
- R.C. Blockley, *The dynasty of Theodosius*, in *The Later Empire A.D. 337-425*, in edited by A. Cameron-P. Garnsey, (The Cambridge Ancient History, XIII), Cambridge 1998, pp. 111-137.
- G. Bravo, *Las revueltas campesinas del Alto Valle del Ebro a mediados del siglo V d. C. y su relación con otros conflictos sociales contemporáneos (Una revisión sobre bagaudas)*, in «Cuadernos de Investigación. Historia», IX, 1, Logroño 1983₁, IX, 1, 219-230.
- Id., *La relativa importancia de los conflictos sociales tardorromanos en relación con los diferentes esquemas de transición*, in «Klio», 65, Berlín 1983₂, 383-398.
- Id., *Acta Bagaudica (I): Sobre quiénes eran bagaudas y su posible identificación en los textos tardíos*, in «Gerión», 2, Madrid 1984, 251-264.
- Id., *Ciudades, obispos y bagaudas. León, obispo de Turiaso*, in *In memoriam A. Díaz Toledo*, Granada-Almería, 1985, pp. 35-44.
- Id., *La bagauda hispana y la identidad de los poseedores de la Tarraconense (Puntualizaciones sobre la teoría social)*, in *Actas del II Coloquio sobre Historia de la Rioja*, Logroño 1986, pp. 197-209.
- Id., *Los bagaudas: vieja y nueva problemática*, in *Actas del I Congreso Peninsular de Historia Antigua*, edited by G. Pereira Menaut, Santiago de Compostela 1988, III, pp. 187-196.
- Id., *Revueltas internas y penetraciones bárbaras en el Imperio*, Madrid 1991.
- Id., *Cristianización y conflictos sociales en el Valle Medio del Ebro*, in *Revisiones de Historia Antigua III. El cristianismo: aspectos históricos de su origen y difusión en Hispania*, edited by J. Santos and R. Teja, Vitoria/Gasteiz, 2000, pp. 325-338.
- Id., *Ruptura entre Oriente y Occidente: Nueva visión sobre la caída del imperio romano*, in «Cuadernos de Literatura griega y latina», 4, Santiago de Compostela, 2003, 9-29.
- Id., *Minorías disidentes en Occidente tardorromano: sobre la teoría del conflicto, de nuevo*, in *Minorías y sectas en el mundo romano*, edited by G. Bravo - R. González Salinero, Madrid 2006, pp. 107-124.
- Id., *Ejército, agitación social y conflicto armado en Occidente tardorromano: un balance*, in «Polis. Revista de ideas y formas políticas en la Antigüedad clásica» 19, Alcalá de Henares 2007, 7-34.
- Id., *Hispania y el Bajo Imperio: una relación (muy) especial*, in *De Roma a los bárbaros. Poder central y horizontes locales en la cuenca del Duero*, edited by S. Castellanos-I. Martín Del Viso, León 2008, pp. 69-91.
- Id., *Teodosio: último emperador romano, primer emperador católico*, Madrid 2010.
- Id., *La bagauda galo-hispana: ¿rebelión política o conflicto social?*, in *Tempus Barbaricum* (CD), Madrid, 2011.
- Id., *La hospitalitas tardorromana: ¿tradición o innovación?*, in *Ver, viajar y hospedarse en el mundo romano*, edited by G. Bravo-R. González Salinero, Madrid-Salamanca 2012, pp. 205-220.
- Id., *¿Explotados o marginados? Sobre la entidad social de la bagauda galo-hispánica*, in *Marginados sociales y religiosos en la Hispania tardorromana y visigoda*, edited by R. González Salinero, Madrid-Salamanca 2013, pp. 65-83.
- Id., *Campesinos y bagaudas en Hispania (siglos III-V): para una valoración crítica del contexto bagáudico*, in *Tensioni social nella Tarda Antichità nelle province occidentali dell'Impero*

- romano, edited by L. Montecchio, Perugia 2015, pp. 3-18.
- Id., *El obispo y los conflictos sociales*, in *El obispo en la Antigüedad tardía (Homenaje a R. Teja, Santander 2013)*, edited by S. Acerbi et aliae, Madrid 2016, pp. 69-82.
- Id., *¿Traición o deslealtad al emperador? La coyuntura política de Occidente a comienzos del siglo V (401-411)*, in *Tradimento e traditori nella tarda Antichità*, edited by L. Montecchio, Perugia 2017, pp. 79-92.
- Id., *Bagaudas y federados. ¿Coaligados o rivales?*, in D. Moreau - R. González Salinero (ed.), *Academica Libertas. Essais en l'honneur du professeur Javier Arce*, Turnhout 2020, pp. 211-220.
- G. Bravo - R. González Salinero (ed.), *Poder central y poder local: dos realidades paralelas en la órbita política romana*, Madrid-Salamanca 2015.
- T.S. Burns, *Barbarians within the Gates of Rome. A Study of Roman Military Policy and the Barbarians, ca. 375-425 A.D.*, Bloomington 1994.
- P.C. Díaz Martínez, *El reino suevo (411-585)*, Madrid, 2011.
- P. Dockés, *Révoltes Bagaudes et Ensauvagement*, Lyon, 1980.
- M. Doi, *Bagaudes Movement and German Invasion*, in «Klio», 71, Berlín, 1989, 344-352.
- J. Drinkwater, *Patronage in Roman Gaul and the problem of the Bagaudae*, in *Patronage in ancient Society*, edited by A. Wallace-Hadrill, London 1989, pp. 189-203.
- M.V. Escribano, *Usurpación y defensa de las Hispanias: Dídimo y Veriniano (408)*, in «Gerión», 18, Madrid 2000, 509--534.
- Ead., *Pauperes en el libro 16 del Codex Theodosianus*, in «Koinonía», 36, Santa Ana de Coro 2012, pp. 57-76.
- M.V. Escribano-G. Fatás, *La Antigüedad tardía en Aragón*, Zaragoza 2001.
- L. A. García Moreno, *Las invasiones y la época visigoda, en Romanismo y germanismo. El despertar de los pueblos hispánicos*, Barcelona 1981.
- Id., *El término sors y relacionados en el Liber Iudicum. De nuevo el problema de la división de las tierras entre godos y provinciales*, in «Anuario de Historia del Derecho Español», 53, Madrid 1983, 137-162.
- Id., *Disidencia religiosa y poder Episcopal en la España tardoantigua (ss. V-VII)*, in *De Constantino a Carlomagno. Disidentes, heterodoxos, marginados*, edited by F. J. Lomas y F. Devís, Cádiz 1992, pp. 135-158.
- W. Goffart, *Barbarians and Romans A.D. 418-584. The Techniques of Accommodation*, Princeton 1980.
- P. Heather, *Goths and Romans, 332-489*, Oxford 1991.
- Id., *Emperors and Barbarians. Migration, Development and the Birth of Europe*, London 2009.
- E. Hobsbawn, *Rebeldes primitivos*, Barcelona 1974.
- D. Lassandro, *La rivolta bagaudiche nelle fonti tardo-romana e medievali: aspetti e problema*, in *Invigillata lucernis*, 3-4, Padova 1981-1982, 57-110.
- W. Liebeschuetz, *Cities, taxes, and the accommodation of the barbarians: The theories of Durliat and Goffart*, in *Kingdoms of the Empire: The Integration of Barbarians in late Antiquity*, edited by W. Pohl, Leiden 1997, pp. 135 ff. J. Martindale, *The Prosopography of the Later Roman Empire, II. A.D. 395-527*, Cambridge: 1980). (vid. PLRE).
- J. Matthews, *Western aristocracies and imperial court, AD 364-425*, Oxford 1975.
- S. Mitchell, *A history of the later roman empire A.D. 284-641. The transformation of the ancient world*, Oxford 2007.
- C.E. Minor, *Bagaudae or Bacaudae?*, in «Traditio», 31, Cambridge 1975, 318-322.
- Id., Brigand, *Insurrectionist and Separatist Movements in the Later Roman Empire*, Ann Arbor 1979.
- Id., *Reclassifying the Bacaudae: Some Reasons for Caution. Part III: Ghost Bacaudae. The Britannian and Armorican Rebellions (ca. 408-417)*, in «Ancient World», 31, 2000, pp. 74-95.
- L. Montecchio, *I Bacaudae. Tensioni sociali tra Tardoantico e Alto Medioevo*, Roma 2012.
- Id., *Tensioni sociali nella Tarda Antichità nelle province occidentali dell'Impero romano*, edited by L. Montecchio, Perugia 2015.
- PLRE II = J. Martindale, *The Prosopography of the Later Roman Empire, II. A.D. 395-527*, Cambridge: Cambridge 1980.
- Poder central y poder local* (see G.Bravo and R. González Salinero (ed.).
- G. Ripoll, *Sedes regiae en la Hispania de la antigüedad tardía*, in *Memorias de la Real*

Academia de Buenas Letras, Barcelona 2000, pp. 371-401.

J.C. Sánchez León, *Sobre el final del bagaudismo en Galia e Hispania*, in «Espacio, Tiempo y Forma, Ser. Historia Antigua», 3, Madrid, 1990, 251-258.

Id., *Los bagaudas: rebeldes, demonios, mártires. Revueltas campesinas en Galia e Hispania durante el Bajo Imperio*, Jaén, 1996.

Id., *Les sources de l'histoire des bagaudes. Traduction et commentaire*, París 1996.

R. Sanz, *Aproximación al estudio de los ejércitos privados en Hispania durante la Antigüedad tardía*, in «Gerión», 4, Madrid 1986, 225-264.

Ead., *Las migraciones bárbaras y la creación de los primeros reinos de Occidente*, Madrid 2001.

R. Teja, *Sobre la actitud de la población urbana en Occidente ante las invasiones bárbaras*, in «Hispania Antiqua» 6, Valladolid 1976, 7-18.

E.A. Thompson, *Peasant Revolts in Roman Gaul and Spain*, in «Past and Present» 2, Oxford 1952, 11-23.

R. Van Dam, *Leadership and Community in late antique Gaul*, Berkeley-Los Angeles 1985.

B. Ward-Perkins, *The Fall of Rome and the end of civilization*, Oxford 2005.

H. Wolfram - A. Schwartz (ed.), *Anerkennung und Integration. Zu den wirtschaftlichen Grundlagen der Völkerwanderungszeit 400-600*, Viena 1988.

**ROMA. TESTIMONIANZE
SEPOLCRALI A VIA DEL CORSO
ANGOLO VIA FRATTINA***

di
Margherita Zannini

The archaeological surveys were carried out during work on the basement of the building site at the corner of via Del Corso and via Frattina, in Rome.

Two graves have been found during the excavations, which one certainly identified such as a "Capuchin" style tomb dates from Vth century AD. The grave good is represented by a double-handled glass unguentary, decorated with a spiral coil on its neck.

The finding of these burials in an area within the VII Augustan Regio (Via Lata) can be referred to the phenomenon of intra moenia sepultures typical of the Late Antiquity.

Tra il 27 ottobre 2014 e il 30 gennaio 2015 si sono svolti dei lavori pertinenti ad opere di ristrutturazione di alcuni locali siti tra Via Frattina 81-84 e Via del Corso 155-157.

I lavori di scavo, relativi all'abbassamento di quota in diversi ambienti siti nelle cantine dell'immobile, hanno condotto al rinvenimento di alcune strutture murarie pertinenti a vari periodi e di due sepolture, una delle quali a cappuccina con relativo corredo (*fig. 1*).

La sepoltura è stata rinvenuta quasi integra, ad eccezione della parte superiore pertinente alle tegole di mezzo, che si erano spezzate collassando

* I lavori si sono svolti secondo le disposizioni della Soprintendenza Speciale per il Colosseo, il Museo Nazionale Romano e l'Area Archeologica di Roma, ora Soprintendenza Speciale Archeologia, Belle Arti e Paesaggio di Roma. Lo scavo è stato seguito e documentato dalle dott.sse Margherita Zannini e Veronica Romoli, che desidero ringraziare in maniera particolare per i preziosi consigli e per avermi spronato alla realizzazione del presente articolo.

La realizzazione dei rilievi archeologici e il posizionamento delle strutture sono ad opera della Sottoscritta.

Si ringrazia inoltre il Servizio Restauro della ex SS-Col diretto dalla dott.ssa Giovanna Bandini e, in particolare, la dott.ssa Cristina Robotti che si è occupata del restauro dell'unguentario vitreo. La documentazione fotografica è stata realizzata dal dott. Bruno Angeli. Lo studio dei reperti osteologici è stato realizzato dal Servizio di Antropologia della ex SS-Col diretto dalla dott.ssa Paola Catalano, e la relazione sulle ossa rinvenute è stata realizzata dal dott. Andrea Battistini.

al centro, a causa del peso del terreno che la ricopriva. Era inoltre priva del filare di coppi generalmente posto a chiusura del margine superiore delle tombe a cappuccina.

La quasi totalità dei coppi posava su blocchetti di malta di forma arrotondata, posti per sostenere ed impedire lo slittamento degli stessi, mentre uno spesso strato di malta era stato allettato, per lo stesso motivo, alla base e a ridosso di molte delle tegole della tomba, in particolare nel lato SE. L'ultima tegola posta su questo lato era interamente ricoperta da un'ingente quantità di malta, che riempiva anche lo spazio compreso tra la tegola di testa posta a chiusura della sepoltura e il taglio effettuato per la realizzazione della stessa, con chiare finalità di sostegno. Anche la prima tegola ad ovest del lato nord della tomba presentava una spessa stesura di malta nella parte superiore e, in prossimità del punto in cui l'allettamento terminava, risultava spezzata (*fig. 3*).

All'interno della tomba non sono state rinvenute le ossa pertinenti al defunto, se non pochi frammenti di materiale osteologico fortemente combusto al di sotto di una tegola collassata, e posta quindi in piano, e adeso ad essa. I frammenti sono stati rinvenuti al di sotto dell'unica tegola recante un piccolo foro circolare, e sparpagliati in prossimità di questo. Le ridotte dimensioni dell'apertura¹, non permettono di porla in relazione con la presenza di un eventuale tubulo.

All'interno della sepoltura è stato rinvenuto un unguentario vitreo al di sotto della seconda tegola di testa del lato S, in corrispondenza con il petto del defunto.

L'unguentario si presenta biansato, con orlo imbutiforme arrotondato, collo cilindrico svasato nella zona superiore, corpo globulare un po' schiacciato, fondo apodo molto concavo, anse ad occhietto a sezione circolare impostate sul collo e sulla spalla. Il reperto presenta una decorazione caratterizzata da un sottilissimo filamento di vetro applicato a caldo, dello stesso colore del vaso, avvolto a spirale sotto l'orlo a formare 7 anelli, e da un filamento di vetro pieno sul collo, anch'esso applicato a caldo, sul quale si impostano le anse.

Unguentari decorati con filamenti di vetro dello stesso colore del vaso, sono riconducibili alle forme chiuse tipiche del V secolo², caratteristica

¹ diam. cm 4

² STERNINI 1995, pp. 260-261

questa che sembra invece scomparire nei due secoli successivi per lasciare spazio alla decorazione con filamenti in vetro bianco³.

L'unguentario, soffiato liberamente, si presenta incolore con sfumatura verde⁴ e sono visibili molte bolle addensate di piccole dimensioni⁵ (*fig. 4*).

Non è stato possibile trovare per questo unguentario confronti stringenti nel suo complesso, vista soprattutto la frammentarietà dei reperti vitrei provenienti dagli scavi archeologici. È possibile rilevare una certa somiglianza con i tipi Isings 120a e 121a.

Può essere effettuato un confronto con un unguentario rinvenuto nell'area Sud-Occidentale del Palatino, all'interno di uno degli ambienti posti al di sotto della piattaforma antistante il Tempio della *Magna Mater*, e datato 420/430 – 480⁶ d.C.. Il reperto in oggetto differisce però nelle misure riferibili al diametro, nella lunghezza delle anse e soprattutto nel corpo, qui identificato come piriforme con piede a filamento multiplo sovrapposto⁷ mentre, nel nostro caso, globulare e apodo.

Si può notare inoltre una particolare corrispondenza con l'orlo di unguentario rinvenuto nello scavo del Lungotevere Testaccio, datato fine IV – inizi V sec. d.C. In questo caso il diametro dell'orlo risulta lo stesso, anche se il profilo presenta una maggiore inclinazione del bordo⁸.

Ad E dell'Ambiente 2, è stato rinvenuto un muro in opera listata (USM 14), caratterizzato dall'alternanza tra filari di laterizi e blocchetti di tufo, su cui si imposta direttamente un muro pertinente all'edificio attuale (*fig. 1*).

L'USM 14 presenta una larghezza di 73 cm e un orientamento NO-SE. A questo si addossa un

conglomerato in opera cementizia (USM 76) che, nel lato O, è stato leggermente sbizzato per la messa in opera della tegola di fondo della Tomba A.

All'USM 14 si addossano inoltre una serie di strati databili al V secolo d.C. che sono stati tagliati dalla sepoltura.

È inoltre evidente come il muro in opera listata sia da porre in relazione, in quanto parallelo, con la muratura in opera laterizia (USM 87) rinvenuta ad E dell'Ambiente 2.

La rimozione delle US tagliate dalla Tomba A ha inoltre condotto al rinvenimento di due monete databili alla fine del IV – inizi del V secolo d.C.. Si tratta di un AE4 attribuibile ad Onorio, con busto diadematato a destra nel dritto e Vittoria stante a sinistra con corona nel rovescio (US 12); nella seconda il dritto risulta illeggibile e il rovescio mostra una legenda entro corona (US 36).

Grazie ai dati connessi al contesto del ritrovamento, sembra quindi possibile datare la sepoltura al V sec. d.C., e collocarla spazialmente in un'area in disuso, precedentemente occupata da un edificio interessato da un crollo, a seguito di un incendio, nel corso dello stesso secolo.

Non risulta possibile stabilire le dimensioni o la funzione di questa struttura a causa della presenza del sovrastante palazzo e della conseguente possibilità limitata d'intervento.

Una seconda sepoltura (tomba B) è stata rinvenuta nell'Ambiente 1, a 4,5 m ca. a NO dalla tomba A. La tomba si presentava fortemente rimaneggiata da una serie di interventi effettuati, in epoca posteriore, nell'area in questione. Si può però ipotizzare che si trattasse anch'essa di una tomba "alla cappuccina", in base al ritrovamento di una serie di frammenti di tegole ad alette di medio-piccole dimensioni, in connessione tra loro con un allineamento N-S (*fig. 5*).

In connessione con la tomba B sono inoltre state rinvenute due tibie, un femore destro ed un frammento osseo pertinente ad un piede. I resti scheletrici non sono stati rinvenuti in posizione anatomica, e sono riferibili ad un individuo adulto di sesso non determinabile (*fig. 6*).

Risulta impossibile fornire una datazione puntuale della sepoltura a causa degli stravolgimenti che hanno interessato l'area, tuttavia è stato rinvenuto molto materiale di età tardoantica in relazione ad essa. Si potrebbe ipotizzare una relazione tra questa e la tomba A, sia per una certa uniformità

³ L. SAGUI, Produzioni vetrarie a Roma tra tardo-antico e alto medioevo, in *La storia economica di Roma nell'alto Medioevo alla luce dei recenti scavi archeologici* (a cura di L. PAROLI, P. DELOGU), 1993, p. 127

⁴ Si è scelto di utilizzare gli stessi valori cromatici presenti in M. STERNINI, Reperti in vetro da un deposito tardoantico sul colle Palatino, in *JGS* 43, 2001, p. 23

⁵ Per quanto concerne la dimensione delle bolle d'aria si seguono i valori utilizzati per i reperti vitrei di Torcello e riprese da M. Sternini in M. STERNINI, Una manifattura vetraria di V secolo a Roma, in *Quaderni del Dipartimento di archeologia e storia delle arti. Sezione archeologica / Università di Siena*, 1989, p. 20

⁶ STERNINI 1995, fig. 12.149; M. STERNINI op. cit. a nota 9, p.61, fig. 16.166

⁷ STERNINI 1995, p. 249, fig. 18.36

⁸ M. STERNINI 1989, op. cit. a nota 10, p.42, tav. 10.57

dei materiali rinvenuti, che per il ritrovamento di una moneta coeva al periodo in esame (un AE4 poco leggibile) in uno degli strati tagliati dalla sepoltura B (US 44).

Il ritrovamento nell'area in questione ed in connessione con la sepoltura B, di materiale ceramico contestuale e posteriore all'età rinascimentale, si mostra perfettamente in linea con la distruzione del contesto sepolcrale in occasione della costruzione di un edificio tra la fine del XVI e l'inizio del XVII secolo. E in effetti le Piante di Roma di M. Cartaro e di E. Du Pérac, rispettivamente del 1576 e 1577, mostrano come quest'area fosse scevra da costruzioni, mentre in quella di G. Maggi relativa al 1625, l'area risulta edificata.

Tra le varie tipologie di rinvenimenti sepolcrali intramuranei, la tomba a cappuccina costituisce la classe maggiormente rappresentata⁹. Recenti studi inquadrano nel VII secolo il limite temporale di utilizzo a Roma di questa tipologia di sepoltura, periodo oltre il quale non sembra essere più attestata¹⁰.

Il fenomeno delle inumazioni *intra moenia* è da porre in relazione con il quadro storico che caratterizza Roma all'inizio del V secolo. L'assedio di Alarico nel 408, durato diversi mesi, causò una grave carestia a cui fece seguito la peste, causando un altissimo numero di decessi, che ebbe l'effetto di spopolare una città che fino a quel momento contava ancora un gran numero di abitanti.

La grande ampiezza raggiunta dalla città sommata alla drastica diminuzione della popolazione, rese improvvisamente disponibile una grande quantità di spazio da utilizzare per le sepolture.

Il fenomeno delle sepolture tardoantiche o altomedievali all'interno delle mura Aureliane è stato per lungo tempo considerato appannaggio di pochi privilegiati, casi eccezionali a cui era stato concesso di essere seppelliti all'interno del pomerio¹¹, che era stato esteso da Aureliano a seguito della costruzione delle suddette mura¹²,

⁹ MENEGHINI - SANTANGELI VALENZANI 2004, p. 105

¹⁰ *ibidem*

¹¹ R. MENEGHINI, La morte in città e le sepolture dentro le mura, in Roma dall'antichità al Medioevo: archeologia e storia nel Museo nazionale romano Crypta Balbi (a cura di M.S. ARENA, P. DELOGU, L. PAROLI, M. RICCI, L. SAGUI, L. VENDITTELLI), 2001, p. 230

¹² D. MANACORDA, Le necropoli di Roma, in Atlante di Roma antica (a cura di A. CARANDINI con P. CARAFA), 2012, p.106

poiché in contrasto con le norme secolari che proibivano di seppellire all'interno del circuito pomeriale. Questo fattore, sommato ai numerosi rinvenimenti di sepolture nell'area del Viminale e dell'Esquilino, nella seconda metà del XIX secolo, ha condotto al consolidarsi dell'idea che alcune aree della città, e principalmente quella orientale, fossero state riservate all'uso funerario¹³. In realtà l'abbondanza di suddetti rinvenimenti va messa in relazione con la fervente attività edilizia che aveva interessato alcuni quartieri, a seguito dell'Unità d'Italia.

Recenti analisi sistematiche dei ritrovamenti¹⁴ hanno dimostrato che questo genere di sepolture si presenta dislocato in tutta l'area urbana interna alla cinta muraria e non si limita perciò soltanto ad un settore di questa.

I dati disponibili paiono indicare, secondo R. Meneghini, un numero limitato di sepolcri riferibili al V secolo, perlopiù dettati da situazioni di casualità ed emergenza, mentre quelli riferibili alla seconda metà del VI-prima metà del VII secolo sembrerebbero aggregati in unità più numerose, e denotano una pianificazione delle aree disponibili ad uso funerario¹⁵.

Le tombe potevano occupare parte di complessi inutilizzati o abbandonati¹⁶, così come essere disposte lungo piazze e strade frequentate¹⁷. Il caso di via Frattina sembrerebbe abbracciare entrambi gli assunti. Dai dati di scavo è infatti possibile confermare come la prima sepoltura (e probabilmente anche la seconda) si innesti in un'area in evidente stato di abbandono. Questo aspetto può essere inquadrabile in un più ampio fenomeno, connesso col suddetto calo demografico, che caratterizza molti contesti della Roma di V secolo, recanti evidenti segni di abbandono databili durante o intorno alla metà dello stesso: *horreum* di via Anicia, *insulae* di San Pasquale, Palazzo Spada ed ex Cinema Trevi¹⁸.

¹³ MENEGHINI - SANTANGELI VALENZANI 2004, p. 103

¹⁴ R. MENEGHINI - R. SANTANGELI VALENZANI, Sepolture intramurane e paesaggio urbano a Roma tra V e VII secolo, in La Storia economica di Roma nell'alto Medioevo alla luce dei recenti scavi archeologici (a cura di L. PAROLI, P. DELOGU), 1993, pp.89-111

¹⁵ MENEGHINI - SANTANGELI VALENZANI 2004, p. 123

¹⁶ es. *Crypta Balbi* - MENEGHINI SANTANGELI VALENZANI 2004, p. 124

¹⁷ es. piazza del Colosseo - *ibidem*

¹⁸ MENEGHINI - SANTANGELI VALENZANI 2004, p. 224

Tra questi l'ultimo esempio appare di rilevante importanza considerata la prossimità con l'area oggetto di questo studio.

Allo stesso tempo la connessione di entrambe le sepolture con tracciati viari appare palese e ben documentata.

Il rinvenimento ad una profondità di 2,90 m di un tratto di «selciato della via Flaminia» lungo via del Corso¹⁹, in corrispondenza con l'area di scavo in oggetto²⁰, sembrerebbe confermare, come dimostrano le rispettive quote²¹, il rapporto tra l'antica arteria e la Tomba A, che si trova a circa 6 m ad E rispetto a questo.

L'ulteriore rinvenimento di un «lastricato di un'antica strada» con orientamento E-O²² all'angolo tra via del Corso e via Frattina²³, a 3 m di profondità rispetto al tracciato attuale, suggerirebbe la presenza in antico di un percorso viario, come indicherebbe anche il rinvenimento nel 1957 di una fogna in *opus latericium* parallela alla via²⁴. Netta anche in questo caso è la relazione tra questo tracciato²⁵ (e la stessa via *Lata*) e la tomba B, rinvenuta rispettivamente ad 1 m dal primo e a 1,5 m dalla seconda, ad una profondità di ca. 4,5 m²⁶.

Entrambe le sepolture risultano quindi ubicate in un'area fortemente frequentata, all'angolo tra la via *Lata* ed una strada perpendicolare ad essa e corrispondente all'attuale via Frattina (fig. 7).

Confrontando le sepolture di via Frattina con le altre rinvenute all'interno della VII *regio*²⁷, appare visibile come anche le tre sepolture rinvenute in via del Mortaro²⁸ e quella a cappuccina di via

delle Muratte²⁹ fossero strettamente connesse a tracciati stradali antichi.

Nel caso di via del Mortaro risultano fondamentali i rinvenimenti di un tratto di basolato presso l'angolo NO dell'ex Galleria Colonna in occasione di lavori di fognatura e di un tratto di strada che, dirigendosi verso la chiesa di Santa Maria in Via, delimitava a N l'insula, rinvenuta negli sterri per la costruzione del suddetto edificio³⁰.

Per quanto riguarda via delle Muratte, sia il Lanciani³¹ che il Gatti³² identificano una strada antica nel tratto in cui questa si interseca con Via del Corso, mentre è del 1902 il rinvenimento di un tratto di basolato ad una profondità di 6 m³³ nell'area compresa tra Via Minghetti e via delle Muratte³⁴.

Le sepolture rinvenute a Palazzo Sciarra e a Piazza Venezia rientrano invece tra quelle che si instaurarono all'interno di complessi abbandonati o in parte inutilizzati. Per quanto riguarda la seconda, alcune tombe, di cui una a cappuccina, sono state rinvenute in un edificio bruciato e abbandonato a ridosso del Foro di Traiano³⁵, mentre nel caso di Palazzo Sciarra uno sterro in una delle cantine dello stesso ha condotto al rinvenimento di diverse sepolture a cappuccina, che erano ubicate all'interno degli avanzi di un antico edificio³⁶.

L'individuazione dei seppellimenti urbani, la loro ubicazione e distribuzione all'interno dell'abitato, fornisce informazioni di grande importanza archeologica, in quanto strettamente connessi con il mondo dei vivi e le sue forme organizzative. In un periodo di profonde trasformazioni, in cui la popolazione fortemente ridimensionata di Roma continuava a risiedere nello stesso tessuto

¹⁹ CAR 1964, p. 160 n. 64

²⁰ tra l'Arco di Portogallo e l'angolo di Palazzo Caetani

²¹ 12,7 m s.l.m. per questo tratto della via Flaminia; 11,5 m s.l.m. per il piano della Tomba A

²² Il basolato si dirige verso piazza San Lorenzo in Lucina attraversando via del Corso

²³ R. LANCIANI, *FUR*, Tav. 8; CAR 1964, p. 156 n. 43; G. GATTI, Scoperte recentissime, in *BullCom*, 1886, p. 248

²⁴ C. BUZZETTI, Notiziario di scavi, scoperte e studi intorno alle antichità di Roma e campagna romana - 1946-1960, in *BullCom* LXXXIII 1972-1973 (a cura di F. CASTAGNOLI, A.M. COLINI, C. BUZZETTI, G. PISANI SARTORIO), Spoleto, 1976, p.60; CAR 1964, p. 156 n. 44; Axrip, RT XII, p. 352

²⁵ 12,7 m s.l.m.

²⁶ 11,157 m s.l.m.

²⁷ Via del Mortaro, via delle Muratte, Pincio, Palazzo Sciarra, Piazza Venezia

²⁸ MENEGHINI - SANTANGELI VALENZANI 2004, p. 117, n.28: due di queste, rinvenute nelle vicinanze della chiesa di Santa Maria in Via, potrebbero essere pertinenti alla stessa

²⁹ Soprintendenza Speciale Archeologia, Belle Arti e Paesaggio di Roma, SITAR; quota piano tomba 14,29 m s.l.m.

³⁰ G. GATTI, Roma. Nuove scoperte nella città e nel suburbio, in *NSc*, 1902, p.464; L. BORSARI, I portici della Regione VII, in *BullCom*, 1887, p.144; G. GATTI, Notizie di recenti trovamenti di antichità in Roma e nel Lazio, in *BullCom*, 1902, p.192; CAR 1964 fig.5, p.190 n.185, pp. 193-5 n.204

³¹ R. LANCIANI, *FUR*, Tav. 15

³² G. GATTI, Topografia edilizia di roma antica, Roma, 1989 p.289; pp.293-5

³³ 11,7 m s.l.m.

³⁴ G. GATTI, Roma. Nuove scoperte nella città e nel suburbio, in *NSc*, 1902, p.133

³⁵ MENEGHINI - SANTANGELI VALENZANI 2004, p.121, n.61

³⁶ MENEGHINI - SANTANGELI VALENZANI 2004, p.122, n.71

abitativo precedente a questi cambiamenti, appare chiaro come vi fosse una rilevante disponibilità di spazi, con conseguente abbandono di numerose unità edilizie. Appare dunque ovvio in un contesto del genere il riutilizzo, anche parziale, di strutture pubbliche che subiscono in molti casi un cambiamento nella destinazione d'uso, e un affievolirsi delle distinzioni funzionali all'interno degli edifici stessi, siano essi pubblici o privati, all'interno dei quali si poteva allo stesso tempo vivere, seppellire, allevare animali, scaricare i rifiuti, ecc.³⁷

È in questa fase di profondi mutamenti che si inserisce il fenomeno di ruralizzazione dello spazio urbano, di cui le forme embrionali, sporadiche e relative a zone marginali, potrebbero risalire già al V secolo³⁸. I dati archeologici e documentari mostrano come nel IX-X secolo la presenza di aree coltivate interne alla città fosse maggiormente intensiva e dislocata anche nelle zone più centrali, come la via Lata e l'area relativa al monastero di San Silvestro in Capite³⁹ (fondato nell'VIII secolo da Papa Stefano II su una dimora di proprietà della sua famiglia), a cui apparteneva, in questo periodo, un'immensa zona che si estendeva tra Piazza Colonna e Porta del Popolo, e il Tevere e le pendici del Pincio.

Secondo R. Krautheimer questa zona rimase destinata ad usi agricoli fino agli inizi del Cinquecento⁴⁰ e Pietro Mallio all'inizio del XII secolo definisce l'edificio ecclesiastico «*inter duos hortos*»⁴¹, a conferma della sua ubicazione in un'area verdeggiante.

L'area oggetto di questo studio, posta all'incrocio tra via Frattina e via del Corso si trova in prossimità della chiesa di San Silvestro in Capite; le evidenze archeologiche sono in linea con quelle cartografiche, che indicano come l'edificazione dell'isolato compreso tra via Frattina e via della Vite sia da ascrivere tra la fine del Cinquecento e gli inizi del Seicento⁴².

³⁷ L. PAROLI, Roma dal V al IX secolo: uno sguardo attraverso le stratigrafie archeologiche, in Roma dall'antichità al Medioevo II. Contesti tardoantichi e altomedievali (a cura di L. PAROLI, L. VENDITTELLI), 2004, p. 21

³⁸ MENEGHINI - SANTANGELI VALENZANI 2004, p.127

³⁹ *ibidem*; L.M. HARTMANN, M. MERORES, Ecclesiae Sanctae Mariae in Via Lata Tabularium, vol.3, 1895-1913, 29,17

⁴⁰ R. KRAUTHEIMER, Profilo di una città 312-1308, 1981, p.386

⁴¹ M. ARMELLINI, Le chiese di Roma dal secolo IV al XIX, Tomo I, 1942, p.363

⁴² cfr. *supra*, p. 6

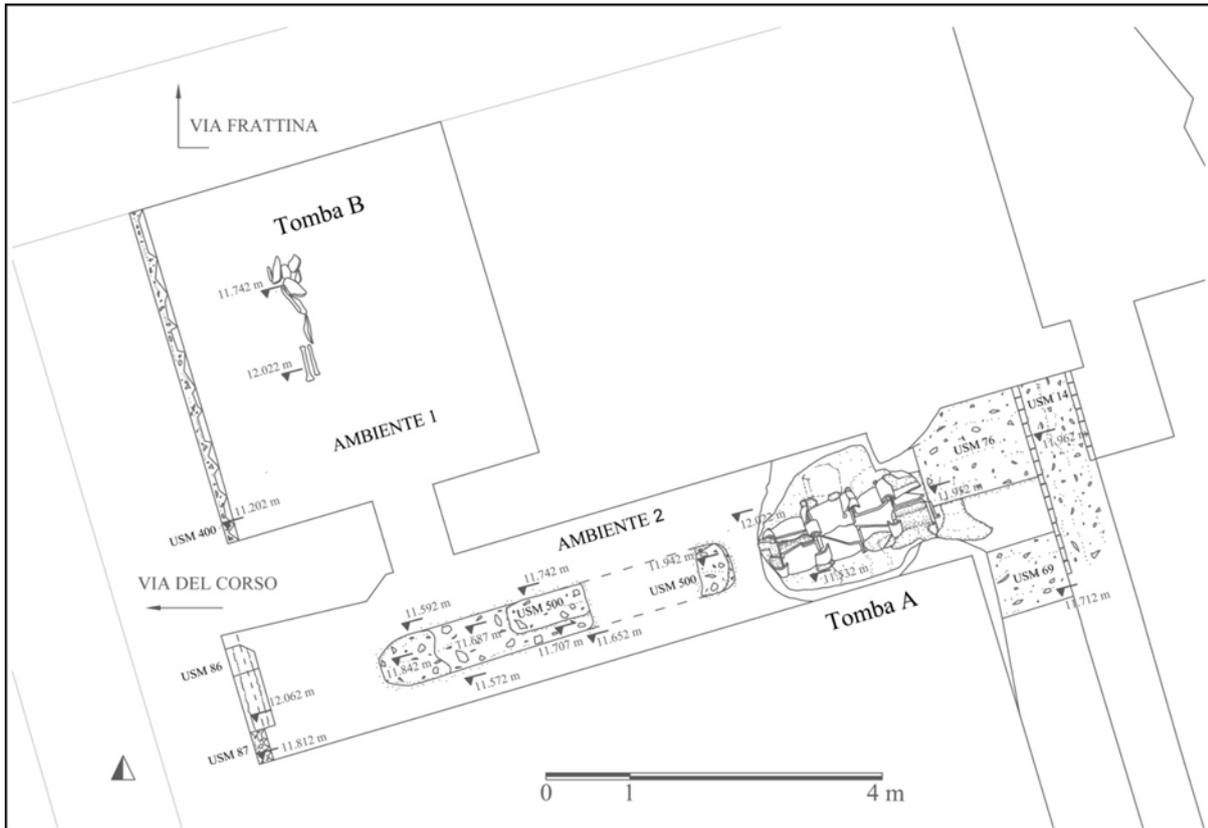


Fig. 1 - ROMA. VIA DEL CORSO ANGOLO VIA FRATTINA. PLANIMETRIA DELL'AREA DI SCAVO (Rilievo M. Zannini)



Fig. 2 - ROMA. VIA DEL CORSO ANGOLO VIA FRATTINA. TOMBA A

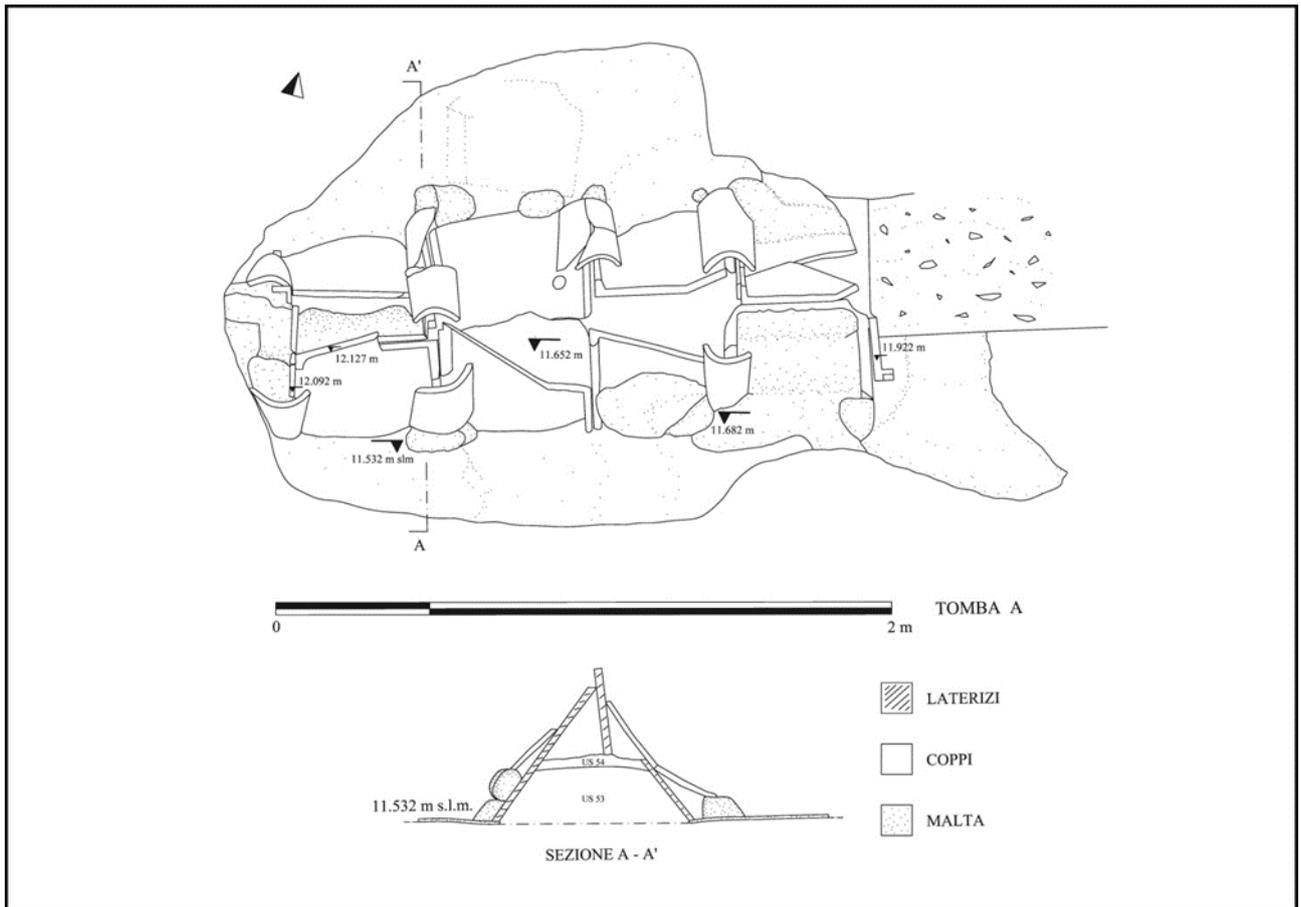


Fig 3 - ROMA. VIA DEL CORSO ANGOLO VIA FRATTINA. PIANTA E SEZIONE DELLA TOMBA A (Rilievo M. Zannini)



Fig 4 - ROMA. VIA DEL CORSO ANGOLO VIA FRATTINA. UNGUENTARIO VITREO RINVENUTO ALL'INTERNO DELLA TOMBA A (Foto e disegno M. Zannini)



Fig 5 - ROMA. VIA DEL CORSO ANGOLO VIA FRATTINA. TOMBA B



Fig 6 - ROMA. VIA DEL CORSO ANGOLO VIA FRATTINA. OSSA PERTINENTI ALLA TOMBA B

BIBLIOGRAFIA

- M. ARMELLINI, Le chiese di Roma dal secolo IV al XIX, Tomo I, Città di Castello, 1942, pp. 362-364
- L. BORSARI, I portici della Regione VII, in *Bullettino della Commissione archeologica Comunale di Roma*, Roma, 1887, pp. 141-148
- C. BUZZETTI, Notiziario di scavi, scoperte e studi intorno alle antichità di Roma e campagna romana – 1946-1960, in *Bullettino della Commissione archeologica Comunale di Roma LXXXIII 1972-1973* (a cura di F. Castagnoli, A.M. Colini, C. Buzzetti, G. Pisani Sartorio), Spoleto, 1976
- M.C. CAPANNA, Regione VII. Via Lata, in *Atlante di Roma antica* (a cura di A. Carandini con P. Carafa), Milano, 2012, pp. 477-492
- CAR 1964 = Carta Archeologica di Roma, Secondo quadrante, Firenze, 1964
- LANCIANI FUR = R. Lanciani, *Forma Urbis Romae*, Roma, 1990-2007
- G. GATTI, Scoperte recentissime, *Bullettino della Commissione archeologica Comunale di Roma*, Roma, 1886, pp. 248-250
- Axrip, RT = Archivio della X Ripartizione del Comune di Roma, Registro Trovamenti
- G. GATTI, Topografia edilizia di Roma antica, Roma, 1989
- G. GATTI, Notizie di recenti trovamenti di antichità in Roma e nel Lazio, in *Bullettino della Commissione archeologica Comunale di Roma*, Roma, 1902, pp. 192-213
- G. GATTI, Roma. Nuove scoperte nella città e nel suburbio, in *Notizie degli Scavi di Antichità*, 1902, pp. 132-134
- G. GATTI, Roma. Nuove scoperte nella città e nel suburbio, in *Notizie degli Scavi di Antichità*, 1902, pp. 463-468
- L.M. HARTMANN, M. MERORES, *Ecclesiae Sanctae Mariae in Via Lata Tabularium*, vol.3, Wien, 1895-1913, 29 e 17
- C. HUELSEN, Il tempio del Sole nella Regione VII di Roma, in *Bullettino della Commissione archeologica Comunale di Roma*, Roma, 1895, pp. 39-59, Tav. IV
- R. KRAUTHEIMER, Profilo di una città 312-1308, Roma, 1981, p.386
- R. LANCIANI, Di un frammento inedito della Pianta di Roma Antica riferibile alla Regione VII, in *Bullettino della Commissione archeologica Comunale di Roma*, Roma, 1894, pp. 285-308
- R. MENEGHINI, R. SANTANGELI VALENZANI, Sepolture intramurane e paesaggio urbano a Roma tra V e VII secolo, in *La Storia economica di Roma nell'alto Medioevo alla luce dei recenti scavi archeologici* (a cura di L. Paroli, P. Delogu), Firenze, 1993, pp.89-111
- M. STERNINI, Una manifattura vetraria di V secolo a Roma, in *Quaderni del Dipartimento di archeologia e storia delle arti. Sezione archeologica / Università di Siena*, Firenze, 1989, pp. 9-66
- D. MANACORDA, Le necropoli di Roma, in *Atlante di Roma antica*, (a cura di A. Carandini, P. Carafa), Milano, 2012, pp.101-107
- R. MENEGHINI – R. SANTANGELI VALENZANI, Roma nell'altomedioevo: topografia e urbanistica della città dal V al X secolo, Roma, 2004
- R. MENEGHINI, La morte in città e le sepolture dentro le mura, in *Roma dall'antichità al Medioevo : archeologia e storia nel Museo nazionale romano Crypta Balbi* (a cura di M.S. Arena, P. Delogu, L. Paroli, M. Ricci, L. Sagui, L. Vendittelli), Milano, 2001, p. 230
- L. PAROLI, Roma dal V al IX secolo: uno sguardo attraverso le stratigrafie archeologiche, in *Roma dall'antichità al Medioevo II. Contesti tardoantichi e altomedievali* (a cura di L. Paroli, L. Vendittelli), Milano, 2004, pp. 11-40
- L. SAGUI, Produzioni vetrarie a Roma tra tardoantico e alto medioevo, in *La storia economica di Roma nell'alto Medioevo alla luce dei recenti scavi archeologici*, Atti del Seminario Roma 2-3 aprile 1992 (a cura di L. Paroli, P. Delogu), Firenze, 1993, pp. 113-135

M. STERNINI, Il vetro in Italia tra V e IX secoli,
in *Le verre de l'Antiquité et du Haut Moyen Age.*
Typologie, chronologie et
diffusion, Guiry-en-Vexin, 1995, pp. 243-289
M. STERNINI, Reperti in vetro da un deposito
tardoantico sul colle Palatino, in *Journal of Glass*
Studies 43, Corning, New York,
2001, pp. 21-75

LA FIGURA DEL GOVERNATORE ROMANO. Il Limes ALL'ALBA DEL I SEC a.C (seconda parte)

di
Edoardo Schina

La restaurazione di Antioco il Grande e la guerra contro Roma

Analizzando in dettaglio gli eventi che più interessano questa trattazione, ovvero, gli avvenimenti storici che portarono alla formazione e nascita della provincia di Siria, bisogna ritornare al periodo di turbolenze politiche che attraversò la dinastia seleucide al tempo di Seleuco I Nicatore. Con la morte di Seleuco la corona passò a suo fratello Antioco III¹ il quale, oltre ad aver dimostrato di possedere lo spirito di un vero re, era anche dotato di eccellenti qualità in campo militare, pregi per cui, presumibilmente, diventò il più grande dei Seleucidi dopo lo stesso Seleuco Nicatore. Tuttavia, durante la sua ascesa sul trono, il regno si trovava in un periodo di gravi difficoltà: lo zio Acheo, probabilmente in accordo con i Tolomei, si era ribellato ed aveva scelto di creare in Asia Minore un proprio regno autonomo. Ugualmente accadde con le provincie di Media e Persia che divennero ben presto indipendenti per volere dei due fratelli Molone e Alessandro; in tal modo all'impero restavano soltanto la Siria e la Mesopotamia. La corte invece era dominata dal corrotto ministro Ermia di Caria che mirava ad approfittare della difficile situazione politica per esercitare la propria influenza sul sovrano. Nonostante ciò, Antioco III non esitò a rispondere con un'azione militare decisa che portò alla sconfitta di Molone in battaglia e al suicidio dei due satrapi ribelli. Successivamente, obbligò Ariobazane ad accettare l'egemonia Seleucide.

Una volta ripristinata, almeno in parte, l'autorità imperiale ad oriente, Antioco III cercò di impossessarsi della Celesiria², considerata una legittima proprietà della sua famiglia, dando così inizio alla quarta guerra siriana (219-217 a.C.). Per ben due anni, i Tolomei³ vennero più volte sconfitti

da Antioco che riuscì ad occupare tutta la regione; tuttavia, nella grande battaglia di Raphia venne annientato da Tolomeo IV; al Seleucide, fu comunque consentito di mantenere il dominio di Seleucia di Pieria⁴.

Nel 216 a.C. Antioco rivolse il suo attacco contro l'usurpatore Acheo, il quale, non avendo altra scelta, si rinchiuse a Sardi, espugnata dopo un breve assedio; Acheo tentò la fuga dalla rocca, ma il suo sforzo fu inutile poiché venne catturato e subito condannato a morte.

Riunita così gran parte del regno, Antioco era sempre più determinato a riconquistare, in via del tutto definitiva, le provincie orientali. Fu così che diede vita ad Anabasi, la colossale spedizione orientale formata da un esercito di 100.000 fanti e ben 20.000 cavalieri con cui, in breve tempo, sottomise l'Armenia per poi scagliarsi contro il regno dei Parti. Questi ultimi cercarono in ogni modo di arginare l'attacco del Seleucide, asserragliandosi nelle gole della catena montuosa dell'Elburz, ma senza successo; infatti, durante la battaglia di Monte Labo, vennero sconfitti. Di lì a poco, Antioco, riuscì ad espugnare la città di Siringe; a questo punto i Parti, non avendo più scelta, dovettero arrendersi ed accettare la supremazia seleucide, divenendone tributari.

Arginato il problema partico, Antioco rivolse la sua attenzione al regno greco-battriano⁵; Eutidemo I, re di Battria, inviò una grande armata di cavalleria a presidiare i guadi del fiume Ario nel tentativo di fronteggiare ed arrestare l'avanzata delle truppe seleucide, ma invano. Lo stesso re seleucide diede prova del suo indomito coraggio battendosi personalmente con grande valore nella battaglia che si generò sulle sponde del fiume Ario.

Dopo aver assediato la città di Bactra per ben due volte, accettò la sottomissione di Eutidemo e suggellò il patto di pace con un matrimonio dinastico.

Le velleità espansionistiche di Antioco III giunsero sino in India dove venne ripristinato l'antico patto di alleanza tra Chandragupta Maurya e i Seleuco, suggellato da un ricco scambio di doni tra le case

¹ Taylor 2013

² Celesiria (gr. *Κοίλη Συρία*) è il nome antico della depressione (odierno al-Biqā') che separa l'Antilibano dal Libano, contesa da Seleucidi e Tolomei nelle guerre siriane. Nel Basso Impero è stato il nome di una provincia romana, comprendente Siria settentrionale e Commagene, con capitale Antiochia.

³ Pol., *Storie* IV

⁴ Città fondata intorno all'anno 300 a.C. da Seleuco Nicatore in Asia Minore.

⁵ Il Regno greco-battriano fu un regno ellenistico collocato all'estremità orientale dell'impero di Alessandro Magno: si estendeva infatti sulla Battriana e sulla Sogdiana (in Asia centrale), nacque nel 250 a.C., quando il satrapo locale Diodoto si rese indipendente dal governo centrale seleucide di Antioco II ed ebbe fine con l'invasione degli Yuezhi e con lo spostamento del regno in India, a formare il Regno indo-greco.

dinastiche (Antioco ricevette in dono dal re Sofagaseno, degli elefanti).

Le eccezionali imprese belliche di Antioco gli valsero il soprannome di Megas “il grande”.

Durante la fase di ritorno in patria sottomise il regno arabo di Gerrha, e, al fine di ristabilire tutti gli antichi privilegi, strinse alleanza con Filippo V di Macedonia con lo scopo di spartirsi i domini del regno tolemaico. Questo fatto innescò la quinta guerra siriana durante la quale il Seleucide si vendicò dell’amara sconfitta subita a Raphia battendo nel 198 a.C. le forze tolemaiche nella grande battaglia di Panion. Volgeva così al termine la disputa per il possesso della Celesiria che passò definitivamente nelle mani dei Seleucidi.

Negli anni a seguire, Antioco volse il suo sguardo sempre più a occidente: giunse così in Tracia dove ricostruì l’antica città di Lisimachia; si impadronì di gran parte delle città dell’Anatolia portando fino in fondo i propri progetti di restauro imperiale.

Antioco III aveva così restaurato i confini imperiali dei suoi avi. Questa sua crescente potenza iniziava a suscitare tuttavia tensioni nei Romani, soprattutto quando nel 192 a.C. il seleucide, affiancato e supportato dalla lega etolica e da altri stati greci, organizzò la prima spedizione in Grecia, determinando così l’inizio della guerra romano-siriana. Nella battaglia delle Termopili Antioco fu sconfitto dalle truppe romane che lo costrinsero a ritirarsi entro i confini dell’Asia; il conflitto, a partire da questo momento, proseguì via mare dove, grazie a un susseguirsi di vittorie, i Romani riuscirono ad approdare sulle rive dell’Asia Minore; la disastrosa battaglia di Magnesia segnò la completa disfatta seleucide. Con l’umiliante pace di Apamea Antioco III dovette cedere tutte le provincie situate oltre il Monte Tauro, fu costretto inoltre a rinunciare alla propria flotta, a sterminare tutti i suoi elefanti da guerra ed infine a versare un ingente risarcimento di 15.000 talenti⁶. Per poter fronteggiare a tale indennità, Antioco “il grande”, nel 187 a.C., tentò di saccheggiare un tempio, ma l’impresa gli fu fatale ed egli morì in quella stessa circostanza.

La fase di stabilità

A suggellare la fine delle grandi aspirazioni dei Seleucidi fu la terribile sconfitta che subirono contro i romani, ma, nonostante ciò, questi non smisero mai di rappresentare lo stato più potente del vicino

oriente. Durante il suo regno, Seleuco IV Filopatore, figlio di Antioco III il Grande, non si discostò mai dai termini stipulati con la pace di Apamea rispettandoli scrupolosamente. Tuttavia, Seleuco, per poter adempiere al pagamento del tributo imposto, si vide costretto a tassare le ricchezze dei templi per ricavarne il denaro necessario, e tale azione gli cagionò la perdita di popolarità e prestigio presso i sudditi. Poco dopo lo stesso, nel 175 a.C., perse la vita per mano di Eliodoro, suo ministro. Questa vicenda volse a favore del fratello, Antioco IV Epifane, che si impossessò del trono dimostrando sin da subito, proprio come il padre, di essere un sovrano energico e dotato di grandi doti militari. Antioco IV, nel 170 a.C., venne a conoscenza del piano dei Tolomei, i quali, intenti ad organizzare una campagna, tramavano contro il suo regno con l’intenzione di rivendicare il possesso della Celesiria precedentemente perduta. Antioco IV, senza alcuna remora, sferrò contro di loro un preventivo attacco in Egitto. Iniziava così la sesta guerra siriana⁷. A Pelusio, il Seleucide, sbaragliò l’armata nemica e devastò l’Egitto giungendo persino a bramare il desiderio di volerne diventare il re, ma proprio durante l’assedio di Alessandria, fu raggiunto da un’ambasceria inviata dai Romani che gli intimò un immediato ritiro. A quel punto Antioco IV, non avendo altra scelta, dovette obbedire e si ritirò segnando la definitiva sottomissione degli stati ellenistici alla potenza romana. Tuttavia, marciando sulla strada del ritorno, saccheggiò Gerusalemme dove proibì il culto della religione ebraica; per contro, gli ebrei, si ribellarono all’affronto subito ed in breve tempo, sotto la guida della famiglia dei Maccabei, divennero una dolorosa spina nel fianco dell’impero. Appena tornato dalla spedizione in Egitto, Antioco IV organizzò, nel sobborgo di Dafne, una sontuosa parata che passò alla storia come la più grande festa mai celebrata prima. Lo scopo di cotanto sfarzo, presumibilmente, era quello di gettar nell’ombra il recente fallimento politico della campagna d’Egitto, e soprattutto, di dare un’incisiva riprova di ricchezza e potenza. A seguire, Antioco IV, annientò la ribellione di Artaxias I d’Armenia obbligandolo a sottomettersi alla sovranità Seleucide; inoltre, una volta giunto in Cilicia, sconfisse i briganti che l’avevano invasa. Durante gli ultimi anni poi, ripercorrendo le gesta del padre, tentò una spedizione in oriente, probabilmente con l’intento di ridurre ed arginare la crescente potenza dei Parti; tuttavia, egli morì

⁶ Pol., *Storie XXI*, 18-24; Tito Livio, *Ab Urbe condita libri*, XXXVII, 53-55

⁷ Vedi Primo 2009, p. 272

all'improvviso di malattia nel bel mezzo della spedizione. Così, nel 164 a.C., la corona passò al figlio Antioco V Eupatore⁸, che governò contando sul sostegno del tutore Lisia. Il nuovo re, nonostante la giovane età, affrontò con risoluta destrezza le traversie della ribellione ebraica annientando i ribelli nella grande battaglia di Beth-Zacharia⁹. Eppure, tutto ciò non bastò per concludere la questione poiché, la notizia dell'assedio della capitale Antiochia per conto di un generale ribelle, non tardò ad arrivare. A quel punto Lisia e il re decisero di concedere la libertà di culto agli ebrei che in cambio però dovevano accettare la loro sottomissione. Una volta tornati ad Antiochia, l'annientamento della sommossa fu veramente semplice. Ciò nonostante, a danneggiare gravemente il loro potere e prestigio fu una delegazione romana che, in accordo con i termini della pace di Apamea, circolò tra le città della Siria uccidendo tutti gli elefanti; ma la situazione si rese ancora più complicata quando un legato romano venne ucciso da un siriano esasperato dal servilismo del sovrano. Demetrio I (figlio di Seleuco IV) all'epoca era ostaggio di Roma, e con un abile colpo di mano, prese facilmente possesso del regno ordinando l'uccisione di Antioco e del suo tutore Lisia. Dopo di che, il nuovo re, dovette fronteggiare la ribellione di Timarco che, durante il periodo di Antioco Epifane e di suo figlio, capeggiava le province orientali. Quest'ultimo si dichiarò indipendente e subito dopo invase la Babilonia, tuttavia Demetrio I, non solo riuscì a sconfiggerlo, ma anche ad ucciderlo tutelando l'integrità del regno. Fu proprio in merito a questa impresa che venne chiamato *Soter* "il salvatore". Dopodiché Demetrio, intenzionato ad espandere il regno, pianificò ed articolò il suo piano d'azione su ben tre fronti: innanzitutto, si schierò a sostegno dell'ascesa di Oroferne sul trono di Cappadocia, mentre sul versante opposto, mosso dallo stesso intento, vi era Ariarate V, sostenuto dal regno di Pergamo. In seconda battuta Demetrio, nel tentativo di appropriarsi dell'isola, cercò di fuorviare il governatore tolemaico di Cipro, che tuttavia venne scoperto ed ucciso facendo fallire la manovra. Il tutto si concluse con una sottomissione, più risoluta che mai, degli ebrei. Nonostante inizialmente Bacchide, suo generale, fosse riuscito ad uccidere Giuda Maccabeo, il leader dei ribelli, anche questa

⁸ Fleischer 1991, pp. 54-55

⁹ Vedi Amram 2017 doi 10.15650 / hebruniocollannu. 88.2017.0001 (consultato il 7 settembre 2017)

impresa volse al termine con esito negativo. Il risultato finale di tale politica fu quello di suscitare un forte sentimento di inimicizia da parte di tutte le potenze locali che finirono per sostenere un uomo di nome Alessandro Bala¹⁰, presunto figlio di Antioco Epifane. La realtà però era tutt'altra, infatti tale Alessandro era un semplice ragazzo i cui tratti richiamavano vagamente Antioco Epifane, ed il popolo lo riconobbe come tale in virtù dell'odio nutrito per Demetrio. Il giovane, sostenuto da Attalo II, Tolomeo VI e tacitamente dai Romani, reclamò il trono del regno dando inizio ad una guerra civile. Demetrio, comunque, riuscì a vincere una prima battaglia, ma morì nel bel mezzo dei combattimenti dello scontro successivo dopo aver sterminato migliaia di nemici. Così nel 150 a.C., mentre i figli di Demetrio venivano esiliati, Alessandro si insediò sul trono.

Il declino

Logorato dalle assidue guerre civili alimentate dai Romani e dagli stati limitrofi, il regno di Siria versava oramai in uno stato di debolezza cronica, e con la morte di Demetrio perse gran parte della sua potenza. Sin dalla rivolta di Timarco e, soprattutto sotto il regno di Mitridate VI il Grande, i Parti approfittarono di questa fragilità per invadere le sontuose province di Media e di Persia, mentre i Giudei, allo stesso modo, sfruttarono la scia delle lotte dinastiche in corso per estendere i loro territori. Alessandro, pur di accrescere il sostegno al proprio governo, concesse agli ebrei una formale indipendenza, garantendo loro cospicui privilegi. Tolomeo VI, nel 145 a.C., decise di rinnegare il proprio sostegno a Bala scegliendo invece di supportare Demetrio II Nicatore (figlio di Demetrio Sotere), che sbarcò con un esercito di mercenari in Siria. Mentre Bala si trovava in Cilicia per fronteggiare e reprimere una rivolta, Tolomeo e Demetrio II occuparono Antiochia. Alessandro, tentò disperatamente il tutto nella battaglia di Enoparo¹¹ per recuperare il proprio regno, ma non ci riuscì e venne sconfitto. Dopo la disfatta fu assassinato da un principe arabo presso il quale si

¹⁰ Alessandro I Bala Epifane (greco: Ἀλέξανδρος Βάλας, *Alexandros Balas Epiphanes*, "Signore" e "Manifestazione del dio"; Smirne, ... - 145 a.C.) è stato sovrano dell'Impero seleucide dal 150 a.C. alla sua morte. Riferimenti a questo personaggio nella storiografia antica si possono trovare in Giuseppe Flavio, *Antichità Giudaiche*, xiii.2 e App., *Siriaca*, 67.

¹¹ Anche nota come battaglia di Antiochia. Vedi Ussher - L. Pierce - M. Pierce 2007.

era rifugiato, mentre Tolomeo morì a causa delle ferite riportate in battaglia. A quel punto, come unico re di Siria, restava Demetrio. Tuttavia, il sovrano, a causa del tirannico regime di abusi e saccheggi perpetrati dai mercenari cretesi che sostenevano il suo regno, non godeva di buona popolarità. Per tale motivo, per effetto di una massiccia ribellione degli Antiocheni, rischiò di perdere il trono. Riuscì a salvarsi dallo spodestamento soltanto grazie all'intervento di 3000 mercenari ebraici che, dopo aver incendiato tutti gli edifici, rasero quasi al suolo l'intera città. La rivolta venne pertanto soppressa, ma per giungere a tale risultato si consumò un terribile massacro. Successivamente il generale Diodoto, che aveva prestato servizio sotto Bala, lo scacciò da Antiochia e condusse sul trono Antioco VI, figlio di Alessandro, dando così inizio a una dura guerra civile. Durante questo conflitto la Seleucia, Cilicia, la Celesiria e la Mesopotamia erano controllate da Demetrio, mentre la Siria centrale era dominata da Diodoto. Nel 141 a.C., la Babilonia fu invasa dai Parti e Demetrio si trovò costretto a contrattaccare riuscendo a sconfiggerli più volte. Tuttavia, il Seleucide fu fatto prigioniero durante una ambasciata e la sua spedizione fallì. Contemporaneamente Diodoto, dopo aver ordinato l'uccisione del giovane Antioco VI, si fece incoronare con il nome di Trifone. Asserragliata a Seleucia, la ex moglie di Demetrio richiamò dall'esilio a Side il fratello del defunto marito, Antioco VII Sidete¹², in modo che questo potesse prendere le redini del trono. Così Antioco VII Sidete nel 139 a.C. sbarcò a Seleucia, sconfisse in battaglia Trifone e lo costrinse a ritirarsi prima a Dora, e successivamente, ad Apameo; qui l'usurpatore si tolse la vita. Antioco dimostrava in questo modo di essere l'ultimo Seleucide di una certa statura. Da lì a poco riuscì a riunire, ad un passo dalla disgregazione più totale, l'intera Siria; poi, nel 132 a.C., sferrò il suo attacco contro la Giudea e assediò Gerusalemme costringendo Giovanni Ircano I a sottomettersi, a

¹² Antioco VII Sidete di Siria (gr. Ἰ. ὁ Σιδητής, dalla città di Side in Panfilia). - Figlio (164-129 a. C.) di Demetrio I Sotere e di Laodice, detto Eusebe dai Giudei ed Evergete sulle monete. Quando il fratello maggiore Demetrio II cadde prigioniero dei Parti (139), Antioco occupò il trono, sconfiggendo l'usurpatore Diodoto Trifone, e sottomise le province ribelli, fra cui specialmente la Giudea. Poi tentò di liberare dai Parti Demetrio, di cui sposò la moglie Cleopatra Thea; dopo qualche successo fu vinto e ucciso in battaglia da Fraate. Enciclopedia Treccani online, Antioco VII Sidete di Siria, <http://www.treccani.it/enciclopedia/antioco-vii-sidete-di-siria/>.

pagare un tributo e ad offrire i propri soldati a sostegno delle future guerre di Sidete. Nel 130 a.C. attraversò l'Eufrate con 80.000 uomini (10.000 dei quali erano giudei comandati da Ircano) con i quali sconfisse, in ben tre battaglie campali, i Parti di Fraate II, riconquistando il dominio sulla Mesopotamia, la Media e la Persia. Tuttavia, nell'anno seguente, venne ucciso durante un'imboscata; i diversi corpi della spedizione, che si erano dislocati per la Media nel corso della stagione invernale, vennero massacrati nel preciso istante in cui erano divisi.

Così, nonostante l'eroica impresa di Sidete, il periodo ellenistico in Mesopotamia ed Iran volgeva al termine. I sovrani partici comunque, sotto la flebile influenza culturale greca che sopravvisse ancora per poco, continuarono ad emettere le monete con leggende in greco ed alcuni di loro, per di più, si attribuirono l'epiteto di *filoelleno*, "amico dei greci". Gli stessi Parti, contemporaneamente, rilasciarono Demetrio II, fiduciosi del fatto che quest'ultimo avrebbe intrapreso una guerra civile contro il fratello rendendo il loro lavoro più semplice, ma non andò esattamente così. Infatti, una volta ucciso Antioco Sidete, Demetrio II si impossessò nuovamente del trono di Siria e per Fraate fu impossibile ricattarlo¹³. Dinanzi a ciò dichiarò di essere anche pronto ad invadere la Siria, ma gli fu impedito da un'improvvisa invasione dei nomadi Saci che dovette immediatamente fronteggiare. Tuttavia, Demetrio fu ucciso ed il suo regno non risorse, bensì continuò ad essere teatro di guerre civili fino all'annessione romana compiuta, nel 64 a.C., da Pompeo¹⁴. La Siria diveniva così una provincia romana¹⁵.

Palmira

Nel 323 a.C. i Seleucidi, una volta preso il controllo della Siria, abbandonarono la città a sé stessa che divenne indipendente. Palmira, come testimonia lo storico giudeo Flavio Giuseppe, nacque come città carovaniere durante il I secolo a. C., e nel secolo successivo sviluppò anche un proprio alfabeto ed un dialetto semitico. Nonostante la trasformazione della Siria in provincia romana nel 64 a.C., sembrerebbe

¹³ Per una panoramica sulle vicende pratiche in Siria vedi Garthwaite 2005, pp. 76-77; Bihar 1983, pp. 36-37; Curtis 2010, p. 11.

¹⁴ Piganiol 1989

¹⁵ Per gli epigoni e le guerre siriane vedi Pol. V, 55-87. Vedi anche Arborio Mella 1979, pp. 170-218; Astin - Frederiksen - Ogilvie - Walbank 1994, pp. 412- 445

che Palmira abbia conservato e mantenuto una discreta autonomia. Per tale motivo, nel 41 a.C., Marco Antonio cercò di impossessarsene per saccheggiarla, ma il suo tentativo fu vano e fallì.

La provincia siriana

La regione della Siria è situata tra il fiume Eufrate ad est, il Mediterraneo ad ovest, la pianura di Gaziantep (nella Cilicia, nel sud dell'attuale Turchia), la catena del Tauro a nord e la città di Tiro a sud. Per le sue caratteristiche di ordine storico, culturale, linguistico e religioso, la Siria è strettamente connessa all'antica Palestina che in essa include: la Fenicia, l'antico stato di Israele, la regione filisteo, la regione della Transgiordania e la Giordania.

Nel corso della storia, la regione siro-palestinese è stata protagonista di numerosi e svariati influssi provenienti dalla Fenicia, dalla Mesopotamia, da Israele, dall'Anatolia, dall'Egitto, dalla penisola arabica, dall'Egeo, dal mondo greco-ellenistico e da Roma. Nelle epoche successive invece, subì una forte influenza da parte degli arabi musulmani.

L'area siro-palestinese fu caratterizzata, sin dal Neolitico, da una grande fertilità, motivo per il quale entrò a far parte di quella che gli studiosi chiamano Mezzaluna Fertile. Questa fertilità si protrasse durante tutta l'Età del Bronzo e del Ferro sino all'antichità classica, e tutto questo fu possibile soprattutto grazie alla presenza dei fiumi Oronte e Giordano¹⁶.

¹⁶ Vedi Xella 2007, p. 11. Vedi Fig. 1. 2 Questa regione prende il nome dal popolo dei Filistei (Peleset), che qui si stanziò tra XIII e XII secolo a.C. I Filistei facevano parte dei cosiddetti Popoli del Mare di provenienza egeoanatolica e mediterranea (nelle fonti sono chiamati Danyan, Shekelesh, Sherdania, Tjeker e Weshesh), che si stanziarono nella regione siro-palestinese contribuendo alla decadenza dell'impero ittita ed estromettendo l'Egitto faraonico dal controllo di quest'area. Essi giunsero fino al Delta del Nilo prima di essere fermati in una battaglia terrestre e navale da Ramses III, l'ultimo grande ramesside, nel 1175 a.C. circa. La storia di questo popolo si allinea sostanzialmente con quella degli altri popoli della regione: nel 734 a.C. cadono sotto il dominio assiro, poi neo-babilonese ed infine sotto il dominio persiano. Vd. XELLA 2007, pp. 112-121. 3 La regione transgiordania comprendeva inizialmente tre popolazioni: gli Ammoniti, una popolazione che si stabilì nella regione compresa ad est del medio corso del fiume Giordano e la parte settentrionale del Mar Morto a sud, i Moabiti, ad est del Mar Morto, e gli Edomiti a sud dei Moabiti. Successivamente in quest'area, tra IV e III secolo a.C., si stabilirono e sedentarizzarono delle tribù nomadi che diedero vita allo Stato dei Nabatei (annesso nel 106 d.C. alla nuova provincia di Arabia in seguito alle conquiste di Traiano), dedito al controllo dei commerci che seguivano le vie carovaniere dall'India e dal Mar

Queste caratteristiche, pertanto, favorirono l'ascesa di civiltà importanti come quella, per esempio, del regno di Ebla (l'odierna Tell Mardikh, a sud di Aleppo, la più antica cultura urbana della Siria) durante il III millennio a.C., del regno amorreo di Mari (Tell Hariri, sull'Eufrate) tra III e II millennio a.C., oppure di Alalakh (Tell Atchana, in Turchia), di Emar (Meskené, sulla riva destra dell'Eufrate, in una posizione strategica, nelle vicinanze delle vie commerciali tra Siria e Mesopotamia), del regno di Ugarit (Ras Shamra) che fu, tra il XV e il XVIII secolo a.C., uno dei più fiorenti e prosperi, senza poter infine non annoverare centri minori come Qatna (Mishrife) e Terqa (Tell Ashara). Come precedentemente detto, anche la Fenicia fa parte dell'area siriana; la popolazione semitica dei Fenici costituirà la civiltà che, nel corso della storia del Vicino Oriente, avrà la maggiore continuità culturale, conservando nei secoli un importante ruolo economico, commerciale e militare, fattore mai trascurato nel corso delle varie dominazioni straniere come per esempio quella dei Persiani (si pensi alla seconda guerra persiana e all'importante ruolo che ricoprì la flotta fenicia a Salamina nel 480 a.C.). I più grandi centri fenici furono quelli di Beirut, Bibò, Arwad, Sidone e Tiro (che fonderà la colonia di Cartagine, di enorme importanza nella storia del Mediterraneo e di Roma). Tutti questi centri urbani oscillarono tra brevi periodi di autonomia e di dominazione straniera, sotto l'egida degli Assiri, Babilonesi, Persiani, Macedoni, Lagidi, Seleucidi e infine i Romani.

In virtù della sua posizione strategica nel Vicino Oriente, e per la sua ricchezza, la regione siro-libano-palestinese fu spesso causa di conflitti tra diverse civiltà.

Difatti, già nel II millennio a.C., l'area siriana fu soggetta ad un'aspra contesa tra due popoli, quello egiziano e quello ittita. Il conflitto, nel 1274 a.C. circa, raggiunse il suo apice durante la storica battaglia di Qadesh che fu combattuta dal faraone Ramses II e dal Re Muwatalli.

Alle dominazioni assira e babilonese, seguì quella achemenide, sotto il dominio di Ciro II il Grande; la regione siriana, restò così territorio persiano fino alla spedizione di Alessandro Magno che la conquistò, tra il 333 e 332 a.C., insieme alla Palestina e alla Fenicia. Nel 323 a.C. invece, con la morte di

Rosso, passando attraverso il Sinai, la regione transgiordania e siro-palestinese. Vedi Xella 2007, pp. 95-111 e 122-131

Alessandro Magno¹⁷, l'unità dell'Impero venne meno, visto che il sovrano macedone non era ancora riuscito a coordinare e ad organizzare i territori da poco riuniti sotto il suo potere.

Oltretutto non era stato neanche in grado di assicurare né una nuova e duratura organizzazione dell'Impero né, tantomeno, ad unire ed integrare il fattore indigeno come quello greco-macedone; questi fattori, successivamente, ebbero delle ripercussioni sulla regione e sulla sua stabilità. I territori, infatti, furono ripartiti tra i successori (diadochi) di Alessandro¹⁸ e da questa divisione derivarono i regni ellenistici, organizzati secondo modalità spesso di breve durata e in lotta continua. Soltanto nel III secolo a.C., con gli epigoni (i "nati dopo"), sarà raggiunta una stabilità maggiore. Tali epigoni erano: gli Antigonidi in Macedonia, i Tolomei-Lagidi in Egitto, Cipro, la Tessaglia e la Grecia, la Palestina, una parte della Ionia e della Siria, e i Seleucidi su ciò che rimaneva dell'Impero persiano, ai quali si aggiungeranno successivamente gli Attalidi a Pergamo. Gli attriti tra i Tolomei e i Seleucidi per il controllo della Siria e della regione meridionale (Cesiria, l'odierna valle della Beqa, in Libano) emersero sin dagli albori. Infatti, per l'Egitto, il dominio di quelle terre era di fondamentale necessità per ben due motivi; innanzi tutto era vantaggioso per sbarrare l'accesso via terra ad eventuali eserciti in marcia verso il delta del Nilo, poi era importante per alcune risorse e materie prime di cui l'Egitto stesso era povero come gli empori commerciali, il legname per le navi, gli uomini per la flotta (come a Salamina, dove i Fenici vennero precedentemente utilizzati dai re persiani come marinai in parte della loro flotta). Tra il 274 e il 168 a.C. la Siria, a causa di queste tensioni, sarà teatro di ben sei guerre siriane; ma nonostante tutto i suoi confini non subirono drastici cambiamenti e restarono sostanzialmente immutati. Successivamente, nel II secolo a.C., i rapporti tra Roma (che prediligeva una politica filo-tolemaica) e la Siria seleucide andarono man mano deteriorandosi

¹⁷ Negli anni convulsi successivi alla morte di Alessandro furono molti i personaggi, anche importanti, a morire insieme ai loro progetti imperialisti; tra questi il vecchio generale Antipatro (a cui fu data la Macedonia e la Grecia, poi passate al figlio Cassandro), Perdicca (Asia, con il titolo di Reggente), Cratero (comandante dell'esercito e amministratore delle finanze), Eumene di Cardia (Paflagonia e Cappadocia), Antigono Monofalmo (Frigia Maggiore, Licia e Panfilia, compresi i territori del defunto Perdicca), suo figlio Demetrio Poliorcete e Lisimaco (Tracia). Per i diadochi vedi Arborio Mella 1979, pp. 147-156.

¹⁸ Bosworth.

producendo un drastico ridimensionamento dell'influenza esercitata dalla stirpe seleucide in Asia Minore, lentamente soppiantata dall'ingerenza romana. Specialmente dopo l'incontro tra Popilio Lenate e Antioco IV a Eleusi, avvenuto nei pressi di Alessandria nel 168 a.C., l'Impero seleucide iniziò il suo lento ed irreversibile declino. In seguito a questa progressiva disgregazione dei suoi territori nacquero il regno dei Parti, il regno d'Armenia e il regno greco-battriano¹⁹ che occupava le terre della Sogdiana e della Battriana. Nel periodo della conquista romana poi, quel che restava dei possedimenti del più esteso regno ellenistico si riduceva alla sola Siria e poco più. Difatti il regno era collassato a causa delle frequenti ed incessanti lotte intestine, che non permisero di impedire la continua ed inesorabile espansione territoriale del regno dei Parti a danno dei propri vicini.

La provincia siriana presentava già alla vigilia della conquista romana un panorama linguisticamente e culturalmente variegato, corrispondente alla presenza sul territorio di realtà etnicamente differenti. Le lingue parlate in questa regione erano il siriano, dialetto dell'aramaico orientale nato nella regione di Edessa, il greco, diffusosi in seguito alle conquiste di Alessandro Magno e alla creazione dei regni ellenistici, e il latino, lingua dell'amministrazione romana e dell'esercito.

Diverse e numerose erano le religioni qui presenti e praticate, queste comprendevano divinità siriane, arabe, mesopotamiche ed in un secondo momento anche quelle greche e romane fino a giungere, in epoche successive, all'avvento dell'Islam e del Cristianesimo. Un aspetto degno di nota, a mio parere, è quello connesso al fatto che molte delle divinità del culto celebrativo siriano, e più in generale in tutto il Vicino Oriente, una volta giunte a contatto con i Romani iniziarono a circolare in tutto il territorio dell'impero, soprattutto grazie alla mediazione dell'esercito. Oltre al dio Mitra, alla dea egiziana Iside e alla Magna Mater Cybele, a raggiungere una certa diffusione e notorietà tra queste divinità, vi era anche quella della divinità solare del centro di Emesa²⁰ legata al culto di un sacro meteorite, conosciuta con il nome di El-Gabal ("dio della montagna").

¹⁹ Per una panoramica completa del regno greco-battriano, dalle sue origini al disfacimento, vedi Coloru 2009.

²⁰ Nota anche come Emissa o Hemisa era un'antica città della Siria, che sorse nei pressi della città assira di Qadesh, nella zona dell'attuale Homs.

La provincia di *Syria* venne creata nel 64/63 a.C. da Pompeo, a conclusione della terza guerra mitridatica (74-63 a.C.) vinta contro Mitridate VI Eupatore Dioniso, re del Ponto (Cappadocia Marittima). Lo stesso Pompeo, dopo esser giunto da nord, si diresse verso le terre della Cilicia, che non erano ancora sotto il dominio romano, occupandole nel 64 a.C. Contemporaneamente, nella zona di *Amanus*, il suo *legatus* Afraino sottometteva gli Arabi. Alla base di tutta la sua strategia militare vi era l'obiettivo di raggiungere il Mar Rosso occupando, strada facendo, tutti i territori circoscritti tra questo mare e quello d'Ircania. La medesima tattica attuò poi per le terre che andavano dall'Eufrate alla vicina Siria (inclusa la *Coele*, la *Phoenicia*, la *Palestina*, l'Idumea e l'*Iturea*), senza mai attribuirle ad Antioco XIII (figlio di Antioco X), bensì organizzandole in provincia romana (nel 63 a.C.). La causa di tale atteggiamento non scaturiva da un qualche anomalo comportamento di Antioco, ma più semplicemente era connessa alla sconfitta inflitta a Tigrane, il quale, precedentemente, aveva sottratto ai Seleucidi questi territori, che ora appartenevano alla Repubblica romana. Della Giudea invece fece un regno cliente o protettorato romano, mentre Gadara, che era stata distrutta dai Giudei, venne, per suo volere, fatta ricostruire.

Dichiarò libere dai Giudei le città di Ippo, Scitopoli, Samaria, Pella, Iamnia, Marisa, Aretusa, Gaza, Ioppe, Azoto, Dora e Torre di Stratone e poco dopo, le riunì nella nuova provincia di Siria dove decretò, come governatore, Emilio Scauro con due legioni. Nella nuova provincia entrarono quindi a far parte tutti i territori già fortemente ellenizzati che comprendevano sia la Celesiria a sud, già da diverso tempo governata dall'Egitto tolemaico, sia la Siria vera e propria a nord, che era sotto il dominio seleucide. Il potere regio, che fu limitato dalle autonomie cittadine, valeva sia per le antiche poleis greche, sia per le nuove città di origine regia, che per i santuari più importanti; inoltre, vi era anche l'esistenza di piccoli stati che, nonostante la loro sottomissione al protettorato romano, di fatto, si mantennero indipendenti; questi erano: la Giudea, Emesa, Nabatai e Commagene. Successivamente, dopo la disfatta di Carre nel 53 a.C., la provincia fu invasa diverse volte dai Parti. Con la morte di Cesare venne nominato governatore Publio Cornelio Dolabella il quale, nel 43 a.C., dopo esser stato assediato da Cassio a Laodicea, si suicidò mentre la città veniva saccheggiata. Il ritorno all'influenza di Marco Antonio avvenne con il secondo triumvirato; in questa circostanza la Celesiria fu affidata a

Cleopatra e Cesarione, sovrani d'Egitto, mentre al figlio Tolomeo Filadelfo fu affidato un regno nella Siria settentrionale. Il regno di Giudea invece fu assegnato ad Erode il Grande²¹ (Erode Antipatro) dopo la battaglia di Azio²². Nel 27 a.C. Ottaviano ricostruì la provincia e la classificò come provincia imperiale, stabilendo ad Antiochia la capitale. Al governo vi era un legato di rango proconsole ed al suo interno furono stanziati quattro legioni, mentre ad un procuratore di rango duenario²³ vennero affidate le finanze. La divisione della regione in Siria Celesiria (*Syria Coele*) e Siria Fenice (*Syria Phoenice*) fu invece decisa da Settimio Severo. Le due province della Siria Fenice e della Celesiria, con la riforma tetrarchica, entrarono a far parte della diocesi di Oriente, nella Prefettura del pretorio d'Oriente. Dopodiché, sotto il governo di Teodosio I, la Celesiria fu ulteriormente suddivisa nelle province di: Siria (*Syria*), Siria Salutare (*Syria Salutaris*) e Siria Eufratense (*Syria Euphratensis*), e quelle della Siria Fenicia in quelle di Fenicia Libanese (*Phoenicia Libanesia*) e Fenicia (*Phoenice*). Le nuove cinque province restarono tutte nella diocesi di Oriente che era ancora compresa nella prefettura al pretorio d'Oriente. Al governo della nuova provincia vi era un questore propretore (*quaestor propraetore*), ed il primo di questi fu Marco Emilio Scauro²⁴.

²¹ Perowne 1956.

²² Vedi Chamoux 1988

²³ Le procuratele si dividevano in tre categorie di rango, connesse all'importanza della procuratela e quindi a valori crescenti dello stipendio percepito, a cadenza annuale, dal titolare dell'ufficio: LX (sessagenario; 60.000 sesterzi annui), C (centenario; 100.000 sesterzi annui); CC (duenario; 200.000 sesterzi annui). Lo stipendio venne introdotto già da Augusto, ma probabilmente solo dall'età di Claudio le varie procuratele andarono a distinguersi in modo chiaro. Pflaum 1950.

²⁴ Vedi *infra*.

BIBLIOGRAFIA

- Andreau, J. 2010. *L'économie du monde roain*, Paris: Ellipses.
- Angeli Bertinelli, M.G., 1979. *Roma e l'Oriente. Strategia, economia, società e cultura nelle relazioni politiche fra Roma, la Giudea e l'Iran*. Roma: L'Erma di Bretschneider.
- Antonelli, G., 1992. *Mitridate, il nemico mortale di Roma. la vicenda umana e politica del principe orientale che ha avuto il coraggio di opporsi all'imperialismo di Roma*. Milano: Il Giornale.
- Bessone, L., 1996. *La storia epitomata. Introduzione a Floro*. Roma: L'Erma di Bretschneider.
- Bivar, A.D.H., 1983. *The Political History of Iran Under the Arsacids*. Pp. 21–99 in Yarshater Ehsan (a cura di), *Cambridge History of Iran*, vol. 3.1, London - New York: Cambridge University Press.
- Bloch, G., 1909. *M. Aemilius Scaurus. Étude sur l'histoire des partis au VII siècle de Rome*. MdHA 25: 1-81.
- Borisovich, P.B., 1966. *Il regno di Van. Urartu*. Roma: Edizioni dell'Ateneo.
- Bosworth, A.B., 2011. *Alessandro Magno. L'uomo e il suo impero*. Milano: Mondadori.
- Brizzi, G., 2002. *Il guerriero, l'oplita, il legionario*. Bologna: Il Mulino.
- Brizzi, G., 2004. *Silla*, Roma: RAI-ERI.
- Broughton, T.R.S., 1952. *The Magistrates of the Roman Republic, II-III*, New York: American Philological Association.
- Campanile, M.D., 1998. *Il mondo greco verso l'integrazione politica nell'impero*. Pp. 839-856 in S. Settis (a cura di) *I Greci, storia, cultura, arte e società*. Torino: Einaudi.
- Chamoux, F., 1988. *Marco Antonio, ultimo principe dell'oriente greco*. Milano: Rusconi.
- Chahin, M., 2001. *The Kingdom of Armenia: a history*. Richmond: Curzon.
- Colledge, M.A.R., 1979. *L'impero dei Parti*. Roma: Newton Compton.
- Coloru, O., 2009. *Da Alessandro a Menandro. Il regno greco di Battriana*. Pisa: F. Serra.
- Crawford, M.H., 1974. *Roman Republican Coinage*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Cristofoli, R., Galimberti, A., Rohr Vio, R., 2014. *Dalla repubblica al principato*. Roma: Carocci.
- Curtis, V.S., 2010. *The Iranian Revival in the Parthian Period*. Pp. 7–25 in V.S. Curtis, S. Stewart (a cura di), *The Age of the Parthians*. London: I.B. Tauris & Co.
- Cyril, T., 1963. *Studies in Christian Caucasian History*. Washington: Georgetown University Press.
- De Francisci, P., 1968. *Sintesi storica del diritto romano*. Roma: M. Bulzoni.
- Finkelstein, I., 2014. *Il regno dimenticato. Israele e le origini nascoste dalla Bibbia*. Roma: Carocci.
- Ferriès, M.C., 2007. *Les partisans d'Antoine (des orphelins de César aux complices de Cléopâtre)*, Bordeaux: Ausonius.
- Fezzi, L., 2008. *Il tribuno Clodio*. Roma-Bari: Laterza.
- Fleischer, R., 1991. *Studien zur Seleukidischen Kunst*. Mainz am Rhein: von Zabern.
- Frank, T., 1936-1938. *An economic survey of ancient Rome*. New York: Octagon books.
- Fraschetti A., 2005. *Giulio Cesare*. Roma-Bari: Laterza.
- Gabba, E., 1966. *Sulle influenze reciproche degli ordinamenti militari dei Parti e dei Romani*. Pp. 51-73 in *Atti del convegno sul tema: la Persia e il mondo greco-romano (Roma 11-14 aprile 1965)*, Roma: Accademia nazionale dei Lincei.
- Gabba, E., 1973. *Esercito e società nella tarda repubblica romana*. Firenze: La Nuova Italia, 1
- Garthwaite, G.R., 2005. *The Persians*. Oxford - Carlton: Blackwell Publishing, Ltd.
- Garzetti, A., 1941. *M. Licinio Crasso*. *Athenaeum* NS 19: 1-37.
- Gazzetti, G., 2013. *Le Province Romane*. Roma: Quasar.
- Grueber, H.A., 1910. *Coins of the Roman Republic in the British Museum*. London: Trustees of the British Museum.
- Gruen, E.S., 1974. *The Last Generation of the Roman Republic*. Berkeley: University of California press.
- Guidetti, M. (a cura di), 2004. *Storia del Mediterraneo nell'antichità*. Milano: Jaca Book.
- Harlan, M., 1995. *Roman Republican Moneyers and their Coins 63 BC - 49 BC*. Londra: Seaby-B.T. Batsford.
- Henderson, C. Jr, 1958. *The career of the Younger M. Aemilius Scaurus*. *CJ* 53:
- Kennedy, D., 1989. *L'Oriente*. Pp. 304-306 in J.Wacher a cura di, *Il mondo di Roma imperiale: la formazione*, a cura di, Bari 1989, pp.304-306.
- Keppie, L., 1984. *The Making of the Roman Army, Rom Republic to Empire*. London: Batsford.
- Laffi U., 2007. *Colonie e municipi nello Stato romano*. Roma: Edizioni di storia e letteratura.
- Leach, J., 1983. *Pompeo, il rivale di Cesare*. Milano: Rizzoli.
- Le Glay, M. Voisin, J.L., Le Bohec, Y., 2002. *Storia romana*. Bologna: Il mulino.

- Levi, M.A., 1992. *Patrizi e Plebei nella Roma Arcaica*. Como: New Press.
- Lintott, A., 1999. *The Constitution of the Roman Republic*. Oxford: University Press.
- Luzzatto, G.I., 1985. *Roma e le province. I. Organizzazione, economia, società*. Bologna: Cappelli.
- Manandean, H., 1963. *Tigrane II & Rome: nouveaux éclaircissements à la lumière des sources originales*. Lisbonne: Imprensa Nacional. J.-C.
- Margueron, J.C., 1976. *La Mesopotamia*. Roma: Nagel.
- Marshall, B.A. 1976. *Crassus. A Political Biography*. Amsterdam: Hakkert.
- Marshall, B.A. 1985. *A Historical Commentary on Asconius*. Columbia: University of Missouri Press.
- Mazzarino, S., 1973. *L'Impero Romano*. Roma-Bari: Laterza.
- Mayor, A., 2010. *Il re Veleno. Vita e leggenda di Mitridate, acerrimo nemico dei Romani*. Torino: Einaudi.
- Medri, M., 1997. *Fonti Letterarie e fonti archeologiche: un confronto possibile su M. Emilio Scauro il giovane, la sua domus 'magnifica' e il theatrum 'opus maximum omnium'*. MEFRA 109/1: 83-110.
- Meier, Ch., 1982 (2004). *Giulio Cesare*, (trad. it.), Milano: Garzanti.
- Mella, A., 1979. *L' impero persiano: da Ciro il Grande alla conquista araba. Storia, civiltà, cultura*. Milano: Mursia.
- Mommsen, T., 1871-1888. *Römisches Staatsrecht*. Leipzig: Hirzel.
- Nardi, C., 2009. *Cesare Augusto*. Siena: Liberamente.
- Perowne, S., 1956. *The life and times of Herod the Great*. London: Hodder and Stoughton.
- Pflaum, H.G., 1950. *Les procurateurs équestres sous le Haut-Empire romain*, Paris: A. Maisonneuve.
- Piganiol, A., 1989. *Le conquiste dei romani*. Milano: Il Saggiatore.
- Poma, G., 2009. *Le istituzioni politiche del mondo romano*. Bologna: Il Mulino.
- Pontini di Quero, G., 1832. *L'Arte di verificare le date dei fatti storici delle iscrizioni delle cronache e di altri antichi monumenti*. Venezia: dalla Tip. di Giuseppe Gattei.
- Primo, A., 2009. *La storiografia sui Seleucidi da Megastene a Eusebio di Cesarea*. Pisa - Roma: Serra.
- Prause, G., 1981. *Erode il Grande*. Milano: Rusconi.
- Sacchi, O., 2004. *L'ager Campanus antiquus: fattori di trasformazione e profili di storia giuridica del territorio dalla mesogeia arcaica alla centuriatio romana*. Napoli: E. Jovene.
- Schieber, A.S., 1976. *Antony and Parthia*. RSA 9: 105-124.
- Sidari, D., 1982. *Il problema partico e l'impatto Alexandri nella dinastia Giulio-Claudia*. Venezia: Istituto Veneto di Scienze, lettere ed arti.
- Syme, R., 1933. *Some notes on the legions under Augustus*. JRS 23: 21-25.
- Taylor, M., 2013. *Antiochus the Great*. Barnsley: Pen and Sword.
- Traina, G., 2010. *La resa di Roma*. Roma-Bari: Laterza.
- Tropper, A., 2017. *The Battle of Beth Zechariah in Light of a Literary Study of 1 Maccabees 6:32-47*. HUCA 88/7: 1-28.
- Ussher, J., Pierce, J., Pierce, M., 2007. *The Annals of the World*. Green Forest, AR: Master Books.
- Vanderkam, J.C., 1995. *Manoscritti del Mar Morto. Il dibattito recente oltre le polemiche*. Roma: Città nuova.
- Van Ooteghem, J., 1981. *Les Caecilii Metelli de la République*. Bruxelles-Ville: Académie Royale de Belgique.
- Will, E., 2013. *Histoire politique du monde hellénistique (323-30 av. J. C.)*. Paris: Editions du Seuil.
- Woodman, A.J., 1983. *Velleius Paterculus. The Caesarian and Augustan Narrative (2.41-93)*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Zehnacker, H., 1973. *Moneta. Recherches sur l'organisation et l'art des émissions monétaires de la République romaine (289-31 av. J.-C.)*, BEFAR 222.

